This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 814,701

GEORGES ART
fesseur au Conservatoire de Nantes

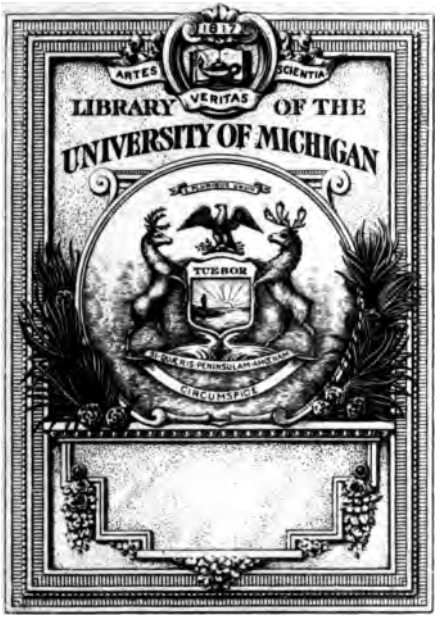
POUR DÉVELOPPER NOTRE MÉMOIRE

par

L'AUDITION
LA VISION
L'IDÉE

Préface de
ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



THE GIFT OF
Prof. Moritz Levi

M. Levi

BF
371
.A72

POUR DÉVELOPPER

NOTRE MÉMOIRE

IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER, ANGERS.

GEORGES ART
PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE DE NANTES

POUR DÉVELOPPER NOTRE MÉMOIRE

PAR

L'AUDITION, LA VISION, L'IDÉE

PRÉFACE DE

ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Ch. Delagrave, 1914.

Au Docteur CABANÈS

le pénétrant investigateur
des facultés mentales

L'AUTEUR DÉDIE SON ŒUVRE, EN HOMMAGE
DE SA GRANDE ADMIRATION
ET DE SA PROFONDE RECONNAISSANCE

BF
371
.A78

Gift
Prof. Mario Levi
10-8-36

POUR LA MÉMOIRE

Nous avons dit beaucoup de mal d'une de nos meilleures amies, j'entends la mémoire. Je dis qu'elle est une de nos meilleures amies; car si, à la vérité, elle nous rappelle souvent des choses que nous voudrions avoir oubliées, beaucoup plus souvent elle nous fait un peu revivre les meilleurs moments que nous avons vécus, et c'est donc une amie très délicate et très bienfaisante.

On n'est pas tout à fait sûr de ce que je viens d'avancer, parce qu'on ne fait pas une statistique de ses réminiscences et qu'on ne sait point si la mémoire ne nous rappelle pas autant, ou même plus, de souvenirs douloureux que d'agréables. Je n'en sais rien non plus; mais je raisonne par analogie; je fais une induction; je me dis : ma mémoire, pour ce qui est des textes, me rappelle beaucoup plus souvent (incomparablement) des morceaux merveilleux de mes bons poètes ou de mes chers prosateurs que des stupidités remarquées au cours de mon existence de lecteur. Il

J.A.

est donc très probable qu'en tant que mémoire de faits, elle agit de même et que si j'en pouvais dresser le compte, je m'apercevrais qu'elle suscite en moi beaucoup plus de souvenirs agréables que de fâcheux.

Il est vrai que d'après Dante les souvenirs heureux sont des tourments.

Mais d'après Musset c'est le contraire.

Allons, il est probable, en définitive, que la mémoire est une bonne amie, qui a ses défauts comme tous les amis, mais qui a beaucoup plus de bon que de mauvais, comme quelques-uns.

Or nous en avons dit beaucoup de mal; nous la considérons comme une faculté inférieure, comme une faculté qui ne nous fait pas honneur, peu s'en faut, comme une tare, et il est courant de ne pas considérer une belle mémoire comme signe très sûr de haute intelligence. Il me semble que c'est Montaigne qui a mis en cours cet axiome, en assurant que mémoire et jugement vont rarement ensemble. Il l'avait dit, d'autres l'ont répété, et c'est devenu, sur son exemple, une adresse, pour faire croire à son intelligence, sans en parler, que de dire du mal de sa mémoire.

Remarquez que les anciens n'ont jamais, que je croie, émis cette idée; que pour eux, ce qui est peut-être aller trop loin en sens inverse, Mnémosyne n'est rien de moins que la mère des Muses; que gouvernés par l'éloquence, et la mémoire étant absolument nécessaire à l'orateur, ils tenaient la mémoire en très haute estime et cherchaient avec soin et trouvaient d'ingénieuses

méthodes pour la cultiver. Enfin il est constant qu'ils ne la méprisaient point du tout.

Et pourquoi la mépriserait-on? On a dit de l'esprit qu'il sert à tout et qu'il ne suffit à rien. Songez, que non seulement il en faut dire autant de la mémoire; mais qu'en vérité il en faudrait dire davantage; car elle ne suffit à rien, c'est bien certain; mais non seulement elle sert à tout, mais à tout elle est nécessaire. Ce n'est nullement un serviteur de second rang.

Son seul défaut et il est notable, c'est que quand elle est très forte, elle invite à ne point penser, en en dispensant, en fournissant au discours tant de matériaux tout prêts que la loi du moindre effort intervenant, la pensée ne sent nullement le besoin d'en fabriquer et reste dans une douce langueur.

Il est vrai; mais c'est un défaut dont il suffit presque d'être averti pour s'en garantir, et la mémoire ne prend le pas sur la pensée que par une sorte de distraction de notre part qu'il est peu difficile d'éviter. En somme, la mémoire est un très bon serviteur à qui il ne faut pas laisser l'occasion de devenir maître de la maison, mais qui n'y aspire pas de lui-même et qui garde très facilement les distances respectueuses.

Aussi je félicite M. Georges Art d'avoir, dans un ouvrage intéressant et utile, d'abord réhabilité la mémoire, si tant est qu'elle eût besoin de réparation, ensuite tracé toute une méthode de culture de la *mémoire verbale* et de la *mémoire pratique*.

C'est bien une méthode, et si elle est peut-être

incomplète, certainement elle est originale et il y a beaucoup d'excellentes choses à en tirer.

Pour ce qui est de la mémoire verbale, M. Art, qui n'aime pas le temps perdu et qui pratique l'art d'utiliser les ressources inconnues ou méconnues, s'est avisé que l'on pourrait très bien, au profit de la mémoire, *utiliser le sommeil*, oui, le sommeil lui-même et le sommeil surtout. S'avisant que presque invariablement la première pensée au réveil est la dernière dont nous nous sommes entretenus avant de nous endormir, et beaucoup plus nette, il nous engage à lire attentivement, plusieurs fois, pendant une demi-heure, avant de nous mettre au lit, un texte quelconque, qu'il nous est loisible de choisir beau plutôt que laid, si tel est notre bon plaisir; puis le matin, de le reconstituer patiemment. Le travail inconscient du sommeil l'aura certainement conservé en partie et fixé, comme en le couvant : c'est son office.

Remarquez que M. Art fait, du même coup, l'éducation du sommeil et que le sommeil, qui incontestablement élabore la dernière pensée de la veille, l'élaborera bien davantage sans doute si un acte de volonté lui impose la matière sur laquelle il aura à travailler; et ensuite, l'habitude aidant...

Je crois la méthode aussi sûre qu'elle est ingénieuse et en même temps qu'elle est simple. Inutile de dire qu'à cette méthode générale, M. Art ajoute beaucoup de procédés auxiliaires. Par exemple, très persuadé que la mémoire est beaucoup plus auditive que visuelle, il recommande

de lire à haute voix le texte du soir, de le lire comme on le lirait devant un auditoire, et encore (ce qui, je le lui ferai remarquer, est revenir à la mémoire visuelle par un biais) de faire les gestes congruents à la diction.

Je ne m'oppose pas à tout cela; je dirai seulement que chacun doit cultiver *la mémoire qu'il a* et que certains s'apercevront que c'est lire à voix basse qui leur sera le plus expédient pour se bien rappeler le lendemain matin et pour reconstituer plus aisément le texte, de même que d'autres tireront plus de profit de la lecture simplement visuelle.

Car quoi qu'incline à penser M. Art, il y a bien d'une part des visuels et d'autre part des auditifs; et moi, par exemple, certes je lis souvent à haute voix poètes et prosateurs; mais *ce n'est pas pour me rappeler*; c'est pour voir s'ils sont musiciens et juger de leur rythmes. Ce n'est pas pour me rappeler; car le bruit de ma voix me distrait de la pensée, l'enveloppe, l'étouffe ou la noie et par conséquent, ce me semble, ne m'aiderait pas à la retenir et à la reconstituer le lendemain dans toute sa suite. Je crois donc que chacun doit éprouver par soi-même quel est le mode de lecture, quel est le mode d'application du cerveau qui lui réussit le mieux comme exercice de mémoire. Reste que le fonds de la méthode, lecture vespertinale et reconstitution matinale, est à mon avis excellent.

Ce qui gêne terriblement M. Art, c'est la mémoire des chiffres, des dates et des noms propres, parce que, ici, aucune *idée* n'aidant la mémoire, il n'y a

vraiment aucune méthode à proposer. Il faut ici se souvenir en se souvenant, se mettre les choses dans la tête en se les mettant dans la tête. C'est la mémoire pure; c'est la mémoire en soi.

Il y a bien les procédés mnémoniques, ceux qui consistent, par exemple, à représenter les chiffres d'une date par des mots répondant conventionnellement aux chiffres et par conséquent la date tout entière par une phrase, le plus souvent baroque et biscornue; et l'on a cru même que plus la phrase est baroque, plus elle se grave facilement dans l'esprit et y grave la date du même coup. M. Art a peu de confiance dans ces procédés. Il pense que tout compte fait il doit être plus facile et plus court de se mettre un chiffre dans l'esprit que de s'y mettre une phrase même burlesque et il pense aussi, que le procédé fût-il bon pour la mémoire, il serait, en meublant l'esprit d'une collection d'absurdités, très désastreux pour l'intelligence.

Il y a quelque lieu d'en juger ainsi. Il faut tout simplement avoir, des noms propres, des dates et des chiffres, la mémoire qu'on peut. Mais remarquez que tous les exercices qui développent et tonifient la mémoire appliquée aux textes, développent et tonifient la mémoire en soi et par conséquent doivent avoir sur la mémoire des noms propres une sorte de retentissement, une influence salutaire.

Enfin il y a la mémoire pratique, comme dit M. Art, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'on a fait, de ce qu'on a à faire, des gens qu'on a à voir, des

travaux que l'on a à livrer à telle date, des dates elles-mêmes au travers desquelles on évolue, de la date d'hier, de celle d'avant-hier, et de celle d'après-demain.

Je ne vois pas que M. Art estime que le développement de la mémoire verbale ait de l'influence sur le développement de cette mémoire-ci. S'il ne le croit pas, j'estime qu'il a bien raison. La mémoire pratique semble indépendante de la mémoire verbale. Je ne sais pas même si l'on ne pourrait pas dire que la mémoire verbale, amoureusement cultivée, parce qu'elle remplit l'esprit de beaux textes, de belles idées et l'en entretient presque sans-cesse, ne nuit pas à la mémoire pratique. Je voudrais savoir si les acteurs ont généralement une mémoire pratique très sûre. D'après le peu que j'en sais, je ne crois pas.

Donc la mémoire pratique doit être cultivée en elle-même et sans que l'on compte sur l'influence sur elle de la mémoire verbale. Mais comment la cultiver? Avec raison, selon moi, M. Art répond : *en ne l'aidant pas*, en la forçant à agir. Sauf nécessité absolue, sauf danger très sérieux à courir, point d'aide-mémoire, point de memento, point de carnet. Ce que vous avez à faire mettez-le dans votre esprit et maintenez-le dans votre esprit en y songeant très souvent. Ayez votre memento dans votre mémoire même pour qu'elle s'habitue à être vigilante et prenne des forces à l'être en effet. Voilà le meilleur aide-mémoire.

M. Art voudrait que l'on n'eût pas même d'almanach dans sa maison. Je crois qu'il faut en avoir

un ; mais qu'il faut en effet s'habituer à ne le consulter jamais. Il est très possible, une fois connu le jour de la semaine qui a été le premier de l'année et aussi que l'année est bissextile ou qu'elle ne l'est pas, d'avoir toute son année comme devant les yeux et de savoir, en quelques secondes, que le 17 novembre prochain sera un vendredi. Or avoir toute son année ainsi comme devant les yeux et la parcourir agilement et y distribuer tous les faits de sa vie passée ou espérée, avec netteté et précision, c'est un excellent exercice de mémoire et c'est même une très bonne habitude et attitude morale. Donc, point d'almanach, ou qu'il soit loin du regard, pour que l'on n'entre en conversation avec lui qu'à la dernière extrémité et pour qu'on s'habitue à s'en passer.

Priver le plus possible la mémoire pratique d'auxiliaires, pour qu'à se tirer d'affaire toute seule elle s'exerce et s'accroisse, surtout pour que, à se reposer sur ses auxiliaires, elle ne s'endorme pas jusqu'à s'éteindre, voilà le principe. C'est un très bon principe.

M. Art n'a pas de peine à nous prouver qu'exercer sa mémoire c'est exercer sa volonté. Il y a d'autant moins de peine que tous les exercices possibles sont des exercices de volonté et font partie de l'éducation de la volonté ; mais il a raison d'insister sur les exercices de mémoire à ce titre, parce qu'on croit trop, précisément, que la mémoire a un caractère passif, automatique plutôt, et est comme en dehors de nos commandements et de nos prises.

Il tient aussi beaucoup à nous persuader qu'il n'y a rien de plus hygiénique que de cultiver sa mémoire. La mémoire a besoin de bonne santé ; mais il n'est pas moins vrai que la santé a besoin d'une mémoire bien cultivée. « La mémoire par la santé et la santé par la mémoire ». De cet aphorisme voulez-vous une preuve ? Quelle est la profession qui compte le plus d'hommes et de femmes devenant très vieux ? C'est celle des acteurs. Est-ce que ce n'est pas à considérer ? C'est-à-dire que cela donne l'éternel regret de ne pas être entré au Conservatoire.

Ajoutez ceci, qui est peut-être encore plus important. La mémoire, pour être conservée, *exige* que l'on observe une hygiène assez sévère, que l'on n'abuse ni du thé ni du café, que l'on se prive d'alcool, que l'on fume très peu et M. Art veut même qu'on ne fume pas du tout. Or exigeant l'hygiène pour elle, la mémoire l'assure pour tout l'individu et ainsi elle est indirectement une pourvoyeuse de santé. C'est une bienfaitrice universelle.

Honorons et cultivons une déesse si tutélaire. Le culte de la mémoire n'est pas assez répandu. Il doit l'être. M. Art se présente comme le grand-prêtre très intelligent, très aimable et surtout très fervent de ce culte-là.

Emile Faguet.

PREMIÈRE PARTIE

LA MÉMOIRE VERBALE

CHAPITRE Ier

FLUIDE VITAL. — VOLONTÉ

On ne possède bien que ce qu'on à trouvé soi-même (Bacon). — Appel à l'initiative et à l'observation personnelles. — Le fluide vital et son moteur, la volonté. — Éducation de la volonté. — Les excitants artificiels. — L'irrésolution. — Union étroite de la volonté et de la mémoire. — Discipline du travail. — Temps à consacrer aux exercices. — L'intérêt. — Développement harmonieux de toutes les facultés.

Je suis professeur, et pour préciser davantage la situation, professeur de diction et de langues vivantes. Le travail pédagogique quel qu'il soit, en particulier celui qui m'occupe, exige une bonne mémoire, prompte, exempte de caprices, persistante. Or, je ne suis entré qu'assez tard dans la carrière du professorat; autrefois, vivant de ma plume, non de ma parole, je pouvais me contenter d'une mémoire

mémoire chemine allègrement, qu'à d'autres elle est sujette à de singulières défaillances et que sa marche n'a une certaine assurance que quand je concentre mon attention, quand je m'efforce, quand *je veux*. S'il m'arrive de vouloir mollement, aussitôt la pauvre mémoire chancelle, trébuche et tombe. Qu'est-ce à dire, sinon que nous avons en nous un *fluide vital*, un courant que la mort seule interrompt complètement, mais qui, pendant notre existence, connaît d'innombrables fluctuations ? et de l'abondance, de la force, de la qualité de ce fluide dépendra l'activité de notre vie intellectuelle et physique. Il m'apparaît clairement aussi qu'un moteur contribue à entretenir l'énergie de mon fluide vital, si, à proprement parler il ne le crée pas. Ce moteur, c'est ma *volonté*.

Donc, désormais nous voudrons...

... Si nous en sommes capables ; croyez-moi, soyons sincères et ajoutons ce petit correctif. Si vous vous récriez, je ne parlerai qu'à la première personne : je me vois dans l'obligation d'exercer ma volonté avant de penser à développer ma mémoire. Je ne sais pas vouloir, et en bien des circonstances, je ne peux pas vou-

loir. Je ne sais, parce que personne ne m'a appris cela, ni les autres ni moi; je ne peux, parce que trop longtemps je me suis livré sans résistance, même avec un secret plaisir aux deux ennemis terribles de la volonté : l'irrésolution et l'excitant.

L'éducation tente-t-elle quelque chose pour former la volonté de l'enfant, de l'adolescent? Jamais; elle s'en garderait bien; dès l'âge le plus tendre on nous inculque au contraire à grand renfort de pensums et de consignes, l'axiome que l'obéissance passive est le commencement et la fin de la sagesse. A l'école depuis l'a, b, c jusqu'à la philosophie inclusivement, on essaie de développer la mémoire (on y réussit du reste très médiocrement, je dirai pourquoi), quelque peu le goût, le jugement; mais la volonté, point du tout. La conséquence se devine, elle est fatale : Chez la plupart des gens, à l'âge viril, la faculté du vouloir est d'une faiblesse extrême, même — et je dirais volontiers, surtout — chez les hommes...

Vous protestez, messieurs? Je ne veux pour preuve de ce que j'avance que l'abus des excitants auquel se livre la grande majorité des

êtres masculins, de ces excitants qui sont légion : tabac, café, thé, alcool, drogues de toute espèce. Eh ! la vie est si éreintante aujourd'hui qu'il faut bien, de temps en temps remonter le cheval de course au moyen de quelque poison énergique. Excuse spécieuse. Avouons plutôt que nous cherchons à remplacer par des forces étrangères une énergie qui n'existe plus en nous, ou qui existe à présent en quantité insuffisante. Soyons de bon compte envers nous-mêmes et nous conviendrons avec Tolstoï qu'on fume « parce qu'on n'a pas le courage de regarder la vie en face » et, avec Victor Hugo, que « le tabac change la pensée en rêverie » autrement dit, affaiblit la volonté. Et cela se conçoit aisément, même si nous examinons la chose d'un point de vue purement physique et d'après nos propres expériences. Un excitant quelconque produit en nous une chaleur, une exaltation, un bien-être passagers ; puis il se produit une dépression d'autant plus sensible que l'excitant fut plus violent. L'exaltation du fluide vital a été produite artificiellement, sans le concours de la volonté ; ainsi mise à l'écart celle-ci n'aura plus qu'une faible

action sur le fluide, quoi qu'elle fasse pour reprendre force et autorité. Si ces échecs se suivent à intervalles toujours plus rapprochés, la volonté sort de la lutte de plus en plus affaiblie et démoralisée. Enfin elle perd tout ressort, s'atrophie, meurt et la Mémoire qui, nous l'avons vu, dépend d'elle, se trouve, comme elle, entraînée à la ruine.

Pourtant un agent destructeur, pire encore que l'excitant, c'est l'irrésolution. L'usage de l'excitant ne tourne pas toujours à l'abus; l'irrésolution, si nous n'y prenons garde, devient vite une habitude de toutes les heures. On prend de grandes résolutions mais... pour le lendemain. Ce lendemain apparaît sous des couleurs splendides; quand il se transforme en aujourd'hui, il n'est plus que cendre et poussière dont la volonté se détourne avec dégoût pour contempler de nouveau le mirage : demain! Elle sait que ce lointain doré n'est que mensonge, et elle croit en lui, vers lui elle dirige sa marche de jour en jour plus lassée. Marche guidée d'ailleurs par le hasard, car à cette infirme il ne faudrait pas demander une orientation, une décision sur la route à suivre;

pas plus qu'il ne faut désormais demander au souvenir une indication sur le chemin parcouru.

Un point nous est acquis :

Nous n'aurons pas une solide mémoire aussi longtemps que nous n'aurons pas une ferme volonté. Exercer la volonté par tous les moyens en notre pouvoir, voilà donc la première tâche qui nous incombe. N'ayez crainte, ces moyens sont nombreux. Prenons celui qui se présente à nous tout d'abord : coupons court à l'usage des excitants. Quoi, non pas seulement à l'abus, mais aussi à l'usage inoffensif? Je crois qu'il n'en est point de tel et qu'entre l'usage et l'abus il n'y a, le plus souvent, que l'épaisseur de la fantaisie. Certes, le café et le thé, pris à dose très légère et *invariable*, peuvent être des toniques. Je reviendrai sur cette question quand nous examinerons les conditions physiques les plus favorables à la santé de la mémoire. Mais le tabac est pernicieux, condamnons-le sans circonstances atténuantes et sans sursis. J'ai brisé ma vieille Jacqueline, et je n'en achèterai pas de nouvelle. Faites comme moi, bannissez pipes, cigares et cigarettes;

voilà un acte de volonté énergique entre tous, faute duquel je ne puis promettre un succès assuré à qui se propose de suivre ma méthode. Cette déclaration franche, j'aurais pu la réserver pour plus tard; mais je ne veux payer personne de vaines illusions et je répète que celui qui ne peut se décider à vouloir, n'est pas capable et n'est pas digne d'acquérir la mémoire dans son intégrité.

Voyons, je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air. Faisons, c'est le cas où jamais de le dire, faisons la part au feu. Si c'est *indispensable* à votre bonheur, grillez une cigarette *après* votre déjeuner de midi. Mais que ce soit tout *.

Je ne mentionnerais pas même l'alcool, si, hélas! l'apéritif ne faisait aujourd'hui autant de victimes dans la classe intellectuelle que chez les ouvriers. Guerre à l'apéritif! que ce protée meurtrier s'appelle absinthe, bitter, vermouth, menthe ou quinquina, qu'il soit anathème pour tous mes travailleurs.

Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui, dit le proverbe; mais aussi dans le cercle restreint du jour présent, pre-

* Les astérisques renvoient à l'*Appendice* à la fin du volume.

nons des résolutions rapides, et à moins de raisons convaincantes ou de circonstances imprévues qui viennent nous prouver que nous nous sommes trompés, tenons-nous-en fermement aux résolutions prises. Autant d'exercices de la volonté et Dieu sait si la vie la plus simple n'en offre pas ainsi à chaque pas, plus même parfois que notre humeur paresseuse n'en souhaiterait!

J'ai réservé pour la fin l'initiative volontaire la plus importante :

Soumettons-nous à une *discipline de travail inflexible*. Chaque jour, autant que possible à la même heure, livrons-nous à nos exercices de mémoire. Quels exercices? Un peu de patience, je vous prie; nos investigations s'étendront bientôt dans ce domaine. Mais souvenez-vous toujours dans la suite que j'ai qualifié notre discipline d'*inflexible*. Pas de repos hebdomadaire? Pas de vacances? Non, je suis intransigeant en diable! Tout ce que je puis accorder, c'est qu'un jour par semaine, le dimanche par exemple, on travaille un sujet différent de celui des autres jours. J'admets encore que pendant une période déterminée, dite de va-

cances, les exercices sortent des chemins ordinairement battus pour s'engager dans de petits sentiers quelque peu fantaisistes. Mais pas de cessation complète de travail! J'ai pu observer cent fois chez mes élèves combien les vacances leur étaient préjudiciables. Un mois avant les vacances on s'alanguit dans leur attente; un un mois après on n'est capable d'aucun effort sérieux. La volonté s'use à ces reprises du collier succédant à de longues inactions. Le cheval d'omnibus, à Paris, est fourbu en trois ans, parce qu'à tout moment il est forcé de s'arrêter, puis de remettre en branle la lourde machine. Bien loin d'user l'homme, l'activité continue le conserve merveilleusement; c'est ce que je prouverai, avec exemples à l'appui au chapitre que j'annonce dès à présent pour vous donner du cœur à l'ouvrage : « La mémoire par la santé et la santé par la mémoire ».

Décidez vous-mêmes quelles heures vous consacrerez à vos exercices mnémoniques, et l'expérience vous ayant convaincu qu'elles sont bien choisies, n'en changez plus. Je vais vous donner maintenant mon programme : le soir, à dix heures au plus tard, exercice d'*assimila-*

tion; le matin, au lever du soleil, exercice de *reconstitution*; vous verrez tout à l'heure le sens que j'attache à ces termes. Les motifs qui ont guidé mon choix sont les suivants : on sait que pendant la nuit s'opère dans le cerveau un réel travail de classement et qu'on est souvent très étonné d'entendre et de voir clairement au réveil ce qu'hier on ne percevait que confusément.

Pour l'accomplissement de cette mystérieuse tâche nocturne, je puis donc avoir confiance en mon associé, mais aux premières heures du jour, quand le corps et l'esprit sont le plus dispos et qu'on risque le moins d'être dérangé, je prendrai moi-même, en pleine conscience de ma volonté, la direction de ma besogne mnémonique active.

A ces exercices de mémoire réguliers je ne consacre pas un grand nombre d'heures par jour : j'ai débuté par un quart d'heure le soir, une demi-heure le matin; j'ai passé ensuite à une demi-heure, soir; trois quarts d'heure, matin; je suis arrivé à piocher une heure le matin et je ne dépasserai pas ce temps, gardant la demi-heure comme durée maximum pour le

soir. Mais je pioche avec ardeur, sans distraction. Au terme fixé je m'arrête brusquement quels que soient l'attrait du sujet ou le désir d'aller plus avant, suscité par l'entraînement. Encore un acte de volonté.

Je parle ici bien entendu de mes exercices proprement dits, en quelque mesure désintéressés. Il est évident que mon travail quotidien entraînant l'emploi de la mémoire : préparation de leçons, étude de morceaux et de scènes, leçons elles-mêmes, exigera et aura un temps beaucoup plus considérable. Cela, c'est la bataille de la vie, où l'on se donne sans compter parce qu'il s'agit d'en sortir du mieux qu'on peut, et à son honneur s'il est possible.

Et maintenant, voulez-vous m'en croire? Le sacrifice des petites voluptés intimes, des excitants; l'intensité de la volonté; même la discipline du travail ne sont rien, si vous n'avez pas *la foi*. Il faut croire d'abord : croire à la puissance du travail, aux prodiges que peut accomplir la volonté, à la joie superbe que procure le sacrifice. Avez-vous foi en vous, avez-vous foi en moi? Marchons!

Nous avons reconnu en nous l'existence d'un

courant vital auquel le moteur-volonté fournit l'énergie constante, nécessaire au bon fonctionnement de la mémoire. Mais l'observation, notre lampe d'Aladin, nous dit que tout moteur a besoin d'un aliment pour se maintenir en activité : charbon, force hydraulique, essence. L'aliment de notre moteur intellectuel sera l'*intérêt*. J'ai l'air de me contredire, puisque je parlais à l'instant d'exercices « désintéressés » ? La contradiction n'est qu'apparente car, par intérêt, j'entends ici le plaisir que nous donneront et nos travaux et la constatation du développement de nos facultés. Mais encore, le plaisir ne vaudra que s'il est sans cesse renouvelé. Il le sera par nos remarques, nos recherches, nos expériences, nos découvertes. Si « l'on ne sait bien que ce qu'on a trouvé soi-même », n'est-ce point parce que seules ces « trouvailles » sont intéressantes ? A cet intérêt nous aurons recours pour combattre les causes d'affaiblissement du moteur-volonté : la loi du moindre effort qui est pour lui ce que l'inertie de la matière est pour le moteur matériel ; l'ennui, l'impression de banalité que l'habitude risque de traîner à sa suite ; la fatigue, l'usure produite par le travail.

Nous examinerons plus tard de près ces divers points de détail. mais je tiens à exposer dans ses grandes lignes mon plan de bataille avant de commencer le bon combat.

N'écoutez pas une opinion très répandue; elle fut la mienne, jadis; elle est peut-être la vôtre aujourd'hui : « A quoi bon se donner tant de mal pour développer la mémoire puisque, dans l'ordre de nos facultés, elle n'occupe, en somme, que le dernier rang ? » La mémoire, une faculté inférieure, quelle erreur ! et quelle ingratitude de la traiter avec mépris ! Elle est l'âme de la vie sentimentale, sans elle notre voyage sur cette terre perdrait son principal charme : songez plutôt de combien d'évocations du passé est faite une heure de solitude ! Logicien, savant ou homme d'affaires, vous vous souciez peu de la vie sentimentale ? Eh bien, sachez que sans la mémoire la vie intellectuelle se réduirait à presque rien; demandez-moi la preuve de ceci quand je vous introduirai dans les palais magiques du *sub-conscient* et de l'*inconscient*, et si vous conservez encore quelque doute je vous donnerai rendez-vous au seuil de la seconde partie de cette méthode : *La Mémoire*

pratique. Pour le moment, je me contenterai de dire : Qu'est-ce donc qu'apprécier, que juger, sinon comparer diverses choses ou diverses notions, les éclairer l'une par l'autre, en un mot les analyser, avant d'arriver à une reconstitution nouvelle, à une synthèse? Mais dans la grande majorité des cas, comparer c'est se souvenir; d'où il suit que l'instrument de comparaison au premier titre, et partant de jugement droit, de choix intelligent, de découverte heureuse, c'est la Mémoire. Si l'instrument ne vaut rien, quel effet pouvez-vous attendre de l'œuvre que vous lui ferez exécuter ?

Je vais plus loin : je suis convaincu qu'il n'y a pas de faculté supérieure, pas d'inférieure ; elles sont si étroitement liées qu'elles montent du même pas la côte de l'activité intellectuelle. Cette idée inspirera toute ma Méthode : pour développer la mémoire, vous l'avez vu, j'ai tout d'abord fait appel à la volonté, à l'observation, à l'initiative ; dans la suite j'aurai constamment à requérir l'aide de l'intelligence, du jugement et même, ne souriez pas, ô gens pratiques, l'aide très puissante du sentiment. La Mémoire ne demeurera pas en reste de bons offices :

vivifiée par l'influence de ses collaborateurs, elle les influencera et les vivifiera à son tour; et nous conserverons ainsi et affermirons cette harmonie des facultés, cet équilibre de l'esprit que nous aurions détruit infailliblement si nous avions développé la mémoire seule par des moyens mécaniques.

CHAPITRE II

AUDITION. — VISION

Exercices de Mémoire verbale, préparation à ceux de Mémoire pratique. — Morceau de poésie. — Nutrition et assimilation. — Reconstitution. — Audition d'abord. — Rimes, rythmes, motifs conducteurs, assonances dominantes. — Vision, physionomie des mots, ponctuation. — Concours de l'auditif et du visuel. — Patience et longueur de temps.

Les explications précédentes, pour longues qu'elles puissent paraître, étaient indispensables. Leur ensemble constitue le terrain solide sur lequel nous allons élever notre édifice.

Je réponds maintenant à la question : Quels seront nos exercices mnémoniques? Nous apprendrons par cœur des morceaux de prose et de vers, nous jouerons des scènes dramatiques. Mais, monsieur le professeur, nous ne vous demandons pas des leçons de diction, mais

de mémoire!... L'objection m'a si souvent été faite qu'elle ne m'étonne plus. J'ai d'ailleurs un argument sans réplique à lui opposer : vous voulez développer votre mémoire, donnez-lui un champ de manœuvres où elle puisse marcher, courir, employer ses armes. Or, quel champ est plus vaste, mieux approprié aux exercices de tous genres que le champ verbal? Des mots, rien que des mots! Mais le mot par hasard irait-il sans l'idée? Pas dans ma méthode du moins, vous vous en convaincrez avant d'avoir tourné la dernière page de ce chapitre. De la musique du mot et de sa vision, je vous conduirai à son expression, à son action; de la sonorité, à l'esthétique de la forme et à la valeur de la pensée; et l'ordre que nous aurons. établi dans le domaine intellectuel nous le ferons régner sans peine dans le domaine pratique, dans nos occupations de chaque jour.

Je choisis d'abord un morceau de poésie Pourquoi? parce que le rythme très accentué et le coup de cloche incessant de la rime seront pour notre mémoire encore inexpérimentée des guides d'une vigueur, et d'une complaisance à toute épreuve.

Soit la pièce « Un peu de musique », dans *Eviradnus*, de Victor Hugo (*Légende des Siècles*) :

Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois ;
Tu m'emmènes, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

Je suis ton maître et ta proie ;
Partons, c'est la fin du jour ;
Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

Nous ferons toucher leurs têtes ;
Les voyages sont aisés ;
Nous donnerons à ces bêtes
Une avoine de baisers.

Viens ! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieux.

Un bagage est nécessaire ;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère
Et la fleur de tes cheveux.

Viens, le soir brunit les chênes ;
Le moineau rit ; ce moqueur
Entend le doux bruit des chaînes
Que tu m'as mises au cœur.

Ce ne sera point ma faute
Si les forêts et les monts,
En nous voyant côte à côte,
Ne murmurent pas : Aimons !

Viens, sois tendre, je suis ivre.
O les verts taillis mouillés !
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

L'envieux oiseau nocturne,
Triste, ouvrira son œil rond ;
Les nymphes, penchant leur urne,
Dans les grottes souriront,

Et diront : Sommes-nous folles !
C'est Léandre avec Héro ;
En écoutant leurs paroles
Nous laissons tomber notre eau.

Allons-nous-en par l'Autriche !
Nous aurons l'aube à nos fronts ;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère
Dans les éblouissements !

Nous entrerons à l'auberge,
Et nous paierons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

Tu seras dame, et moi comte ;
Viens, mon cœur s'épanouit,
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit.

Je me trouve face à face avec ce morceau dont je me suis imposé l'étude. Que me conseillera *l'instinct*, qui est au fond de la nature de tout être ? Il me dira de le répéter jusqu'à ce que j'en aie *nourri* ma mémoire. J'obéirai à la voix de l'instinct et c'est ce que j'appelle le travail de nutrition et d'assimilation que je préfère accomplir le soir ; j'en ai exposé la raison. Je répéterai à plusieurs reprises, à haute voix, n'importe comment, certes sans ânonner : mon goût répugnerait à une aussi fade nourriture, mais en ne mettant dans mon débit aucune intonation bien caractérisée. Voilà la première phase, celle qui présente le moins d'attraits.

Le lendemain matin je charge mon petit génie primitif de reconstituer le morceau.

N'est-il pas intéressant de voir comment il se tirera d'affaire? Assez mal sans doute en ce début. Mais où pourra-t-il trouver quelque assistance? Dans la musique, qui s'unit si intimement à nos instincts élémentaires de nutrition et de création. C'est au moyen de réminiscences musicales que l'enfant s'essaie à parler et c'est en imitant les bruits de la nature que l'homme des premiers temps forma les premiers mots. Encore aujourd'hui, le langage populaire crée ses expressions d'après les secrètes lois ryhtmiques et au lieu du logique mais sec : « qui te l'a dit? » il forgera à son usage un « qui qu' c'est qui t' l'a dit » bizarre, je l'accorde, mais retentissant, redondant comme un roulement de tambour.

Fions-nous donc d'abord à la musique des mots, des vers, au rythme, à la rime, pour tenter nos reconstitutions.

Je sais que je vais ici à l'encontre des idées reçues et des opinions arrêtées. Nous sommes des visuels, s'écrient mes élèves et mes correspondants; il faut, avant la reconstitution matinale, que nous revoyions notre « texte ». Je m'y oppose, parce que je veux contraindre la

mémoire à recourir à l'effort, ce burin qui grave profondément; et d'un; ensuite parce que je prétends que nous sommes des visuels, non point par la loi de nature, mais du fait de nos méthodes artificielles, de notre éducation livresque; et de deux. Depuis l'enfance nous apprenons par les yeux, le livre est notre premier outil de travail; même la musique, art d'audition, je pense, nous l'épelons d'abord dans un solfège. Aussi à dix ans nous avons l'oreille atrophiée par défaut d'exercice, et l'œil myope par excès de travail. Alors nous nous vantons d'être des visuels. Quel mal y a-t-il à cela? Le mal réside dans le défaut d'équilibre de nos deux sources principales de réminiscences : l'audition et la vision. J'essaie de rétablir cet équilibre et si je voulais faire pencher légèrement la balance ce serait au profit de la source que je considère comme la plus abondante et la plus constante, l'audition.

J'appelle en témoignage vos souvenirs mêmes: quels sont ceux qui demeurent en vous les plus vifs, les plus tenaces? les souvenirs d'enfance, n'est-il pas vrai? les petites poésies que vous avez apprises lorsque vous ne saviez pas lire, les

hansons qui, des lèvres de votre mère, tombèrent directement dans votre oreille et dans votre âme :

Oh ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze [ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souf- [france !

Le poète aurait dû diminuer cet âge de moitié au moins. A douze ans nous n'avons déjà plus le loisir de chanter de vieux airs, nous sommes enfoncés jusqu'aux yeux dans l'écriture et dans la paperasserie. Prétendra-t-on que la mémoire possède dans l'enfance une fraîcheur qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr? Mais les rapsodes, qui allaient de ville en ville chantant des poèmes entiers ; et les jongleurs qui égayaient de leurs interminables chansons de gestes les veillées au moyen âge; et leur humble héritière, la vieille paysanne illettrée qui contait des histoires ou fredonnait des ballades transmises de génération en génération par la seule tradition orale, tous ces gens-là n'étaient pas des enfants ; pourtant, à défaut de fraîcheur, leur mémoire avait conservé une

vivacité surprenante. Le fait s'explique, m'objecte un correspondant, par la simplicité de leur vie, l'état rudimentaire de leurs connaissances et, par conséquent, de leur activité mnémonique; que nous employions la mémoire visuelle ou l'auditive, nous perdons en profondeur ce que nous gagnons en étendue. Je charge de la réponse un souvenir qui m'est personnel :

A l'âge où l'on n'est plus un tendre Éliacin, où l'on a l'esprit encombré d'études et de préoccupations de toute sorte, à vingt-cinq ans bien sonnés, je suivais des cours de diction. En attendant que vînt mon tour de réciter, j'écoutais les autres élèves. Leurs morceaux sont restés cloués là, en pleine mémoire auditive, entre autres une scène de *Gringoire* * dont la musique éclatante m'avait surtout captivé; tandis que mes propres tirades, apprises soigneusement, les yeux fixés sur le livre, flottent aujourd'hui comme des épaves dans la confusion de ma mémoire visuelle.

Je proscris donc la vision? Je ne proscris rien, mon intention n'étant pas d'imposer un système fait d'idées préconçues, mais de bâtir lentement, sous le contrôle d'expériences mul-

tiples, une *méthode* solide, rationnelle. Si quelque partie me semble chancelante, je m'efforce de l'affermir. Ici je reconnaîtrai en toute franchise que la mémoire auditive employée seule est insuffisante : le rapsode altère l'œuvre de l'aède, le jongleur celle du trouvère, et les conteurs et chanteurs populaires laissent libre carrière à la fantaisie, inconsciemment sans doute, au point que Grimm, en Allemagne, recueillant les vieux récits, et Bourgault-Ducoudray, en Bretagne, notant les vieilles chansons, se sont trouvés souvent fort en peine de distinguer l'original, la création primitive, parmi les nombreuses versions qui circulaient dans les campagnes et variaient souvent de village à village. Si j'ai placé en première ligne la mémoire auditive, c'est d'abord pour avoir reconnu que la nature même lui assignait ce rang et qu'elle était plus spontanée, plus vive, plus fidèle que l'autre; c'est ensuite pour rétablir l'équilibre, troublé par notre éducation trop livresque, entre l'audition et la vision. Manque d'équilibre, trouble, gêne dans le travail, manies obsédantes, tout cela se tient. En veut-on un exemple : vous,

visuel, vous dites, j'en suis sûr : quand
appris un morceau je vois tel mot, à telle pa
à telle ligne. Vous tirez peut-être gloire
cette exactitude dans l'évocation graphiqu
Il n'y a là qu'une entrave au libre fonction
ment de la mémoire pour le présent, et
dangereux leurre pour l'avenir; car si p
tard vous êtes contraint de reconstituer le m
ceau sans l'avoir pu remettre sous vos ye
la belle exactitude sera perdue dans le la
rinthe d'autres pages et lignes, et à vouloi
retrouver vous vous égarerez. C'est un m
vais tour que les suggestions auditives, p
précises qu'elles soient, ne vous joueront guè
Tentez plutôt l'expérience.

Maintenant, mémoire visuelle, exercez vo
action, je le veux bien, et même je l'exi
exercez-la non plus comme le tyran que vo
vouliez être, mais à titre d'utile, d'indisp
sable auxiliaire, que vous êtes. Je me s
amusé le matin à voir ma mémoire auditi
vaciller, trébucher dans son premier essai
reconstitution. Le soir, si je travaille avec
ami, je *vois* mon morceau; si je suis rédui
mes seules ressources, je le *revois*. J'ai

frappé par les lacunes que présentait l'exercice de reconstitution. Au moyen d'un second exercice d'assimilation, je m'efforcerai de combler ces lacunes. Je hausserai le ton aux endroits où ma mémoire a faibli (haussez jusqu'à l'aigu, ce ton frappe plus que le médium ou le grave); je les verrai aussi d'un œil plus attentif; de la sorte l'audition et la vision vont commencer à se prêter une aide mutuelle.

Je ne m'arrête point là. Un mot est d'abord ce que l'a fait la nature : il est sonorité; mais l'écriture a tenté de le représenter : il a désormais sa physionomie qui ne doit pas m'échapper. Je n'insiste pas pour le moment; on verra au chapitre de l'*Observation* quelle importance j'accorde non seulement à la physionomie du mot, mais à sa charpente et à sa musculature. Mon sujet présent, la vision, attire plutôt mon attention sur les divers signes de ponctuation du morceau. Nous avons fait d'abord de la musique pratique, nous avons émis tout naturellement les divers sons, séparés par les divers silences; nous voyons à cette heure la notation des sons (les lettres), et des silences (virgule, point et virgule, deux points, point, espaces

laissés entre les strophes). Nous constatons que cette notation est très insuffisante, en particulier celle de la ponctuation; comme en musique il y a des soupirs, des demi et quarts de soupirs, ainsi dans la transcription de la diction il faudrait parfois des fractions de virgule, parfois des virgules pointées, prolongeant un peu le silence, sans aller jusqu'à celui du point et virgule ou des deux points. Comparez le vers :

Si tu veux, faisons un rêve.

à ceux de la seconde strophe :

Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

Une notation plus exacte pointerait la virgule placée après si tu veux et placerait une demi virgule après mon cheval et ton cheval. Il est facile de sentir, d'entendre et de voir qu'il faut une pause plus prolongée après :

Et la fleur de tes cheveux

et

Nous laissons tomber notre eau.

qu'après aucune autre strophe. Nous voyons, d'autre part, que la division :

Dans les grottes souriront

. . . . . .

Et diront.

est tout artificielle et n'est conservée qu'afin de ne pas détruire la symétrie graphique.

Faut-il regretter ces défectuosités de notre solfège de diction qui, jointes à l'absence d'indications de mouvements et de nuances : allegro, piano, forte, etc., aux divergences entre l'orthographe et la phonétique (entre autres les lettres écrites doubles, prononcées simples (donnerons — donerons) rendent la tâche du lecteur si malaisée ? Il faut au contraire s'en réjouir. Ces défectuosités mêmes et ces lacunes laissent une plus large part chez le diseur à l'initiative, au goût ; chez le lecteur, à l'improvisation, à l'inspiration ; chez tous deux, au talent. Les bons déchiffreurs de musique sont nombreux ; moins nombreux déjà les bons diseurs ; rare comme le merle blanc est le bon lecteur ; mais aussi soyez assuré que l'excellent lecteur est un artiste de premier ordre.

Nous voilà bien loin de la Mémoire ? Point du tout : nous ne nous sommes pas écartés d'une ligne de notre sujet, car il n'est pas de

remarque visuelle que nous venons de re
mander qui, reliée aux suggestions audit
ne doive servir de point de repère sur la r
de la reconstitution, de manière à la parc
chaque matin avec plus d'intérêt et d'un
plus léger. On a compris que si je désigne
particulièrement l'exercice du soir pa
noms de *nutrition* et *d'assimilation*, l'exe
du matin, plus actif que l'autre, a aussi
but l'assimilation complète, fonction
l'importance pour le développement d
mémoire ne saurait être exagérée. Or,
manger, c'est manger lentement; pour ce
concerne la nourriture de l'esprit, plus en
peut-être que pour celle du corps, je s
volontiers un adepte de la théorie des « tr
trois coups de mâchoires », lisez des tr
trois exercices d'assimilation et de recons
tion, et davantage, si le morceau est lon
présente des difficultés spéciales. N'oub
pas d'ailleurs que notre but unique ici e
développer la mémoire verbale qui fou
plus tard à la mémoire pratique un instru
de précision, et non de collectionner le
grand nombre possible de morceaux de p

et de prose. En d'autres termes, nos études présentes doivent nous apparaître comme un moyen, non comme une fin. Donc, procédons avec une extrême lenteur, armons-nous de cette patience que Buffon n'hésite pas à appeler « du génie » et qui, en tout cas, a toujours été le régulateur du travail scientifique en même temps que son arme la plus puissante.

N'abandonnons un morceau que lorsqu'il est parfaitement assimilé,

au moyen de l'*audition*,

de la *vision*.

Nous avons examiné ces deux points

au moyen de l'*action* ou *geste*, de l'*observation*, de l'*expression* et *du sentiment*,

et que, du domaine *conscient*, il sera passé dans celui du *sub-conscient*.

Ces points nouveaux nous allons les étudier bientôt.

Sachez que s'il n'est pas un homme sur cent qui ne se plaigne de sa mémoire, la faute n'en remonte pas, en règle générale, à l'instrument lui-même, mais à la manière de l'employer. Surchargée à certains moments, la mémoire

sera ensuite complètement négligée; faussée par le surmenage, elle se rouille dans l'inaction. Je vous offre le moyen de la remettre en bon état, mais je ne puis rien faire sans votre collaboration active.

Si l'on m'objecte enfin que ma méthode ne paraît pas être un chemin de velours, qu'elle exige un labeur assidu, je répondrai que l'accès des hauts sommets n'est jamais commode. Vous imaginiez-vous que la culture de la mémoire fût un jeu d'enfant ou de désœuvré? Non, s'il est de bonnes méthodes, logiques, rationnelles, IL N'EN EST PAS DE FACILES POUR APPRENDRE DES CHOSES DIFFICILES. Qui dit cela? ce rude Savoyard de Joseph de Maistre et, ici du moins, il a cent fois, mille fois raison. Ceux qui vous affirmeront le contraire ne sont que des enjôleurs. Le Savoyard aurait dit sans hésiter : des charlatans!

CHAPITRE III

L'ACTION — LE GESTE

—o—

Le rôle des membres, en particulier des bras.— La mise dans l'action. — Gestes automatiques de l'acteur; raison de ce procédé. — Les nécessités du métier. — Leçon à tirer de l'exemple du comédien. — Pourquoi le geste est un puissant auxiliaire de la mémoire. — Son « invention ». — Les gestes ne doivent être ni trop nombreux ni trop violents. — Un tremplin.

Me plaçant toujours au point de vue purement matériel je me demande : n'avons-nous point d'autres sources de mémoire que l'Audition et la Vision ? Longtemps je me suis répondu par la négative ; nos autres sens, l'odorat, le goût, le toucher n'interviennent qu'en de rares occasions ; nous en dirons un mot quand nous aborderons la Mémoire pratique. Mais nous avons des membres aussi, des bras et des jambes ; resteront-ils inactifs quand les organes travail-

lent? Et voilà qu'un jour je me suis aperçu que pour réciter avec facilité un morceau, il fallait me mettre dans *l'action* fournie par le sujet et qu'il m'était presque impossible de jouer une scène sans me livrer à une mimique plus ou moins expressive, à laquelle mes jeux de physionomie mêmes coopéraient.

Je fus autrefois critique dramatique, j'ai assisté à des répétitions et représentations, et il n'a pu m'échapper que l'acteur, non seulement donne toujours au même mot la même intonation, mais fait précéder ce mot du même geste. Il me souvient qu'une actrice, dans un salon, ayant été interrompue au milieu d'un morceau par l'arrivée bruyante de nombreux invités, la maîtresse de la maison la pria de recommencer. Elle s'exécuta de bonne grâce et son expression, ses gestes, furent exactement ce qu'ils avaient été la fois précédente, de sorte que nous, les premiers auditeurs, n'y goutâmes plus qu'un médiocre plaisir : il nous semblait avoir devant les yeux une automate perfectionnée ; c'était pourtant une femme supérieurement intelligente et une artiste de haute valeur. Pour que des gens de métier s'astreignent à cette

rigueur en quelque sorte mathématique du jeu et du débit, il faut qu'il y ait à cela une raison profonde, peut-être une nécessité.

La raison, ici encore réside dans notre nature. Observez l'homme qui parle avec animation ,vous le verrez gesticuler avec énergie; l'homme d'humeur calme aura des gestes lents et posés. Le geste s'harmonisera avec le sentiment qui est en nous. De plus, je remarque que le geste précède le mot, sauf en de très rares exceptions; donc il appelle le mot, il facilite son évocation. De ce phénomène naturel l'acteur, par les nécessités du métier, est amené à faire un moyen mnémonique très puissant et très sûr. L'intelligence du passage, de la situation, de la phrase, du mot, lui indiquera le geste qui convient, et une fois ce geste trouvé il peut avoir l'assurance que l'expression verbale suivra aussitôt l'expression mimique. Il s'y tient fermement et on ne peut que l'approuver. Vous voyez l'enchaînement : idée, amenant le geste, qui entraîne le mot. C'est un artifice, mais très légitime puisqu'il s'efforce de suivre l'ordre naturel. Mais qu'entends-je par les nécessités du métier? L'acteur est un acrobate mnémonique,

ses exercices sont des tours de force, il risque de s'y briser la mémoire et je suis persuadé que s'il n'avait pour s'aider le geste devenu machinal sans rien perdre de sa vivacité, il succomberait à sa tâche, toujours très lourde, parfois écrasante. J'ai vu de malheureux acteurs de province mis en demeure d'étudier deux rôles en une semaine.

Le ciel nous préserve de devoir les imiter! Nous nous soucions peu d'acrobatie et de surmenage, nous voulons acquérir une mémoire souple et solide, rien de moins, mais rien de plus. L'exemple de l'acteur sera-t-il donc de nulle valeur pour nous? Comment, au contraire, en présence d'un tel exemple négligerions-nous un auxiliaire aussi efficace que le geste?

Certes notre geste pourra être moins automatique que celui du comédien; plus fantaisiste, plus primesautier, il sera pour nous plus divertissant, mais encore faudra-t-il que l'action générale soit bien réglée et qu'elle ne gêne pas l'expression verbale sous prétexte de l'aider, ce qui arrive fatalement quand les gestes sont trop nombreux ou qu'ils pèchent soit par manque de sobriété. soit par une excessive timidité.

Nous allons mettre en action le premier couplet de notre chanson d'*Eviradnus*.

Recommandation d'une importance capitale et qu'il est utile de répéter : le geste précédera le mot quand ce ne serait que d'un dixième de seconde; très rarement le geste soulignera le mot ou le suivra.

Si tu veux, faisons un rêve. Rien comme geste, jeu de physionomie, les yeux perdus dans le rêve. *Montons sur deux palefrois.* Présentez les palefrois d'un léger mouvement du bras en avant, la main étendue, paume au-dessus. *Tu m'emmènes, je t'enlève.* Mouvement du bras vers le haut sur : je t'enlève. Ramenez à mi-hauteur pour annoncer : *L'oiseau chante dans les bois.*

Ces quelques indications doivent suffire; l'examen d'autres strophes m'entraînerait trop loin et du reste j'aurais conscience de faire de la mauvaise besogne. Ici surtout, suivant l'avis de Bacon, il s'agit de trouver afin de posséder. Le geste que je vous fournirais risquerait d'être faux; s'il est tel, il ne sera plus un jalon sur la voie de la reconstitution mnémonique. Placez-vous plutôt devant une glace où vous vous

gestes

apercevrez en pied ; votre image vous avertira de la justesse, du naturel de votre action, gestes et jeux de physionomie. Hors du naturel, point de salut.

Il est évident qu'un morceau de poésie ou de prose comportera moins de gestes qu'une scène. En jouant un rôle la nécessité de marcher, de se baisser, d'évoluer à droite, à gauche, s'imposera quelquefois; n'exagérez pas toutefois l'activité corporelle, elle nuirait à l'action mnémonique, et en particulier les allées et venues trop répétées deviennent vite un tic fâcheux. Pourtant même dans la diction d'un morceau de poésie, au moment d'une envolée lyrique, on peut faire un pas en avant vers les spectateurs, réels ou imaginaires, comme pour renforcer la gradation. Ce mouvement exceptionnel est une sorte d'élan que prendra la mémoire. Dans notre morceau je vois ce pas, bien entendu à peine indiqué, au redoublement de passion : *Allons-nous-en par la terre* ; et je comprendrais fort bien un léger recul au moment de l'extase finale : *Viens nous conterons ce conte aux étoiles de la nuit.*

Sans le geste donc il manquerait à nos

exercices un auxiliaire important, et vous vous rendrez compte de ce que vous lui devez quand je vous mettrai dans l'obligation de le supprimer tout à coup, comme épreuve d'endurance. Le geste est un tremplin qui fait pour ainsi dire bondir la réminiscence. Gardez-vous cependant de vouloir la lancer trop haut car alors il vous arriverait comme au « Clown » du poète de

> ... Crever le plafond de toiles
> Au son du cor et du tambour.

Ne forcez pas le geste, vous seriez ridicule et vous trouveriez la mémoire rebelle ; elle veut bien être aidée, mais non point malmenée. Agissons de manière qu'on puisse nous comparer à des gymnasiarques, jamais à des disloqués.

CHAPITRE IV

L'OBSERVATION
L'EXPRESSION

—o—

Le domaine de l'Idée. — L'observation et le Livre. Rôle des consonnes. — Les transitions. — Divis du morceau. — Passages et mots de valeur. — L' pression ou interprétation. — Appel au goût, jugement, au sentiment. — Dédoublement de la p sonnalité. — Autres morceaux d'exercices — Éc vains « faciles », « difficiles ». — La prose, particularités au point de vue mnémonique. Analyse d'un morceau. — Les tables de rappel. La critique et l'esthétique.

Jusqu'ici nous avons requis pour nos trava l'aide d'agents physiques : les organes et membres, qui nous ont donné l'audition, vision, l'action. Je suis décidé à pousser ma tenant mes investigations dans le domaine l'idée, sûr d'avance que j'y trouverai de n velles ressources. Car enfin si l'instinct re

toujours vivant au fond de mon être, je ne suis plus pourtant un enfant ni un homme primitif. J'ai mon âge viril individuel, et surtout j'ai l'âge de la civilisation à laquelle j'appartiens : j'observe, je réfléchis, je compare, je juge, je sens vivement, j'ai des joies et des douleurs raffinées ; de tous ces éléments intellectuels et sentimentaux nous allons essayer de faire un bon usage, une mise en œuvre de l'idée en rapport constant et harmonieux avec notre nature matérielle.

Dans cette première étape à travers la zone idéelle encore inexplorée par nous, reprenons la lampe qui nous a servi déjà, *l'observation*. La plupart des hommes n'observent pas, c'est pourquoi il ne retiennent rien ou retiennent peu de chose, et mal. Dans l'éducation toute visuelle qu'on leur a donnée on n'a oublié qu'un point : de leur apprendre *à voir*, à voir autre chose que le livre où il est si commode pour le maître d'indiquer le devoir à faire, la leçon à apprendre. Page... de la ligne... à la ligne... vous aurez la Loi et les Prophètes ; tout ce qui est hors du livre ne vaut pas qu'on s'en préoccupe. Voir, entendre, observer ?

Allons donc! Lire suffit. Pourquoi tant s'efforcer de développer la mémoire, toujours sujette à l'erreur, puisqu'au moindre besoin on peut consulter le livre, toujours infaillible?

Nous qui voulons développer la mémoire en réduisant ses erreurs à un minimum qu'on pourra toujours diminuer, nous renforcerons l'observation et ramènerons le livre à son véritable office de document des faits observés et de contrôle au cas de doute. J'ai déjà inconsciemment employé l'observation à l'usage de l'audition et de la vision, mais il s'agira maintenant de l'affiner et de lui donner pour guide l'esprit de recherche, la réflexion, la critique. Comme instrument sensuel, la vision agira ici au premier chef; serai-je encore suspect de nourrir contre elle la moindre antipathie? Il est vrai que je mettrai en avant l'audition quand l'expression jouera le principal rôle dans nos exercices. Toujours le maintien de l'équilibre me préoccupe,

Reprenant notre morceau et laissant de côté les voix, les voyelles simples et composées qui relèvent surtout de l'audition, j'observe que les consonnes, que je vois plus encore que je

n'entends, se groupent souvent par familles dans le corps du vers, et que souvent la même consonne est répétée. Voyez plutôt :

*V*eux *f*aisons un rê*v*e (f et v, même famille), *t*on maî*t*re et *t*a proie; *ch*eval sera la *j*oie (*ch*, *j* famille) *s*ont ai*s*és; u*n*e avoi*n*e; fra*pp*ent du *p*ied; *t*ous les *d*eux (famille) *t*ien au fond *d*es (*id.*), *n*ous emporterons *n*os vœux; *n*os bon*h*eurs *n*otre *m*isère. Je m'arrête ici, mais je vous engage à continuer ce petit pointage jusqu'à la fin du morceau, semant ainsi le chemin de nombreux jalons mnémoniques.

Vous allez vous moquer de moi, je m'en doute. Notre exercice d'assimilation sera maintenant, direz-vous, une recherche de la petite bête et notre reconstitution un jeu de puzzle! Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait là qu'un simple jeu?

Certes je ne prétends pas que le poète se soit proposé, en composant son morceau, de placer dans le premier vers deux *v* appuyés par un *f*, dans le cinquième, trois *t*, dans le septième un *ch* et un *j* apparentés; c'eût été pour lui un travail de Romain, destructeur de toute inspira. ti. on Mais croyez-en Legouvé, ce maître en

l'art de dire et de lire, quand il vous assure que la consonne est la charpente du mot, et que, pour qu'un morceau, un discours soit dit d'une façon intelligible pour l'auditeur et, chose curieuse, sans fatigue pour l'orateur, il faut que les consonnes soient prononcées nettement. Écoutez un chanteur. Vous entendez un déluge de sons mais ne comprenez pas « un traître mot du texte » — mésaventure, hélas! trop fréquente! — c'est que, surtout préoccupé de pousser la note, unie naturellement à la voyelle, il prononce lâchement la consonne. Dès lors, est-il déraisonnable de croire que le poète a été amené, par son tour de main instinctif d'excellent ouvrier, à doubler les mêmes consonnes, ou des consonnes similaires, pour donner à tel vers ou telle strophe une charpente doublement solide? Quoi qu'il en soit, en appelant votre attention sur les consonnes, leur nature et leurs groupements, je vous aurai incité à les bien énoncer et la mémoire ne pourra que s'en bien trouver. Notre charpente mnémonique aura d'autant plus de stabilité qu'elle sera construite avec plus de soin.

Du détail, passons à l'ensemble. Vous aurez

certainement observé que l'écueil pour la mémoire c'est la transition; il importe de remarquer avec une attention particulière l'endroit où elle se trouve et la manière dont elle se présente. La mémoire étant un enchaînement il faut que la matière sur laquelle elle travaille et qu'elle essaie de reproduire n'ait pas de solution de continuité. Mais voici que notre morceau semble ne pas présenter du tout de transitions. C'est une « folle chanson » qui court au gré de la fantaisie sans frein ni lois; chez elle un beau désordre est un effet de l'art. Ne vous y laissez pas tromper : toute œuvre artistique, quel que soit son apparent désordre a sa logique et son enchaînement, et si l'artiste les dissimule, notre tâche consistera à les découvrir.

J'ai divisé le morceau en trois parties, non point pour la commodité de la mise en pages, mais parce que j'ai trouvé dans notre chanson trois idées bien distinctes : *les chevaux* (et le bagage dont ils seront chargés), les chevaux mensonges qui nous emporteront au pays du rêve; la *forêt* du rêve que nous traverserons, enfin le voyage en plein rêve. l'*Autriche, la terre*. Les

deux premières parties se composent de
strophes. Est-ce hasard? en tout cas pour ı
mémoire, ce sera une bonne fortune; la
sième partie ne comprend que quatre stroı
l'action se presse, le lyrisme prend son ‹
après une courte halte à l'auberge, impa
de quitter la terre et de monter jusqı
étoiles de la nuit, qu'il entrevoyait dès la
trième strophe de la première partie : *Et le
au fond des cieux.*

Cette division, je ne vous l'impose pas
n'affirme pas que le poète l'ait eue en
lorsqu'il créa son œuvre; je crois qu'ell
fondée en logique et ne torture pas arbitr
ment le sujet. Voilà tout, et c'est déjà b
coup. Je me la suis proposée pour guide
mémoire qui se perdait parmi les palefı
les mensonges, les oiseaux, les nymphes,
sais-je? pour tout dire en un mot, les ébl
sements. Cherchez de multiples division
vous y engage, mais choisissez-en une ‹
le nombre et qu'alors votre choix soit défi
Acte de volonté ! Ne parlons plus de la volo
mais ne la négligeons jamais.

Le chaînon entre la première et la deuxi

partie sera le motif conducteur dont j'ai parlé : *Viens*, qui est précisément aussi le second du morceau, et entre la deuxième et la dernière, le motif : *Allons-nous-en*, qui se remarque bien, parce qu'il annonce l'essor de la passion. Tel est du moins le chaînon d'or ; à mon usage particulier j'en possède un autre, de fer, peu brillant, mais très solide : la première partie se termine par *veux*, la seconde commence par *viens* ; le petit jeu des consonnes ; le dernier mot de la seconde partie est eau qui semble appeler l'*Au*...triche du premier vers de la strophe suivante, petit jeu des assonances. Il faut bien se divertir de temps en temps. Eviradnus n'ira pas le dire à Victor Hugo.

L'observation m'a fait découvrir la chaîne de notre morceau; cette même observation va s'unir à la réflexion et au jugement pour me révéler la pensée et le sentiment du poète et pour me dicter l'expression que je dois prêter à ses vers, si je veux devenir son collaborateur d'un instant. Tâche redoutable mais belle et dont la difficulté ne me décourage pas.

Examinons d'abord, selon notre procédé habituel, le côté matériel de la question. Dans

seront soulignés dans ma diction ; je ne dis pas : sur le texte ; ne transformez pas un jalon mnémonique en guide-âne et craignez les empiètements du visuel sur l'auditif et sur l'idée. Soulignez verbalement, oui ; mais il y a mille manières de souligner, et voici le moment où le goût, le jugement et le sentiment pourront se donner libre carrière. Je commencerai par mettre une sourdine à ma voix (Si tu veux...) sourdine qui sera enlevée au passage : je suis ton maître et ta proie ; le premier membre de l'antithèse à l'aigu — j'entends généralement par là un ton aigu très modéré — le second membre au grave : ta proie. Nos deux chevaux mensonges... cadence, on entendra piaffer les chevaux. Remettez la sourdine pour dire la strophe de transition : viens, le soir brunit les chênes. Et quelle tendresse il faudra apporter dans : Viens, sois tendre, je suis ivre, et les trois vers suivants ; remarquez ici l'accumulation des liquides : tendre, ivre, taillis, mouillés, suivre, papillons, réveillés. Les fusées par l'Autriche, par la terre, devront éclater avec une force portée à son paroxysme au point capital : dans les éblouissements ; cette

force s'obtiendra, nous le répétons, en donnant du relief aux consonnes. N'oubliez pas la gaîté du bonjour d'écolier, après la grâce du sourire de vierge. Pour finir, les deux viens en gradation ascendante; nous conterons ce conte, légèrement à l'aigu; aux étoiles de la nuit, ton grave, débit lent. Il faut bien terminer, c'est-à-dire tenir la mémoire attentive jusqu'au dernier moment, grâce à l'intérêt que lui fournit l'expression toujours variée.

Les développements de ce moyen mnémonique m'ont entraîné fort loin; mais je ne le regrette pas. Je voudrais persuader tout le monde de l'importance de cette matière. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je laisse à l'initiative son indépendance complète. Cependant comme l'expression est chose plus délicate que le geste, j'ai cru utile de fournir ici plus d'indications.

J'ai entendu, j'ai vu, j'ai agi, j'ai observé, j'ai enchaîné, j'ai tâché de découvrir l'idée et de l'exprimer. En tout cela j'ai été moi, travaillant dans les intérêts de ma mémoire, tirant le meilleur parti possible des matériaux fournis par le poète. Tout à coup je m'oublie, je

fais abstraction de ma personnalité, je suis poète et non plus seulement le mnémoniste et diseur. L'œuvre est devenue mienne, je la compose; ce n'est plus la réflexion qui me guide mais l'inspiration. Je n'ai plus communication qu'avec la nature et me voilà loin des études terre à terre, des remarques sur les assonances dominantes et les accumulations des consonnes semblables ou similaires. Je semble même ne plus songer à ma mémoire; nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette prétendue négligence, venant à la suite de tant de sollicitude.

Cette transformation soudaine est-elle la dernière? Non! Mon œuvre accomplie j'oublie le poète aussi, et je suis le personnage créé par lui et par moi, le chevalier s'élançant avec son amoureuse sur les chevaux mensonges vers les régions du rêve. Je n'écoute plus que ma passion, ma folle ivresse, et désormais je fais mieux que posséder mon sujet, je l'incarne, je le *vis*.

Mais dans cette aventureuse chevauchée, ma pauvre mémoire sera prise de vertige, elle tombera à plat sur le sol tandis que le cheva-

ier s'envolera au ciel ! Ma mémoire? calme, sûre d'elle-même ou du moins croyant être sûre, la, présomptueuse ! elle contemple, ravie, le spectacle que lui offre mon autre moi, mon double. J'ai dit le mot et j'ajoute qu'il n'exprime pas une idée chimérique, créée pour les besoins de la cause; le *dédoublement de la personnalité* est un fait aujourd'hui acquis à la science psychologique et, comme il arrive souvent, le fait avait été pressenti, deviné par les poètes avant que les savants l'eussent découvert.

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi...

s'écrie Racine, paraphrasant saint Paul. Daudet parle de ce jumeau ennemi qui vous regarde en souriant d'une joie maligne quand vous pleurez, et si vous vous réjouissez, semble vous reprocher votre joie. Musset aperçoit l'autre lui-même dans la solitude d'une de ses *Nuits* ; c'est

> Un étranger vêtu de noir,
> Qui lui ressemblait comme un frère.

Diderot ne s'est pas douté de son existence;

aussi dans son fameux « Paradoxe sur le Comédien » a-t-il soutenu que pour bien jouer l'acteur devait rester froid, ne rien sentir, n'être agité par aucune des passions du personnage qu'il représente. Il avait à la fois raison et tort. Que le moi comédien reste insensible, c'est parfait, à condition que l'autre moi s'incarne dans le personnage et vive de sa vie. Contrairement à l'opinion de Diderot, mieux l'acteur saura son rôle et en général sera habile dans son métier, plus volontiers son lui, acteur, se laissera supplanter par lui, personnage, création du poète et la sienne propre. Il se produit ici un phénomène que Diderot ignorait et que je me réserve d'expliquer bientôt.

A présent que nous sommes parvenus au terme de nos études; que nous incarnons pour ainsi dire le morceau; en d'autres termes que nous l'avons assimilé complètement — croyons-nous, je me réserve le bénéfice du doute, vous en verrez la raison — nous pouvons abandonner ce morceau? Oui, provisoirement! Nous en étudierons d'autres; lesquels?

Dans tout homme un facteur mnémonique domine; généralement, à cause de son éduca-

tion, c'est le visuel; chez d'autres c'est l'auditif; chez quelques-uns seulement prédomine le facteur logique. Sauf le cas où un élément exerce une puissance tyrannique au point de chercher à proscrire les autres, il n'est pas mauvais que cette division des esprits existe : si tous les hommes se ressemblaient exactement le monde serait fort ennuyeux. Je classe les morceaux d'après cette division des esprits, en morceaux musicaux, pittoresques, et philosophiques. En voici un de chaque genre. Voyez :

LE RÉCIF DE CORAIL

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux.
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.
(Lemerre, *éditeur.*) (HÉRÉDIA.)

Avez-vous saisi d'un coup d'œil ce morceau ? l'avez-vous appris facilement, frappé dès l'abord par l'aspect du grand poisson qui navigue indolemment dans l'ombre transparente ? Vous êtes un visuel. Écoutez maintenant :

LES CADETS DE GASCOGNE

Ce sont les Cadets de Gascogne
De Carbon, de Castel-Jaloux ;
Bretteurs et menteurs sans vergogne,
Ce sont les Cadets de Gascogne !
Portant blason, lambel, bastogne,
Tous plus nobles que des filous,
Ce sont les Cadets de Gascogne,
De Carbon, de Castel-Jaloux.

Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dents de loup,
Fendant la canaille qui grogne,
Œil d'aigle, jambe de cigogne
Ils vont, — coiffés d'un vieux vigogne
Dont la plume cache les trous ! —
Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dents de loup !

Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux ;
De gloire leur âme est ivrogne !
Perce-Bedaine et Casse-Trogne,
Dans tous les endroits où l'on cogne
Ils se donnent des rendez-vous...
Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux.

(Cyrano de Bergerac, Fasquelle, éditeur.) (ROSTAND.)

Vous êtes un auditif, si vous avez tout de suite claironné ce triolet. Ne me dites pas avant d'en avoir tâté, qu'il est très facile à retenir Les rimes pareilles, les refrains répétés? Ces guides mélodiques fourvoient le visuel, bien loin de lui être d'un réel secours et il aura notamment la tentation de substituer : « de gloire leur âme est ivrogne » à « fendant la canaille qui grogne » et cela malgré le sens très clair.

Enfin, méditez ceci :

Si peu d'œuvres, pour tant de fatigue et d'ennui !
De stériles soucis notre journée est pleine;
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui.

Demain ! j'irai, demain, voir ce pauvre chez lui;
Demain, je reprendrai ce livre ouvert à peine ;
Demain, je te dirai, mon âme, où je te mène ;
Demain, je serai juste et fort — pas aujourd'hui.

Aujourd'hui que de soins, de pas et de visites !
O l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui bourdonnent autour de nos tasses de thé.

Ainsi chôment le cœur, la pensée et le livre ;
Et tandis qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir, dans l'ombre, attend la volonté.

(Lemerre, *éditeur*.) (SULLY-PRUDHOMME.)

A un esprit logique seul il appartiendra de s'assimiler rapidement une pareille pièce dont l'enchaînement serré des idées fait presque oublier la délicate harmonie. Le poète-penseur se soucie peu de rimes riches et de vers ronflants. Il marche droit à son but : Volonté.

Souvenez-vous toujours de l'équilibre à maintenir; faites toujours en sorte que la balance ne penche pas trop d'un côté. Je ne dis pas de contrarier constamment vos habitudes, vos aptitudes et vos goûts. Mais je recommande de varier les exercices d'après la division des genres que je viens d'indiquer et de songer que

c'est le facteur auditif qui manque à la plupart d'entre nous.

Nous concevons maintenant clairement pourquoi certains écrivains sont de prime abord accessibles à la mémoire tandis que d'autres présentent pour elle de grandes difficultés. A ce point de vue on établira une comparaison intéressante entre Corneille et Racine. Le premier est « difficile », le second « facile ». Est-ce uniquement parce que Corneille incline encore vers le vieux français, qu'il est encore à demi un homme du XVIe siècle, tandis que Racine devance son époque au point d'être presque moderne? Je vois une autre raison, celle-ci essentielle : Corneille est rocailleux, sa musique est dure et inégale; à la vérité, c'est un logicien mais ses raisonnements sont ceux d'une précieuse; il met de la subtilité jusque dans l'amour et nous nous perdons parfois dans le fouillis de ses arguments. Racine est passion, mélodie, simplicité. Étudiez l'une après l'autre pour apprécier les deux génies, et faire faire à la mémoire un exercice de poids légers après un de poids lourds, la scène du *Cid* :

De tendre ce perchoir à leurs petites pattes.
Truculent : Ça, monsieur, lorsque vous pétunez...

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os.
Cavalier : Quoi, l'ami, ce croc est à la mode...

Le lien manque ; or même la mémoire auditive qui ne peut suivre un chemin logique est sujette à hésitation. Quel enchaînement y a-t-il entre tous ces adjectifs qui tombent dru comme grêle ? pour les deux premiers une opposition : agressif — amical ; mais pour le reste pas trace d'enchaînement, pas même la moindre gradation : descriptif, curieux, gracieux, truculent, prévenant, tendre, etc., etc. Aussi je conseille vivement cet exercice à ceux qui veulent se rendre compte de ce que peut faire leur mémoire auditive réduite presque à ses seules ressources. Je dis presque, puisqu'il y a quelques liens occasionnels fournis par les rimes. On ne peut parler ici de mémoire visuelle, à moins que cette forcenée de vision ne s'ingénie à fixer la première lettre des qualificatifs. Mais c'est peu problable.

Il est temps que de la poésie, ou plus exac-

tement, du morceau en vers, nous passions à la prose. Tout ce que j'ai dit à propos de la première, pourra, on n'en doute point, s'appliquer à la seconde. Mais sur cette nouvelle matière nous aurons quelques observations supplémentaires à présenter.

L'auxiliaire si efficace, la rime, nous fait défaut et le rythme n'est plus aussi marqué. Un rythme net existe pourtant, maladroit chez l'écrivain novice ou inhabile, très délicat ou très puissant chez le grand artiste. Il faudra parfois toute notre attention pour le noter? tant mieux : la recherche étant plus ardue, la découverte nous causera plus de satisfaction et frappera davantage la mémoire. Mais il faudra nous y tenir. Ne vous imaginez pas que nous pourrons agir plus librement avec la prose qu'avec le vers : un mot changé, un rythme détruit, et la mémoire flotte, indécise; encore quelques aventures pareilles, elle se noiera dans le désordre causé par elle. Ayons avant tout la volonté d'être aussi scrupuleusement exact que nous l'avons été jusqu'ici.

Des rimes dans la prose sont désagréables et ridicules, mais j'y trouve plus d'assonances

qu'on ne serait tenté de le croire ; j'y remarque aussi des accumulations de consonnes semblables, quand l'écrivain se trouve sous l'empire d'un sentiment intense, de la passion et qu'il veut donner à son expression une force particulière. Si j'ai fait usage de ces jalons mnémoniques dans les pièces de vers, à plus forte raison y aurai-je recours pour la prose qui est réputée moins facile à fixer dans la mémoire.

Je prends comme sujet d'étude le Monologue de Figaro dans *Le Mariage*. Beaumarchais doit être classé dans la catégorie des auteurs « commodes » ; ses petites phrases alertes, pétillantes, bien liées entre elles se retiennent sans peine ; puis cette prose a une sorte de lyrisme violent qui la rapproche de la poésie ; enfin l'action, la mimique y est si vive, si entraînante, si indispensable, qu'elle emporte le mot sans résistance possible.

O femmes, femmes, femmes !

Ponctuez comme vous voudrez, si vous connaissez la situation vous devrez détacher le troisième : femmes, par le geste et par l'expres-

sion ; le bras à mi-hauteur pour le premier, élevé par la colère pour le second, rabaissé par le mépris pour le troisième ; de même le ton successivement dans le médium, l'aigu, le grave. Voilà un point à jamais fixé.

Créatures faibles et décevantes ! nul animal créé
ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc
de tromper ?

tr ; si vous ne faites pas vibrer l'*r* de tromper vous n'avez pas bien saisi la phrase et peut être dans la suite la mémoire vacillera-t-elle à cet endroit, dans la rapidité du débit.

Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en
pressais devant sa maîtresse
à l'instant qu'elle me donne sa parole
au milieu même de la cérémonie...

Sentez-vous le rythme? à mesure que la gradation monte, la phrase devient plus ramassée ; elle tend tous ses muscles pendant l'espèce d'*a parte* :

il riait en lisant, le perfide et moi comme un
benêt !...

pour s'élancer sur

Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas vous-ne-l'au-rez-pas.

Vous coupez ainsi instinctivement parce qu'ainsi vous hachez vos paroles quand vous êtes en fureur.

Pas se lie par l'assonance au *parce que* qui suit — Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! (Assonance avec cérémonie qui précède.)

Noblesse, fortune, un rang, des places...

nous arrivons ici à un écueil pour la mémoire : *l'énumération*. Encore une fois le lien logique manque ou du moins est fort ténu. Que faire? je prends la première lettre des divers mots et j'en fais une combinaison ; si le moyen est insuffisant parce que toutes les lettres initiales sont des consonnes, je prends la première syllabe des mots. Pour notre énumération je trouve noforampla, composé bizarre, je l'avoue; l'énumération que vous rencontrerez plus loin : la chimie, la pharmacie, la chirurgie, donnera : chimfarchir, composé encore plus baroque. Mais cela se retient et aide à reconstituer*. Je m'efforce de trouver

mieux. Ainsi dans les *Fourberies de Scapin* (acte II, scène VII) les trois premières lettres d'une énumération donnent cri (colère de mes maîtres, réprimandes, injures) et le mot suivant étant *coups*, on se figure aussitôt les cris que poussera Scapin en recevant des coups. Quand c'est possible, au procédé assez barbare du salmigondis je préfère le classement logique par catégories. Voyez plus loin :

La Sublime Porte, la Perse (deux *p*)
Une partie de la presqu'île de l'Inde, *toute* l'Égypte, les royaumes de Barca, de *Tripoli*, *de Tunis* (deux *t*) d'Alger et du Maroc.

L'union fait la force et l'opposition n'est pas une cause de faiblesse. Parfois l'énumération ne présente aucune difficulté, témoin les deux premières citées. Ne recourez alors à aucun procédé; laissez la mémoire jongler à sa guise. Mais que dites-vous de ceci :

ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale (aucupomo? si vous voulez, mais je n'y tiens pas), ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose.

Le classement le plus rationnel sera 4 termes, 2, 2, 1. Si vous ne classez pas, il est probable que longtemps vous broncherez, en particulier dans l'énumération des propositions qui terminent le monologue. Pour la première partie : un assemblage informe... jusqu'à : selon qu'il plaît à la fortune, fiez-vous à l'enchaînement des idées, c'est toujours le plus solide. Mais la difficulté vraiment irritante commence à : orateur selon le danger... Le composé de lettres ou de syllabes ne donne rien qui vaille : il est pire que bizarre, il est plat. Je lui préfère l'union des assonances. Que : paresseux avec délices, devienne le pivot mnémonique; remarquez combien de termes assonent avec lui : les deux premiers, ambitieux, laborieux, et le dernier, le plus fort, celui qui résume le monologue : amoureux. Il ne reste que trois dissonances : orateur, poète, musicien; les trois mots ne font pas trop mauvais ménage. En somme, en cette matière nous nous approprions l'aphorisme célèbre : diviser pour régner, complété par celui qui de tout temps est le nôtre : unir pour consolider.

On dira : Vous vous servez donc de *tables*

de rappel comme tous les mnémonistes? Assurément : en dernière analyse tout est tables de rappel, et le rythme, et l'image, et jusqu'à l'enchaînement des idées. Mais il est du devoir d'une méthode judicieuse de prendre autant qu'il lui est possible ses rappels dans la nature, la logique et la raison ; si par exception la nécessité la pousse à fabriquer une table artificielle, il faut du moins que celle-ci soit prise dans le sujet, qu'elle la conseille comme pis-aller et moyen purement provisoire. Cet artifice vous est inutile, même au début? Passez-vous-en, j'y consens avec joie. Mais vous ne vous passeriez pas impunément de la musique, de la couleur, de l'action, de l'expression. Aux chercheurs du petit artifice transitoire je dirai que cette étude au microscope n'est point fastidieuse ; elle vous mène parfois à des résultats d'une drôlerie achevée.

Pour les études de prose, choisissez de préférence des scènes de comédies. C'est là que le phénomène du dédoublement de la personnalité sera aisé à produire et curieux à observer. Vous vous rappelez ce que j'en ai dit à propos du *Paradoxe* de Diderot. Vous jouerez succes-

sivement les divers personnages en vous « mettant dans la peau » de chacun le plus complètement possible et vous vous sentirez vivre de vies différentes. De plus, dans une scène, l'action est plus animée que dans un morceau ordinaire, et l'aide fournie par elle à la mémoire augmente d'autant. Je recommande la scène des *Fourberies de Scapin*, à laquelle j'ai déjà fait allusion ; tout s'y trouve réuni pour que l'exercice soit excellent : action vive, contraste des personnages, volubilité du dépit d'une part, lenteur de l'autre, et surtout, difficultés terribles pour la mémoire : dialogue haché et énumération diabolique. Je vous souhaite grand plaisir au passage de la cascade : « Mais pour plaider il vous faudra de l'argent ! » Après ce maniement de gros haltères, vous en manœuvrerez de légers, pour que votre mémoire ne se décourage pas : entre autres scènes, celle de *Gringoire* : « Pierre Gringoire, j'aime tes pareils lorsqu'ils parlent bien la langue rythmée ».

Le moment n'est pas encore venu de vous prouver que la mémoire verbale conduit directement à la mémoire pratique, mais tout ce qui

précède vous a fait comprendre, j'en ai l'intime conviction, que la mémoire verbale est l'instrument d'une critique serrée et mène, par conséquent, à l'esthétique. Pour bien apprécier un écrivain, il faut avoir appris par cœur des morceaux entiers de son œuvre à ses diverses phases. Point de beauté qui passe inaperçue sous le verre grossissant de la mémoire, point de défaut non plus. Lisez ces vers de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

vous les trouvez ordinaires, prosaïques, comme beaucoup de lieux communs du bon Nicolas ; mais apprenez-les, et tout à coup vous vous demanderez comment est faite une île escarpée qui n'a pas de bords? l'horrible accumulation de nasales *quand on en* choquera votre oreille, et l'inutile *en* chantera *i-en* avec le *y* qui n'est pas loin de là. Jamais artiste ayant l'ombre du sentiment musical n'aurait commis un pareil vers. Apprenez un morceau du *Lutrin* et vous admettrez que Boileau fut pourtant à ses heures, l'eût-il cru lui-même? un agréable poète léger!

Il faut avoir dit le Booz endormi :

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala

. . . . . .

C'était l'heure tranquille où les lions vont boire

Pour en saisir toute la grâce et la majesté. Passez au feu de la reconstitution mnémonique Paul-Louis Courier et Claude Tillier ; vous réduirez en cendres le pamphlétaire illustre et ferez briller l'inconnu d'un éclat éblouissant.

Une lecture, même à haute voix, ne vous rendra pas un pareil service; trop attaché à la lettre, vous ne jugerez pas avec autant de liberté la vigueur de l'esprit ou ses défaillances; vous ne mesurerez pas la hauteur du vol d'un Bossuet au-dessus de l'amoncellement des qui et des que, et une page de *Salambô* de Flaubert, privée de son éclatante musique paraîtra plutôt lourde que puissante. Vous lirez dix fois ce vers du *Crapaud*, de Victor Hugo,

L'enfant, lâchant la pierre échappée à sa main

celui de *Après la Bataille*,

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore

sans vous apercevoir que la façon dont l'idée est rendue trahit l'idée elle-même;

Que le vers du très beau sonnet de M. Haraucourt : *le Cheval de Fiacre*,

Son mors tinte et le *suit* comme son propre glas

nous induit en tentation, substituant le cheval de corbillard au cheval de fiacre, de commettre ici un funèbre calembour.

N'allez pas vous figurer toutefois que la Mémoire soit une personne de mauvais caractère, tâtillonne, ergoteuse, coupeuse de fil en quatre. Ses intérêts la préoccupent, elle tire parti des taches et des erreurs en y plantant ses jalons. Qui lui contestera ce droit? Mais les beautés fixent bien davantage son attention car elles lui procurent une jouissance esthétique en même temps qu'un profit matériel.

A supposer que nous nous arrêtions ici, regretteriez-vous de vous être engagé sur mon conseil par les sentiers d'abord un peu ardus de la Mémoire verbale? Si je n'ai pas réussi à éveiller votre curiosité, si cette curiosité, un

peu sceptique au début, ne s'est pas changée en intérêt. toujours plus vif, alors mes efforts sont inutiles et tout mon travail est vain. Mais si, comme je l'espère, vous êtes devenu mon collaborateur actif; si vous me suivez avec la ferme conviction que nous marchons vers le succès parce que notre route est celle de la nature et de la raison, nous allons descendre à présent dans les profondeurs mystérieuses de notre être et entrer dans des palais magiques dont nous n'avons pu encore que pressentir l'existence.

CHAPITRE V

LE SUB-CONSCIENT ET L'INCONSCIENT

Une grave objection. — La liberté rendue à la Mémoire. — Les deux domaines d'activité. — Complication et difficulté nécessaires du Conscient. — Simplicité de l'Inconscient. — Le Sub-conscient. — Le banal, le familier. — Ce que nous devons à l'inconscient. — L'habitude.

Je ne me paie point d'illusi[illegible]e : le *Sub-*
nos études il vous sera arr[illegible]e nécessairement
de penser : Oui, tout cela est [illegible]ce infuse ; et non
ressant et me semble raisonnabl[illegible]uiert que par un
trop compliqué ! Comment me t[illegible]alisation d'un
[illegible] serrées : observation, d'un labeur
[illegible] une con-
[illegible]hainement continu ? Av[illegible] co[illegible]
[illegible] phrase, je devrai cadencer
[illegible]re la consonance dominante,
[illegible] coloris ? je resterai là, bouche

béante en attendant le bon plaisir de
réflexion ? Admettons même que les diver
opérations intellectuelles aient lieu avec
rapidité de l'éclair ; encore est-il à craindre q
les mille remarques qu'elles me fournissent
soient pour ma mémoire des entraves plut
que des auxiliaires, des chausse-trapes semé
sous ses pas et non des indicateurs kilométriques
qui l'empêchent de s'égarer.

L'objection serait sans réplique si nous nous
limitions au travail effectué jusqu'ici. Mais
voici l'instant venu de faire table rase de tous
nos auxiliaires et jalons mnémoniques et quand
la M[illegible]oire reconstituera tel morceau déter-
[illegible]isser marcher seule, librement et
[illegible]ous avons parlé du dédouble-
[illegible]nnalité, ne vous êtes-vous pas
[illegible] passait quelque chose d'ex-
[illegible]enait du miraculeux ? Nous
[illegible] double, nous ne prenions
[illegible]r. D'acteur, le moi primitif
[illegible]r. Tout ce que nous avons
donc inutile ? En appa-
rence seulement. Inutile
mme qui marche : les
[illegible]gé
[illegible]. M
[illegible]re

jambes semblent aller d'elles-mêmes et maintenir le corps d'aplomb sans y prendre garde; inutile comme l'alphabet au lecteur, à moi qui écris en ce moment : songeons-nous à la forme de chaque lettre et au son qu'elle représente? inutile comme le doigté au pianiste qui joue sans regarder son clavier. L'intelligence directrice a donc quitté le cerveau pour passer dans les jambes, dans les yeux et dans la main! On dit : l'exercice est machinal; le mot est malheureux, disons plutôt qu'il est devenu *inconscient*.

En effet, nous avons deux domaines d'activité bien distincts : le *Conscient*, et l'*Inconscient* où l'on arrive par un degré transitoire : le *Subconscient*. Le Conscient précède nécessairement l'Inconscient : nul n'a la science infuse; et non seulement la science ne s'acquiert que par un patient labeur, mais l'Art, la réalisation d'un idéal, est, ne peut être que le prix d'un labeur acharné. Mais, d'autre part, on n'a une connaissance complète que de ce qui a passé complètement dans le domaine de l'inconscient et l'artiste ne peut entreprendre avec chance de succès de réaliser l'idée qu'il a conçue que s'il sait son métier « sur le bout des doigts ».

Ce virtuose que vous écoutez avec admiration, bien qu'il joue avec une aisance et une simplicité qui suggèrent parfois la réflexion naïve : j'en ferais bien autant; ce virtuose, pendant de longues années et de longues heures chaque jour, s'est livré à des exercices d'assouplissement et de force, pour arriver enfin à n'avoir plus à se préoccuper que de l'interprétation créatrice, paraissant désormais dédaigner l'outil manuel qui en assure la réalisation. Comprenez-vous maintenant pourquoi nous avons « décroché » ensemble tant de gammes mnémoniques ?

C'est que l'expérience, et de nombreuses expériences ou essais, m'ont appris ceci : on fait passer une notion dans l'inconscient d'autant plus complètement, profondément, que le conscient s'est emparé d'elle avec plus de vigueur, l'a examinée avec plus de soin, la pesant, l'analysant, la disséquant, la recomposant ensuite pour en saisir l'ensemble. Pour ce travail préparatoire mais d'une importance capitale et que *rien* ne peut remplacer, *tous* les moyens sont bons ou plutôt il y faut l'union de tous les moyens dont nous disposons, les plus humbles

comme les plus élevés, matériels et intellectuels, la petite remarque auditive ou visuelle comme l'enchaînement logique, l'action et la réflexion, la censure d'une faute et l'admiration de la beauté. « Tu gagneras ton inconscient à la sueur de ton conscient » telle est la loi qui sur terre est imposée à notre connaissance et à notre création. Je m'en réjouis, d'autres s'en affligent, mais en tout cas à tous la Loi s'impose, à tous ceux du moins que tente une activité supérieure dans quelque sphère intellectuelle que ce soit.

Vous m'objectiez que ma manière de procéder est compliquée; en ses préliminaires conscients elle l'est, assurément; mais rien n'est simple à ses débuts : l'enfant est un microcosme d'une incroyable complication; l'être humain n'atteint la simplicité qu'à l'âge viril; l'apprenti escrimeur combine des coups compliqués, il finit par recourir presque exclusivement au simple coup droit; mais l'exercice des premiers lui a fourni la rapidité foudroyante de celui-ci; l'artiste ne devient supérieurement simple qu'après s'être attaché à des minuties.

D'une simplicité élémentaire deviendra notre

méthode, elle aussi, une fois parvenue à ce domaine de l'inconscient. Mieux encore : la méthode disparaît; nous nous contentons de dire à la Mémoire : maintenant que tu as assimilé complètement, *crée quand il te plaira et autant de fois qu'il te plaira.*

On a deviné ce que j'entends par le Sub-Conscient. C'est la partie du fond immédiatement sous le Conscient; l'Inconscient est le tréfond. Dans le sub-conscient la mémoire presque sûre d'elle-même a encore parfois certaines hésitations. Qu'elle remonte alors au grand jour du conscient, qu'elle lui emprunte une nouvelle substance, de nouvelles remarques, et se livre encore à de multiples exercices. Elle descendra ensuite avec plus d'assurance vers l'inconscient. Nous reviendrons du reste sur ce sujet quand nous proposerons les épreuves finales et mettrons en garde contre les crises de la mémoire.

Donc, pour que nous possédions pleinement une notion il faut que pour nous elle soit devenue banale? et quand nous saurons parfaitement un morceau nous le dirons inconsciemment; il sera devenu banal aussi? Voilà une idée désolante. Ne vous désolez point. Il ne sera

pas banal, mais *familier*, ce qui est bien différent. Le banal n'a plus pour moi de réel intérêt, le familier fait désormais partie de ma famille, de moi-même. Si tel morceau (mémoire verbale) tel tour de main, telle occupation (mémoire pratique), ont passé dans mon subconscient, puis dans mon inconscient, c'est que les cellules de mon cerveau en sont imprégnées, en vivent et qu'un génie intérieur commande à ma voix, à mes doigts, à mon activité, sans la participation apparente de ma volonté, de mon jugement, de ma mémoire. Et l'on prétendra que cela n'est pas intéressant? Moi je trouve que c'est merveilleux.

Songez plutôt à la grandeur de nos obligations envers l'activité inconsciente! Sans elle notre création artistique serait nulle, puisque l'outil demeurerait toujours un poids mort entre nos mains; mais même nous ne marcherions pas, nous ne parlerions pas. N'éprouvez-vous plus de plaisir à marcher et à parler? Que deviendrait ma pensée si j'étais obligé de réfléchir à l'orthographe de tous les mots que j'aligne ici! Que ferait le chanteur s'il lui fallait penser à chaque note de son morceau et nous, diseurs,

si nous devions passer en revue toutes nos remarques mnémoniques avant d'attaquer un vers, une phrase ! Et cependant toutes ces opérations s'effectuent avec une précision et une rapidité admirables grâce à la collaboration de l'inconscient visuel, auditif et intellectuel.

Soyons même tout à fait sincères : Le travail conscient est toujours un peu pénible ; si nous acceptons sa loi d'airain, il nous arrive de gémir sous sa tyrannie. Nous ne tirons de vraies jouissances de notre labeur que lorsque sa production est passée dans l'inconscient. Aussi longtemps que ma conscience intellectuelle conserve une part sensible dans la reconstitution d'un morceau j'éprouve de la gêne, et, disons le mot, de la peur. Je me rends compte que les jalons mnémoniques peuvent devenir des obstacles qui me feront trébucher, balbutier, me rendront ridicule. Mais sitôt que je n'ai plus, en apparence, à réfléchir à rien, je suis hardi comme un vétéran dans la bataille.

L'habitude du travail en allégera la charge et hâtera le passage de l'activité consciente à l'inconsciente. Ne prétendons point que l'habitude est une seconde nature, cela n'a pas de

sens. Mais elle corrige la nature, la dompte, l'assouplit et, par sa discipline, la soutient dans ses défaillances. Nous allons examiner les défaillances naturelles de la mémoire.

CHAPITRE VI

LES CRISES
ÉPREUVES FINALES

—o—

Le moindre effort. — Vers la perfection. — La loi noble. — L'inertie et ses conséquences dans l'activité physique, dans l'intellectuelle. — Profession de foi. — Exemple salutaire. — Épreuves d'endurance. — Le temps, les mouvements, les circonstances, la disposition. — L'écriture ? — Épreuve fluidique. — Le croisement des fluides. — Encore l'habitude. — Intérêt inattendu. — Une objection qui conduit à un rêve.

Je parlais à l'instant d'une loi d'airain : la loi du travail, dure, lourde, mais noble ; il en est une autre qui trop souvent pèse de terrible façon sur notre activité intellectuelle et qui de plus est d'un vil métal, une loi de plomb, si vous voulez. C'est la *loi du moindre effort*.

Je demandais à une jeune fille, élève de mes cours de diction :

Pourquoi dans la conversation, vous obs-

tinez-vous à dire : C't'une esposition esquise — I'me l'dira peut-ét' ké'k jour pour qu'je l'répète à kékin — et autres abominations pareilles ? alors qu'à mon cours j'ai réussi, enfin, à vous faire prononcer à peu près correctement : « C'est une exposition exquise. — Il me le dira peut-être quelque jour pour que je le répète à quelqu'un ».

— Pourquoi? parce que je suis une paresseuse, répondit-elle avec une conviction qui évoquait le « avec délices » de Figaro.

C'est bien cela : cette enfant, sous l'influence de son tempérament et de son éducation, allait sans résistance vers le moindre effort. L'emploi de l'*e* muet, qui est parfois très éloquent, exigeait de l'étude et du goût ! elle supprimait l'*e* muet sauf aux endroits où il lui servait d'appui (elle eût dit sans hésiter un ours*e* blanc — Félix*e* Faure) ; les *r* et les *l* lui avaient déclaré la guerre, elle les bannissait ; la nasale *un* est d'une formation phonétique peu commode, elle l'échangeait contre un *in*, la plus vilaine et la plus envahissante des nasales, mais que chacun nasille sans difficulté ; enfin l'*x*, *ks* devant une consonne, étant un aliment de trop haut

goût pour son palais, elle lui substituait le douçâtre bonbon *s*, comme font les Espagnols.

Sans doute ce sont là des détails; la plupart des gens se soucient aussi peu de bien parler que de bien écrire; mais ces détails sont un indice de l'état d'esprit d'une époque. L'attrait du moindre effort transforme l'habitude en routine; le goût pour la facilité lutte avec succès contre la volonté; il est pénible de travailler sans le coup de fouet des excitants artificiels, courbons-nous sous le fouet; le développement de la mémoire requiert les forces combinées de toutes les facultés; laissons notre mémoire en repos et contentons-nous de déclarer qu'elle est détestable.

Mais non! nous avons résolu de cultiver notre champ mnémonique; nous y avons travaillé avec ardeur, avec intérêt, avec foi; nous l'avons même creusé jusqu'au tréfond de l'inconscient. Que voulez-vous de plus? Je veux que le travail soit poursuivi sans relâche, avec une énergie inlassable; je veux que l'on comprenne bien que le développement de la mémoire est la tâche de toute la vie; et n'est-ce pas pour cela qu'elle offre aux caractères bien

trempés un intérêt passionnant ? Nous serons à la fois ambitieux et modestes. Écoutez ce que disait le père Chevreul, un piocheur et un sage :

Il faut tendre sans cesse vers la perfection sans jamais y prétendre.

Et pour cela qu'avons-nous à faire : changer le plomb vil en or pur, la loi du moindre effort en loi du *maximum d'effort.*

Ah ! ne croyez pas que cette transformation s'accomplira sans résistance ! Je pousse un gros soupir en songeant combien peu d'élus il y a dans le royaume de la mémoire, pour tant d'appelés ! Je le sais : on commence avec enthousiasme, on déploie une activité louable, on s'intéresse à tout, parce que tout est nouveau... et puis on se relâche, on faiblit, on s'arrête : après cette première crise on reprend, mais déjà avec moins d'ardeur ; les crises se multiplient, d'accidentelles bientôt elles deviennent chroniques ; le moteur volonté perd tout ressort, on cesse, cette fois pour ne plus reprendre, ni essayer même de secouer la loi du moindre effort, devenu le minimum d'effort. Ici encore nous dirons avec l'apôtre et le poète, presque dans les mêmes termes :

Je ne fais pas l'effort que j'aime;
Je subis l'effort que je hais.

Moi-même, combien de fois n'ai-je pas éprouvé ceci : j'entreprends l'étude d'un nouveau morceau; je ne vois en lui aucune difficulté particulière et pourtant il repousse les assauts de ma mémoire. Peut-être suis-je ce jour-là dans de mauvaises conditions physiques; c'est le point qui me reste à étudier dans le prochain chapitre. Quoi qu'il en soit, de guerre lasse, et pour ne pas perdre mon heure de reconstitution matinale, je m'avise de mettre sur pied un morceau étudié précédemment; il boite, il chancelle, le voilà par terre. Quelle pitié! Je n'ai donc fait aucun progrès réel! L'affreux doute se glisse dans mon esprit : si tout mon travail était en pure perte? Vraiment, il y eut des jours où je me demandai avec angoisse si au lieu d'avancer je ne reculais pas plutôt.

Lorsqu'on connaît la cause et la nature d'un mal on est souvent bien près d'en trouver le remède. Je cherchai donc d'où pouvait provenir l'affaissement moral que je ressentais et pourquoi ma mémoire passait par de telles crises? La réflexion succédant aux expériences

je reconnus enfin que la loi du moindre effort qui pèse sur l'activité intellectuelle répond à l'inertie dans la matière. La physique nous apprend que la force d'inertie « est une propriété que possèdent les corps de rester dans l'état de repos ou de mouvement jusqu'à ce qu'une cause étrangère les en tire ». Mon cerveau est matière, il est corps bien qu'il soit le siège de la pensée; il a la propriéte d'inertie; il faut en conclure que les opérations de la pensée la possèdent aussi, ou plutôt la subissent. Mon corps tout entier aspire au repos, mon cerveau aussi, et mon activité intellectuelle, et ma mémoire. Celle-ci, pour parvenir à ses fins, n'hésite pas à demander assistance à la loi du minimum d'effort, dans la conviction où elle est que la médiocrité conduira fatalement à la nullité.

Mais il y a dans la définition un correctif bien consolant à « rester dans l'état de repos »; l'avez-vous remarqué ? ce sont les trois mots : ou de mouvement. Le remède, le voilà : mon activité mnémonique tirée du repos, *tendra à rester en mouvement*. Mais encore quelle est la cause étrangère qui la tirera du repos ? Nous

la connaissons depuis longtemps cette cause étrangère : c'est le moteur-volonté. Étrangère à la mémoire, je l'accorde, mais non indépendante du cerveau ? Vous êtes donc spiritualiste ? Oui, vous ne vous en êtes pas douté ? *Je crois à la volonté libre*, s'il en avait été autrement je n'aurais pas entrepris de composer cette méthode. Et permettez-moi de vous dire que vous y croyez tous, tant matérialistes et déterministes que spiritualistes, sinon, que vous tendiez vers le maximum ou le minimum d'effort, pourquoi donc, en dernière analyse, agissez-vous du tout ?

Ma volonté libre réagira contre la crise avec d'autant plus de force qu'elle aura été plus exercée et mieux exercée; aussi ai-je recommandé l'exercice constant de cette faculté maîtresse (je ne dis pas supérieure) dès le début de cet ouvrage que l'idée du pouvoir de la volonté inspire d'un bout à l'autre.

La domination du moi — volonté — sur la matière est plus remarquable encore dans le domaine de l'activité physique où les crises d'inertie sont moins fréquentes, où la recherche du moindre effort se fait moins sentir. Ceci, je

l'avoue un peu à ma honte. Quand j'appris à monter à bicyclette, il y a deux ans, quel mal je me donnai pour dompter une machine rebelle du fait de ma maladresse ! comme je m'appliquai à acquérir l'équilibre qui me maintînt en selle, le tour de main, le coup de guidon inconscient en présence de l'obstacle ! Les plus rudes bûches ramassées au cours d'un trop long « conscient » ne purent me décourager. Dira-t-on que la cause de cette opiniâtreté doit être recherchée dans mon habitude du travail en général ? Non, car l'enfant lui-même apporte dans le travail physique et dans le jeu une activité ardente et patiente qui lui manque dans ses études. Nous-mêmes, qui aspirons à devenir des gymnasiarques de la mémoire mettons-nous à acquérir cette faculté la même ténacité inlassable que le brave écuyer du cirque dans ses exercices d'assouplissement ? Connaissons-nous beaucoup de crises de découragement quand nous apprenons à jouer au tennis ou au billard ?

Nous sommes un corps avant d'être un esprit, la chose ne fait point de doute ; ajoutons, en toute justice, que l'activité physique

est en général beaucoup plus rudimentaire que l'intellectuelle, de sorte que le mouvement passe plus vite dans l'inconscient et y demeure à jamais. Après être resté dix ans sans nager, il m'a pris un jour fantaisie de me jeter à l'eau : j'ai piqué une tête avec maëstria et j'ai exécuté mes brasses comme par le passé; seule l'endurance me manquait. Eh bien, je viendrai à bout de la complexité de l'intellectuel, et en particulier du travail mnémonique si l'exemple du travail physique chez moi et chez les autres m'a bien prouvé que la volonté peut, que le souci constant du maximum d'effort opère des prodiges et que nulle activité méthodique n'est déployée en pure perte. Quand je me sens en proie à des humeurs noires apres un exercice mnémonique piteusement estropié, je vais entendre un Cortot ou un Thibaut, ou même je vais voir un obscur jongleur de cirque, rattrapant au vol ses boules multicolores et ses poignards et je reprends plus courageusement mes gammes, et mes arpèges, je pousse plus avant dans l'inconscient mes poésies, mes proses et mes scènes de comédie.

Et je ne parle encore que de la mémoire verbale. Que sera-ce quand nous serons entrés dans la Terre Promise, la Mémoire Pratique! Mais avant ce jour heureux il nous reste à subir les épreuves finales.

Je range ces épreuves en deux catégories : *épreuves d'endurance* et *épreuves fluidiques*, qui ont au reste beaucoup de points de contact.

J'ai fait passer un morceau, une scène dans le domaine de l'inconscient; c'est fort bien, mais ce n'est pas tout, il s'agit de fixer la pièce dans son nouveau domaine, de l'empêcher d'en sortir et de tomber dans l'oubli. On se souvient que j'ai dit à la mémoire au sortir du conscient : « crée quand il te plaira » oui, mais à la condition expresse que tu aies assimilé complètement. A-t-elle accompli cette fonction à la perfection? dans quelle mesure du moins s'est elle approchée de la perfection? Nous allons nous en rendre compte.

Abandonnons notre morceau pendant huit jours, au cours desquels nous nous livrerons à d'autres travaux mnémoniques. A la fin de la période fixée reprenons la pièce abandonnée et sans plus nous livrer à l'exercice préliminaire

de nutrition, autrement dit sans avoir recours au livre, essayons de reconstituer. Certains passages nous échappent, à d'autres endroits nous hésitons. Cela ne peut pas s'appeler créer. Recommençons l'étude : nous sommes à peine arrivés aux premiers degrés du subconscient. Au contraire la reconstitution marche-t-elle sans encombre, nous pouvons pour le moment nous déclarer satisfaits. Toutefois ne nous endormons pas sur nos lauriers, le danger d'oubli existe toujours car selon toute vraisemblance il y a de très nombreux degrés de l'à-peu près Inconscient ou Subconscient jusqu'à son tréfond. Il est facile de s'assurer du fait. Espaçons de plus en plus nos épreuves d'endurance. Laissons le morceau dormir pendant *quinze jours, un mois, six semaines, trois mois, six mois, un an.* Que peut-il rester de pouvoir créateur à un morceau qui est passé depuis un an dans le cadre de réserve? Plus que vous n'imaginez. Je ne serais pas même étonné qu'il eût conservé son pouvoir tout entier et que l'inconscient fût devenu définitif. Essayez, jamais je ne vous demande de me croire sur parole. Pour moi,

aussi longtemps que je jouirai du plein usage de mes facultés, je n'oublierai plus le sonnet de Ronsard : *A Hélène*,

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chan-
[delle...

Les Danaïdes, de Sully Prudhomme :

Toutes portant l'amphore une main sur la hanche...

L'Amour mouillé, de La Fontaine :

J'étais couché mollement...

et combien d'autres pièces qui me sont presque des obsessions, mais d'agréables obsessions. Les longs morceaux, les scènes compliquées comme celle du Sac, dans les *Fourberies*, les « hachures » de Molière et d'autres écrivains dramatiques, les passages farcis d'énumérations exigeront une nouvelle mise au point, mais si rapide et si aisée! En général, ce qui vous aura donné le plus de peine sera précisément ce que vous retiendrez le mieux après un nombre suffisant d'exercices d'endurance. Vous reconnaîtrez alors l'efficacité de la loi du maximum d'effort.

Je ne me contente pas des reconstitutions faites à tête reposée, dans le calme de l'esprit, la fraîcheur et le silence du matin. Brusque-

ment, je m'impose un exercice au milieu des circonstances les plus défavorables, dans une rue animée et bruyante, quand j'ai toute chance d'être distrait de mes préoccupations mnémoniques, dans un train, en dépit des conversations de mes compagnons de voyage et m'efforçant de faire abstraction de mes soucis, de mes projets, de mon impatience d'arriver à destination, quand enfin la Folle du logis met tout en œuvre pour troubler la petite Cendrillon assise au foyer. Parfois Cendrillon se trouble en effet; il lui arrive de se révolter, mais je lui commande le calme, je lui montre le but à atteindre, et elle finit par m'obéir si je le veux fermement. Toujours l'exercice de volonté avant celui de mémoire.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner ici en détail un des premiers morceaux que j'ai soumis aux épreuves d'endurance et qui, je crois, est fixé aujourd'hui dans mon inconscient : Le *Cœur de Hialmar*, de Leconte de Lisle (Poèmes barbares), dont la musique est très retentissante et que j'avais entendu dire à diverses reprises avant de l'étudier. Je vous engage à ne lire ce qui suit qu'après avoir

étudié la poésie vous-même, de crainte que mes défaillances ne deviennent pour vous de faux jalons mnémoniques.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

Longtemps il s'est produit une lacune à : les yeux hagards; plus longtemps encore il y a eu là du flottement. La mémoire tentait de prendre un faux pli : au-dessus *vole* et crie un *vol* de noirs corbeaux. C'est « une paille »* en terme de métier, encore un effet de la loi du moindre effort et l'un des plus fâcheux; toute notre attention est requise pour rétablir l'ordre.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre des combats ruisselle de ses flancs.

Le poète a voulu que dans le premier vers la musique fût froide et la couleur pâle; aussi mon audition et ma vision ayant été peu vivement frappées, il m'arriva d'intervertir froide et pâle, et de m'apercevoir, trop tard, que froide flamme semblait former une harmonie imita-

tive qui n'avait aucune raison d'être. J'observai alors que les deux adjectifs conservaient dans le vers l'ordre alphabétique, remarque bien mince, mais moyen mnémonique non sans valeur. Comparez à ce premier vers les trois suivants aux points de vue sonorité, pittoresque, action, et vous comprendrez pourquoi, dès le début des exercices, ils n'ont pas bronché, non plus que les suivants.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine jusqu'à la strophe :

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or en chœur,
A tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Je signale un flottement passager à la troisième strophe

Qui ce matin riaient et chantaient à voix pleine.

pour l'ordre de riaient et chantaient ; j'aurais pu noter le renversement de l'ordre alphabétique mais c'eût été courir le risque de vicier le moyen employé précédemment pour froide et pâle. Je préférai charger le qui d'appeler en premier lieu son assonance ri. Mais à propos de la strophe d'Upsal, il se passa quelque chose

de remarquable, un vrai accident. Je la sautai bravement dans ma reconstitution de « six mois après » et je ne m'en aperçus qu'au retour de l'expression : la fille d'Ylmer. Que s'était-il passé ? Entraîné par l'audition, la vision, et surtout l'action violente, presque féroce, j'avais laissé en route la logique. Or le vers précédent annonce le point capital :

Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Pourquoi n'est-il pas lui-même ce point ? Parce que nous ne savons pas encore qui est la fille d'Ylmer ; la strophe suivante nous l'apprend

Cherche ma fiancée.

Ainsi le nœud de l'action m'avait échappé ; à l'avenir il ne m'échappera plus, je vous en réponds. Mais ce faux pas m'apprend que si, dans une épreuve d'endurance j'ai raison de monter encore sur mes grands chevaux : audition, vision, action, j'aurais tort de leur laisser la bride sur le cou comme au temps de mes premières reconstitutions expérimentales. Il faut maintenant que la raison exerce sur mon activité mnémonique un contrôle sévère.

Aucun moyen mnémonique ne fut néces-

saire pour fixer les adjectifs allant par paires :

Qu'il est rouge et solide et non tremblant et blême

ni ceux placés en gradation :

Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissure.

Ces remarques, presque instinctives, m'ont suffi, jointes à l'intérêt croissant de l'action qui emporte la mémoire dans son élan.

En même temps que ce morceau, dont l'étude me parut un jeu et qui, dans son ensemble, supporta victorieusement les épreuves, je travaillais une poésie faite d'un seul bloc : *Le Cygne*, de Sully Prudhomme. Fut-ce à cause de cette forme compacte, de la difficulté d'y distinguer nettement un point culminant, si ce n'est celui-ci

Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire...

ou plutôt à cause du caractère même de la poésie, une plastique majestueuse et froide, une musique atténuée et point d'action, il est certain en tout cas qu'il offrit beaucoup de résistance à mes exercices de reconstitution et qu'à certains examens je constatai un désarroi com-

plet dans mes souvenirs, surtout au passage :

Puis quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les reinettes font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau... etc.

Arrivé à cet endroit je suis sauvé, mais pour en arriver là, voyez combien de caps, sous forme d'adverbes de temps tous à peu près semblables, il faut doubler : *puis, à l'heure où, où, alors que, que, et que*, chacun commandant un vers spécial. Comment ne pas prendre l'un pour l'autre ?... Je n'ai pas trouvé de moyen satisfaisant et jusqu'à ce jour aucune épreuve d'endurance ne m'a pleinement réussi. Je recommencerai, car j'admire ce morceau et je veux le posséder.

Beaucoup de correspondants me demandent s'il est bon *d'écrire* la pièce d'exercice ? Entendons-nous : non, certes, n'écrivez pas dans la période préliminaire des reconstitutions ; ce serait réduire à néant tous les soins que nous avons pris pour rétablir ou maintenir l'équilibre entre l'auditif et le visuel. Mais nous voici

aux épreuves d'endurance, à présent l'écriture pourra nous être utile comme contrôle d'exactitude. Quand vous aurez reconstitué oralement le morceau éprouvé, mais alors seulement, écrivez, et le soir comparez votre texte au texte du livre ; attirez spécialement votre attention sur les fautes que vous avez pu commettre. La seule reconstitution orale risquerait de laisser passer ces erreurs inaperçues, et l'erreur qui se perpétue a toute chance de se fixer. Un texte imprimé et un texte écrit en concurrence ne permettront pas à la mémoire visuelle d'apercevoir mentalement tel mot en tel endroit ce qui, nous l'avons vu, est un obstacle à la reconstitution rapide.

On apportera à chaque « reprise » d'une pièce, poésie, prose ou scène les mêmes soins qu'aux exercices du début; là-dessus je crois inutile d'insister, Mais pour toutes les périodes de notre travail, je recommanderai de dire le morceau :

Tantôt *vite*, tantôt *lentement*, en variant même les degrés de vitesse et de lenteur.

On serait tenté de croire que l'extrême volubilité est une preuve très certaine d'en-

durance. C'est exact pour certains cas, non pour d'autres : essayez de dire posément la première scène du *Barbier de Séville*; redoublez de lenteur au passage : « c'est mon bon ange, excellence, etc. » et vous verrez se multiplier les endroits périlleux. La prudence commande donc de passer toutes les pièces à ce double crible, séparément, et à des époques assez éloignées pour que l'exercice ne devienne pas fastidieux.

Tantôt *dans une action très vive*, tantôt *dans l'immobilité*; sans gestes ni jeux de physionomie.

Revenant ensuite du second exercice au premier, vous constaterez ce que la mémoire doit à l'action. Supprimez le geste dans la scène des *Fourberies* : « Le voilà qui rumine »; scène à laquelle je reviens toujours parce qu'elle présente un ensemble parfait de qualités et de difficultés. Ne remuez ni bras ni jambes et la verve de la parole deviendra pour vous un fardeau écrasant.

D'abord *mentalement*, puis *en sourdine*, enfin *à voix très haute*, claironante même pour certains morceaux. La difficulté varie ici

suivant les tempéraments mais, en général, l'exercice mental sera le plus facile quand le morceau commande peu d'action ou n'en veut point du tout. A plus forte raison un tel morceau devra-t-il être livré de temps en temps à la voix haute.

Un dernier conseil : ne commencez pas toujours l'étude et la reprise de votre morceau par le commencement : attaquez-le quelquefois par le milieu, par la fin. C'est trop souvent la fin qu'on sait le moins, et pourtant il s'agit surtout de bien finir et de rendre la reconstitution plus agréable et, partant, plus facile à mesure qu'elle s'avance vers le terme de son rude labeur.

Qu'entendons-nous par épreuves fluidiques?

J'ai fait passer mon morceau par les diverses épreuves d'endurance et tout marche à souhait. Jusqu'ici j'ai travaillé seul dans mon cabinet de travail ou du moins dans le calme relatif de mon moi intime ; j'ai parlé et agi sans autre auditeur et spectateur que moi-même ; l'activité de mon double a été pour moi une aide et non une gêne. Mais qu'il m'arrive de dire ou de jouer dans un petit cercle d'amis et je

m'aperçois avec étonnement que cela ne coule plus de source. Ai-je l'occasion d'affronter une assemblée nombreuse, cela ne coule plus du tout et il m'arrivera de rester court au milieu d'un morceau que je croyais savoir le mieux du monde.

Que se produit-il donc ?

Ce qui se produit dans la télégraphie sans fil lorsque les ondes se croisent, s'entrechoquent et brouillent toutes les dépêches jusqu'à ce qu'un courant plus fort que les autres traverse ceux-ci et arrive intact à l'appareil récepteur Mon fluide vital n'agit plus seul ; celui des spectateurs vient maintenant je ne dirai pas contrarier à dessein, mais inconsciemment *croiser* le mien, et chez moi un mouvement réflexe de mise en garde et de défense trouble la reconstitution mnémonique prise ainsi à l'improviste. Les autres fluides peuvent d'ailleurs être sympathiques ; ils n'en existent pas moins à titre d'attention, de curiosité, d'intérêt, peut-être de critique avisée. Ce sont des hôtes inaccoutumés qui d'abord embarrassent le maître du logis, notre propre fluide vital.

Cette petite mésaventure, chacun l'a connue ou la connaîtra. Elle nous prouve une fois de plus l'utilité d'un collaborateur : habitués à dire devant lui, qui figure un public réduit à sa plus simple expression, nous n'éprouverons plus la même gêne en présence de quelques amis, puis devant un vrai public composé en grande majorité d'inconnus ; en tout cas la transition sera plus aisée.

Jusqu'à quel point une machine, un bon phonographe enregistreur peut suppléer un vivant et intelligent collaborateur? Je n'ai pas encore pu m'en assurer, mais je sais que quelques acteurs emploient cet instrument.

A la suite de l'épreuve fluidique et de votre échec vous vous êtes laissé aller à un mouvement d'humeur, je le conçois et même je n'en suis pas fâché : cela montre que vous avez de l'amour-propre et que vous teniez votre mémoire en une certaine estime. Et voilà que la mémoire vous trahit ! Prenez-la plus sévèrement à partie que jamais, contraignez-la à subir de nouvelles épreuves.

D'où nous viendra le secours dans cette crise nouvelle ? De notre vieille amie, l'habi-

tude. « L'accoutumance nous rend tout familier » ; le sceptique universel, Montaigne, n'élève pas même un doute sur la fidélité et l'efficacité de cette bonne « accoutumance ». Mais dans le cas qui nous occupe un phénomène inattendu ne tardera pas à se produire, et vous allez voir si j'avais raison de vous interdire le découragement. La présence d'auditeurs une fois devenue familière, nous puisons un intérêt nouveau pour notre mémoire dans le « croisement des fluides » et même dans leur hostilité si nous avons un tempérament combatif ; désormais, sous l'aiguillon de cet intérêt, nous reconstituons avec plus d'expression, donc avec moins de peine devant un public que dans la solitude de notre cellule. C'est ce qu'éprouvent chaque jour l'acteur, l'avocat, le conférencier, le professeur. Il leur faut le public pour donner libre essor à leur verve, à leur éloquence, à leur puissance suggestive — et à leur mémoire. Vous n'êtes ni comédien, ni orateur ? Mais vous voulez doubler les forces de votre mémoire, la débarrasser des dernières entraves que la loi d'inertie, ou du moindre effort, prétendait lui imposer ? Agissez comme

l'orateur, comme l'acteur, dans un cercle sans doute plus restreint; alternez le travail isolé et la « présentation » à d'autres que vous même et votre double. Vous aurez alors affronté l'épreuve la plus difficile et si votre mémoire s'en tire à son honneur — elle s'en tirera, je le veux — elle sera assurée d'avoir la pleine possession de ses moyens dans toutes les circonstances.

L'objection, je la prévois : il est difficile de réunir un public pour écouter de la diction, et si l'on admet la comédie dans les salons, c'est comme simple divertissement et occasion de flirter. Hélas ! je le sais par expérience : quand on parle de diction, on entend déclamation ; celui qui joue la comédie passe bientôt pour un cabotin. Il existe de sérieuses réunions de musique, il n'en existe pas de diction, d'action dramatique, et c'est pourquoi notre mémoire néglige un trésor littéraire unique au monde. Mon rêve... O toi qui m'a suivi jusqu'ici avec intérêt

Si tu veux faisons un rêve...

Mon rêve serait de parcourir un jour la France — et l'étranger — faisant aimer par-

tout la belle et pure langue française, organisant des réunions où nous nous communiquerions, mes lecteurs et moi, les résultats de nos recherches, où nous travaillerions ensemble d'après un programme nettement déterminé et fixé à l'avance. L'expérience m'a conduit à la théorie ; dans notre travail commun théorie et pratique se confondraient. Nous dirions, nous agirions, nous observerions et, en toute sincérité d'esprit et de cœur, en vrais bénédictins de la mémoire, nous discuterions les cas particuliers, les points en litige, explorerions des domaines nouveaux ou insuffisamment parcourus, rapporterions ce que nous avons vu, entendu et remarqué et ainsi nous jetterions les bases d'une grande « famille mnémonique »...

Ce n'était qu'un rêve. Revenons bien vite aux solides réalités présentes, à portée de l'action immédiate.

CHAPITRE VII

LA MÉMOIRE PAR LA SANTÉ
LA SANTÉ PAR LA MÉMOIRE

—•—

Bonnes conditions physiques indispensables. — Alimentation : régime des travailleurs intellectuels. — Un menu spartiate. — L'élimination. — Circulation rapide et respiration intégrale. — Exercices physiques et hygiène. — Un sérieux obstacle. — Les excitants naturels. — La peur et le trac. — Les divertissements de plein air. — Excès à éviter. — Deux paradoxes? — Les grands travailleurs. — L'auto-suggestion. — Le métier d'acteur et la longévité; conclusion.

J'ai proclamé ma foi inébranlable en la Volonté libre, qui à son tour arrache notre activité physique et intellectuelle, donc notre mémoire aussi, à la servitude de l'inertie et de la loi du moindre effort. Mais pour s'exercer en pleine liberté, la Volonté doit le faire dans de bonnes conditions physiques, c'est l'évidence même. Les conditions, elle les créera, j'entends par là qu'elle les maintiendra en les fortifiant,

si elles sont bonnes, qu'elle les modifiera, si elles sont mauvaises.

Vous remarquerez, si vous ne l'avez fait déjà, que je n'ai pas conseillé de soumettre la mémoire à des épreuves d'endurance au cas de maladie ou de malaise passager. Le travail effectué dans ces circonstances ne pourrait être que funeste. Il faut d'abord se bien porter. N'essayons pas même de nous livrer à un travail mnémonique de quelque importance au moment où s'accomplissent les fonctions les plus laborieuses de la digestion ; si nous mettons en concurrence l'estomac et le cerveau, ce n'est pas ce dernier qui aura la partie belle. Si vous assistez à un banquet à la suite duquel vous deviez dire ou jouer, je vous adjure d'être sobre, je dis : sobre comme un anachorète, sous peine de courir le risque de ne plus pouvoir reconstituer : « J'ai du bon tabac » ou « Au clair de la lune ».

Voulez-vous mon opinion bien nette, exprimée en toute franchise sans souci des clameurs qu'elle pourra soulever? La plupart des travailleurs intellectuels mangent avec excès; leur nourriture est trop abondante et trop substan-

tielle; il suffirait qu'elle fût exactement recons tituante. On leur passerait encore la gourman dise, péché mignon des gens d'esprit et de goût, mais ils devraient s'interdire d'être gros mangeurs et solides buveurs. Seule une grande dépense d'activité physique réclame une forte réfection alimentaire; l'activité intellectuelle, même intense, ne saurait s'accommoder de la suralimentation; mais on flatte si volontiers les caprices de Messire Gaster! Mangez légèrement, absorbez peu, vous digérerez bien, voilà le point. Et voulez-vous arriver à la virtuosité de la mémoire? Imposez-vous un régime aussi sévère que celui des athlètes intellectuels : entre autres l'orateur et le comédien. Allons leur demander quel est ce régime.

Ils nous répondront qu'ils ne mangent pas immédiatement avant de monter à la tribune, sur la scène. Le comédien ou le chanteur prennent une collation vers quatre ou cinq heures, et soupent *après* la représentation. Vous vous rappelez que j'ai conseillé de faire l'exercice matinal à jeun; celui du soir se fera au moins deux heures après le dîner. Le principal repas devrait être le dîner à midi; nous en avons fait

le déjeuner, réservant le potage et les grosses viandes pour l'heure où l'estomac a déjà moins d'activité. Rétablissez, s'il se peut, l'ordre naturel et logique ; en tous cas, prenez le soir :

Peu de pain, peu de potage, peu d'aliments gras ; des œufs et des entremets sucrés de préférence à la viande, la boisson en petite quantité, à la fin du repas (de l'eau pure), point de café ni de thé; s'ils vous sont nécessaires comme toniques, prenez-les à midi et qu'ils ne soient pas d'une force à tuer un cheval;

Ne prenez *rien* entre les repas;

Enfin mangez lentement, avec plaisir — la modération n'est pas l'ennemie de l'agrément, au contraire — avec calme et bonne humeur. — Mais!... — Je n'écoute rien! On peut ce qu'on veut!

Si vous suivez mon ordonnance, les deux nutritions du soir, physique et intellectuelle (assimilation mnémonique) s'effectueront sans encombre, votre sommeil sera délicieux, bien que léger, votre cerveau accomplira facilement sa tâche de classement, et le matin vous vous réveillerez sans lourdeur de tête ou d'estomac,

prêt à attaquer avec vigueur l'exercice de reconstitution.

Car, sachez-le bien, le point important pour tout homme, mais surtout pour le travailleur intellectuel, c'est moins la nutrition (physique) que *l'élimination* des déchets. Si l'on savait combien peu de combustible est nécessaire pour entretenir notre foyer corporel sans perte de chaleur et d'énergie vitales, et combien grande est la difficulté de débarrasser ce foyer des cendres qu'accumule dans l'économie générale une alimentation trop riche et une respiration défectueuse dans l'air vicié des grandes et des petites villes !

Suffit-il de peu manger et boire pour que l'élimination s'opère aisément et complètement? Vous n'y êtes point et ici encore il faudra, bon gré mal gré, se soumettre à la loi du maximum d'effort. Il s'agit de débarrasser les vaisseaux de l'urée qui les encombre. Cette tâche sera accomplie par une *circulation rapide*, le sang veineux chassé par la circulation dans les poumons y sera purifié, brûlé par l'oxygène de l'air. Cet oxygène leur sera fourni en quantité suffisante par une *bonne respiration*.

C'est très facile, comme vous voyez.

Par malheur, ce qui est moins commode, c'est de mettre en pratique les prescriptions du docteur. Elles ne sont pourtant pas bien terribles. Jugez-en par celles qu'il s'est imposées à lui-même, qu'il exécute scrupuleusement depuis dix ans, qu'il exécutera aussi longtemps que ses forces le lui permettront :

Il se lève en toute saison avec le jour ;

Il va dans son jardin prendre l'air, au moyen de respirations nasales profondes, descendant jusqu'au diaphragme. (Si vous n'avez pas de jardin, respirez vingt fois au moins devant une fenêtre grande ouverte.)

Il exécute dix séries de mouvements variés, avec ou sans haltère, et entre chaque série il intercale un exercice de respiration intégrale.

Quand il sent que la circulation est rapide, quand il a *un peu chaud*, il prend un bain froid d'une durée de trente secondes. (L'eau froide ne convient pourtant pas à tous les tempéraments et il faut s'y être habitué dès la jeunesse ; donc pour ce point de détail, consultez votre médecin ordinaire.)

Au sortir du bain, il produit une *réaction*,

au moyen de nouveaux mouvements, alternés cette fois avec des claques vigoureuses (riez, si vous voulez, mais essayez) sur toutes les parties du corps que la main peut atteindre, et ailleurs, sur le dos, avec des frictions à la lanière de crin.

Quand la peau est rouge, quand la bonne chaleur est revenue, il commence ses exercices de reconstitution mnémoniques.

L'exercice du soir, plus passif, exige une circulation moins rapide ; toutefois ne l'entreprenez qu'après un exercice modéré qui procure au cœur et au cerveau l'impulsion et le calorique indispensables.

Qu'y a-t-il donc de si effrayant dans tout cela ? Rien, sinon la lutte contre la force d'inertie ; on commence avec entrain, mais pendant combien de temps persistera-t on ? Or il ne suffit pas de persister d'une façon quelconque ; il faut apporter à ses exercices physiques la même *attention*, la même *conviction*, le même *plaisir*, qu'aux exercices intellectuels. Autant vaut ne point agir du tout que d'agir mollement, distraitement.

Circulation, Respiration, excitants naturels,

les seuls que nous emploierons pour activer l'énergie du fluide vital. Le fait de recourir aux excitants artificiels déprime la volonté, nous l'avons dit, mais nous plaçant au point de vue physique nous ajoutons que la dépression est un abîme au bord duquel la tête tourne, la mémoire se sent prise de vertige. Au milieu de la reconstitution d'un morceau, le fumeur, le consommateur d'apéritifs, l'esclave des drogues se sentira soudain galopé par la peur ; celle-ci deviendra peu à peu chez lui une habitude, une maladie. Tous ceux qui sont atteints de cette maladie étrange : couvreurs, constructeurs de cheminées d'usines, de sky-scrapers de New-York, aussi bien que diseurs, comédiens, conférenciers, professeurs, feront bien d'abandonner le métier ; fatalement un jour ils tomberont ; les premiers se casseront le cou, les autres perdront la confiance en eux-mêmes.

Je ne vous dis pas qu'en bannissant les excitants artificiels vous éviterez le *trac*. Les professionnels les plus expérimentés, les artistes en pleine possession de leur talent, les soldats les plus braves, passent par les affres du trac,

mais avant la bataille, non une fois que l'action est engagée. Cela prouve qu'ils ont une nature excitable, accessible aux émotions, chose essentielle pour l'artiste et qui n'est pas incompatible avec le courage militaire. Quand le fameux avocat Chaix d'Est-Ange se rendait au Palais pour plaider une affaire importante, il était troublé à ce point qu'il priait le ciel de le tuer net en lui faisant dégringoler une cheminée sur la tête ; mais lorsqu'il était arrivé à la barre, l'assurance lui revenait avec le souvenir de sa puissance oratoire et, pendant des heures entières, il tenait la Cour, le jury et le public sous le prestige de sa parole et de son action dramatique. Sarah Bernhardt avoue que le trac ne lui est pas étranger; le trac a forcé Rose Cheri à quitter le théâtre où elle triomphait. Vous comprenez qu'après de tels exemples on sait à quoi s'en tenir quand quelque blanc-bec vous dit : le trac, ça ne me connaît pas ! Eh ! mon ami, pourquoi te vanter d'être en bois ? mais lorsque, d'autre part, je m'aperçois qu'un élève est impuissant à dompter la peur dans l'action, je l'engage à abandonner une carrière où il faut sans cesse payer de sa personne, et à

prendre une position de tout repos, sur un rond de cuir ou de velours.

Faut-il se borner aux exercices physiques indiqués ici, n'en peut-on choisir d'autres plus divertissants? Les miens sont, tous les jours, à la portée de tout le monde; ils ne prennent pas trop de temps et ne fatiguent point, tels sont leurs avantages. Mais rien n'interdit de se livrer parfois à un exercice plus actif. Je suis moi-même bon marcheur et amateur des promenades à bicyclette; je conseille à mes élèves et à mes correspondants des jeux en plein air, comme le tennis, plutôt que des exercices fatigants et qui ont lieu entre quatre murs, comme l'escrime. On peut affirmer qu'en général tous les divertissements physiques sont bons pour le corps et salutaires à l'esprit, à la volonté, à la mémoire, pourvu que... Oui, il y a encore ici un correctif, dicté par la raison modératrice : pourvu qu'ils ne tournent pas au pur athlétisme ou à l'acrobatie. On ne peut se proposer, comme idéal, d'être à la fois un Milon de Crotone et un Pic de la Mirandole : il faut opter. Moi qui ai beaucoup affaire aux jeunes gens, je constate que ceux qui se livrent avec une passion

déchaînée aux jeux violents maintenant à la mode, font de médiocres études. Le temps leur manque et puis ils reviennent de leurs quasi-tueries le corps las et le cerveau parfaitement vidé. Ils sont mûrs pour le cirque, non pour la salle de cours ou de conférences, le laboratoire, le travail mnémonique.

On sait que le printemps et l'été sont les saisons les plus favorables aux exercices physiques; le corps a plus de souplesse et de vigueur en ces jours de réveil et d'épanouissement de la nature. C'est alors aussi qu'on se livrera avec le plus de profit aux exercices mnémoniques. Ni les uns ni les autres ne seront jamais interrompus, mais on leur demandera davantage en été qu'en hiver. A la belle saison, allez de temps en temps reconstituer en pleine campagne, à cinq heures du matin, un de vos morceaux préférés.

Voilà donc votre prétendue liberté de la Volonté et de la Mémoire! Toutes deux dépendent d'une combinaison des forces aveugles de la digestion, de la circulation, de l'état de santé général et même de la température! Je soutiens le contraire : loin d'être soumis à ces forces fa-

tales, c'est la volonté qui les soumet à sa domination en tenant compte des possibilités de chacune d'elles. N'intervertissons pas les rôles et ne déplaçons pas les responsabilités.

Nous avons examiné sans parti-pris votre petit code d'hygiène mnémonique. Après nous être livrés à diverses expériences suivant vos conseils, nous sommes disposés à admettre que la santé est une des conditions du libre exercice de la mémoire. Mais la Santé par la mémoire... voilà qui sent terriblement le paradoxe. La mémoire serait donc je ne sais quelle panacée universelle?

Elle n'a pas cette prétention.

Sa seule ambition est d'être reconnue comme une des formes de l'activité intellectuelle générale et, dans le nombre, de figurer en bonne place. Mais voici le fait étonnant, vraiment prodigieux : l'activité continue use la bête et même la machine; elle conserve l'homme, elle semble être pour lui un constant renouveau. C'est qu'à la bête et à la matière il manque cette *flamme régénératrice* : *l'esprit*. Interrogez l'histoire et regardez autour de vous, il ne

pourra vous échapper que les grands travailleurs intellectuels vivent vieux, sauf accident; je ne citerai que Michel Ange, Gœthe, Victor Hugo, Ranke, Chevreul, mais la liste en pourrait remplir des pages entières. Ils n'ont laissé une œuvre considérable et durable que parce qu'ils ont travaillé sans interruption, sans repos, jusqu'à leur dernier jour. Remarquez aussi, je vous prie, que ces patriarches ont tous joui d'une robuste santé. Ici vous m'arrêtez : et Voltaire, l'éternel malade? D'abord était-il aussi malade qu'il le voulait bien dire? d'ailleurs l'exemple tournerait encore à mon avantage puisqu'il prouve que, dans le cas exceptionnel d'une grande activité joint à une santé médiocre, la force galvanise la faiblesse avec tant de succès qu'elle peut se maintenir intacte jusqu'à quatre-vingt quatre ans!

Je connais un grand médecin de Paris, le professeur L*** (sa modestie m'en voudrait de le désigner autrement) qui, à soixante-dix ans passés fait partie de tous les jurys d'examens, de toutes les commissions médicales, assiste à tous les congrès dans le monde entier, et y prononce des discours, en un mot travaille

avec plus d'entrain — et une plus belle santé — qu'au temps où il était étudiant. S'il dételait un jour, il serait perdu.

Que voyons-nous qui explique une telle activité et une vigueur que les années paraissent fortifier? La flamme, certes, mais aussi *l'auto-suggestion*, encore un phénomène acquis à la psychologie; l'auto-suggestion que l'homme seul peut produire en lui parce qu'elle dépend de l'esprit. Tant pis si l'on crie encore plus fort au paradoxe, ma réponse péremptoire n'est-elle pas : faites l'expérience! J'avance donc que la *fatigue ne commence pour le travailleur intellectuel qu'au moment ou il se laisse aller à l'idée qu'il est fatigué*. Bien entendu je ne pousse pas, je ne conseille pas non plus de pousser cette thèse jusqu'à l'absurde, c'est-à-dire de travailler avec excès. Non, mais toujours il faut se dire : je pourrais faire encore davantage, mais je m'arrête parce qu'il me plaît ainsi *.

Les intellectuels, par instinct ou par un calcul fort sage, ont soin d'entourer leur activité intellectuelle des meilleures conditions physiques, ou, pour être plus précis, d'alterner les deux activités. Une besogne trop sédentaire

détruirait l'équilibre, l'intensité du fluide vital diminuerait par suite de l'accumulation des déchets. Kant lui-même, le philosophe-escargot, avait soin de faire chaque jour sa même promenade dans Kœnigsberg. Kant a philosophé et s'est promené jusqu'à soixante-seize ans et si, à la fin de sa vie, ses facultés faiblirent, ce fut, croyez-le bien, que les promenades étaient trop courtes et les raisonnements philosophiques trop longs.

Et qu'y a-t-il au fond de tout travail intellectuel ? Nous l'avons montré, il y a l'activité mnémonique. Suis-je encore très loin de la Santé par la Mémoire? Je vais m'en approcher encore.

Il est une catégorie d'intellectuels à qui leur profession impose tout à la fois une excessive activité mnémonique et une grande activité physique : ce sont les acteurs. Le surmenage de la mémoire auxquels ils sont astreints n'est pas à recommander; la vie de beaucoup d'entre eux est assez... accidentée. Pourtant les tables de mortalité, dressées d'après les professions, montrent que parmi les « durs à tuer » ce sont les acteurs, lyriques et dramatiques, qui figu-

rent toujours en tête. Voulez-vous des étoiles de première grandeur en gloire et en longévité? Je n'ai que l'embarras du choix : c'est Déjazet, c'est Delaunay, c'est Got, c'est Faure, c'est la Patti, c'est Irving, qui tous virent leur soixante-dixième anniversaire; c'est Sarah Bernhardt, qui marche allègrement sur leurs traces, et dont « l'immortelle jeunesse » est passée en proverbe. Mais ne croyez pas que la célébrité et l'opulence soient à elles seules des élixirs de longue vie pour les comédiens et les chanteurs. Combien en ai-je vu, connu, de ces obscurs cabotins de roman tragi-comique portant de ville en ville leur vieille misère et leurs illusions encore juvéniles sous des cheveux blancs, pères nobles et grimes à ne considérer que l'âge, toujours jeunes premiers pour l'activité et l'entrain!

En présence de si nombreuses et si importantes *pièces à conviction*, ne suis-je pas fondé à voir une corrélation étroite entre la santé et la mémoire comme j'en ai vue une, dès le début de mes recherches, entre la mémoire et l'intensité du fluide vital?

CHAPITRE VIII

TRAVAIL MUTUEL

—o—

Autrefois et aujourd'hui. — Travail écrasant et plein d'intérêt. — Un nouveau plan. — L'association et la solitude. — Entente parfaite. — Examen des cas particuliers. — Le secret professionnel. — Bases de l'association : matière, laps de temps entre les correspondances, leur objet, leur durée. — Un souhait sincère. — Choix de morceaux à apprendre, vers, prose, scènes modernes, romantiques, classiques, sans oublier le vieux français.

Au cours de cet ouvrage je parle à plusieurs reprises de « mes correspondants ». Le lecteur a pu se demander ce que j'entendais par là?

Autrefois j'essayais de faire connaître ma Méthode et de répandre mes idées par un échange de correspondances. Dans chaque lettre, après un court exposé de mes principes mnémoniques, je proposais à mon élève un *exercice de collaboration*, en d'autres termes, je lui envoyais à apprendre un morceau, vers ou prose, que je ne connaissais pas plus que lui,

et nous le travaillions chacun de notre côté. Je sollicitais ses observations et je lui envoyais les miennes. J'avais souvent plusieurs correspondants à la fois traitant le même sujet et je communiquais à tous, les découvertes et les remarques de chaque travailleur.

Je dus renoncer à ce procédé qui ne permettait pas de donner à la méthode une diffusion suffisamment large et qui, en outre, m'imposait un travail écrasant. Il m'est arrivé d'avoir en cours, simultanément, une dizaine de telles correspondances ; et comme chaque lettre, avec sa préparation indispensable, me prenait en moyenne trois heures ; que je n'avais pas de secrétaires, et que d'ailleurs je ne suis pas un Richelieu capable de dicter dix lettres à la fois en sautant d'un sujet à un autre, vous comprendrez qu'au bout de quelque temps d'un pareil labeur je dus me rendre à l'évidence : il m'était impossible de continuer dans cette voie. Pourtant, coûte que coûte, je liquidai les correspondances en train, mais je refusai d'en entreprendre de nouvelles.

Eh bien, croiriez-vous qu'il est des jours où

je me surprends à regretter mon travail de forçat volontaire? Que c'était dur! mais combien c'était vivant et intéressant! Ne serait-il pas possible de reprendre aujourd'hui la chose dans d'autres conditions?

Ma doctrine, résultat de mes recherches et de mes expériences, je l'expose dans le présent volume. Voilà qui déjà allègerait les futures correspondances. Celles-ci seraient encore facilitées par la connaissance approfondie que mon correspondant aurait de la méthode, avant que nous nous missions à l'œuvre. Dès le début de l'échange de lettres, pourrait s'organiser le travail en commun, et, sans délai, il y aurait en présence deux collaborateurs se divisant la besogne, et non plus d'une part un professeur qui tâche d'inculquer, de l'autre un élève qui s'efforce d'assimiler. Des deux côtés les initiatives étant libres, les travaux seraient plus prompts et leur but plus sûrement atteint.

Oui, je me laisse tenter de nouveau et je dis aux hommes de volonté et de bonne volonté : Désirez-vous mettre la méthode en pratique avec un ami absent et cependant toujours présent? Êtes-vous curieux de constater le résul-

tat d'un travail mutuel après celui d'un travail isolé? Je me tiens à votre disposition. On ne me soupçonnera pas, je l'espère, de vouloir amorcer quelque profit supplémentaire au moyen de ma méthode; on ne qualifiera pas ma proposition du vilain nom de « carte forcée ». Rien, au contraire, ne saurait être laissé davantage au choix de chacun de mes lecteurs, ou du travail isolé, ou du travail en commun. Dans mon livre j'ai dit *tout* ce que j'avais à dire; je n'ai point gardé de secret pour quelques privilégiés qui paient plus cher que le reste des mortels; nous ne sommes point ici chez la somnambule extra-lucide! Du reste à quoi servirait d'insister? Je pense qu'à la lecture de cette première partie de mon livre on a pu se rendre compte, non seulement du caractère strictement scientifique de mes investigations, mais aussi de mon entière bonne foi.

Mais il n'en reste pas moins que l'association est autrement féconde que la solitude, pourvu que les associés agissent en une entente parfaite. Ajoutez à cela que l'échange de lettres permet d'examiner les *cas particuliers*, qui

sont presque aussi nombreux que les esprits eux-mêmes. Je ne me lasserai pas de le répéter : ma Méthode n'est pas un Système. *Elle* est aussi flexible, libre dans ses allures, ouverte à toute suggestion dictée par la raison et l'expérience, que *Lui* serait dur, inerte et pour ainsi dire cristallisé. Et puis, je hais l'unification à outrance : elle est impossible dans le domaine physique, pourquoi vouloir à toute force l'introduire dans la sphère intellectuelle et jeter toutes les intelligences dans le même moule ?

Le professeur doit parfois se transformer en médecin ou en confesseur et, comme ceux-ci, il est tenu à la plus grande discrétion. Le tiroir de son bureau est le tombeau des secrets ; à la fin de chaque année le contenu de ce tiroir même est livré aux flammes, et, matériellement, rien de tout cela n'existe plus ; mais le charme des entretiens et l'activité vivifiante des travaux que nous avons exécutés ensemble, reste à jamais confiés à la Mémoire pratique.

Jetons les bases de l'association :

Nous travaillons le même exercice, soir et matin, aux mêmes heures fixées d'un commun accord.

Je crois fermement à l'émulation que donne cette simultanéité d'action : « Il travaille, là-bas, l'ami inconnu ; oserais-je être négligent, ne pas garder ma lampe allumée une demi-heure encore; n'aurais-je pas honte de flâner dans mon lit au moment fixé pour le piochage quotidien? Il a peut-être déjà « assimilé » ou « reconstitué » ! Vais-je demeurer en arrière ? Il y a même, je le sens, quelque chose de plus; il y a « communication de pensée »; les sciences psychiques ne peuvent pas encore affirmer cela; mais elles en ont l'intuition. Libre à vous de n'y pas croire, aussi longtemps que nous n'avons encore affaire qu'à une hypothèse; mais vous croyez aujourd'hui à la télégraphie sans fil; y auriez-vous ajouté foi il y a dix ans? Et puisqu'on peut enregistrer ce qu'apportent des ondes électriques, pourquoi ne pourrait-on ressentir les effets d'ondes psychiques, dont le foyer est aussi puissant, et n'est pas plus éloigné que celui de l'appareil transmetteur dans la radiotélégraphie ?

Nos correspondances s'espacent de quinze en quinze jours, ou de mois en mois.

Le temps est nécessaire pour que le travail n'ait rien de hâtif. Il faut que mon collaborateur et moi ayons le loisir de chercher, d'expérimenter, de réfléchir, de conclure et d'écrire notre lettre, et que cette activité particulière, intime, se poursuive sans préjudice de nos occupations habituelles.

J'ouvre le feu ; mon correspondant me répond quinze jours ou un mois plus tard. Toutes les observations, toutes les discussions sont accueillies avec empressement, comme de bonnes messagères d'initiative et d'intérêt. Nous donnons notre avis inspiré par notre goût et notre jugement ; nous faisons assaut de perspicacité ou de flair ; nous nous efforçons de gagner une audition d'accordeur de piano et une vision de marin au long cours afin de surprendre notre rival sur le sentier de la guerre et de ces escarmouches, nous sortons meilleurs amis qu'auparavant, car nous nous sommes rendus service mutuellement en nous forçant à redoubler d'énergie, d'exactitude, à comprimer davantage notre minimum d'erreur, à tendre avec plus de force vers le maximum d'effort.

Les correspondances peuvent avoir pour objet les langues vivantes — et même des exercices de Mémoire pratique !

Et ne vous imaginez pas que dans ces lettres nous traitions uniquement des questions de grammaire. Je n'y admets même que la grammaire expérimentale, j'entends les règles plus ou moins correctement formulées, mais qu'on a découvertes soi-même. Mon correspondant s'engage sur l'honneur à ne pas aller les chercher dans un traité. Ce qui occupe le plus de place dans notre « mutualité », c'est, le croirez-vous ? la phonétique. Nous faisons de la musique polyglotte par échange d'idées et d'expériences ! J'ai enseigné le français à un jeune anglais habitant Callao, là-bas, au Pérou, et jamais sans doute je ne verrai mon élève ni, hélas ! ne l'entendrai. Mais il m'a assuré que des Français lui avaient dit qu'il avait une bonne prononciation quand il parlait notre langue. Je suis fier de ce résultat.

Quant aux exercices de mémoire pratique, ils sont de beaucoup les plus variés et les plus intéressants. Vous n'en pourrez douter quand vous aurez pris connaissance de la seconde

partie de ma méthode. Il est bon de les alterner avec des exercices de Mémoire verbale, étude de morceaux ou conquête d'une langue vivante, selon le but général ou spécial qu'on vise en développant la Mémoire.

Notre association s'étend à dix correspondances.

Dix lettres de ma part; dix réponses de mon correspondant. Après quoi nous nous séparons, plus que jamais persuadés que le poète a raison quand il dit, avec sa mélancolie non exempte d'amertume :

Le vrai de l'amitié c'est de penser ensemble;
Tout le reste est fragile, épargnons-nous l'adieu.

La méthode d'investigation, la discipline de travail sont fournies par mon livre; la confiance en soi a été acquise au cours de nos exercices, que ferais-je désormais pour mon correspondant qu'il ne puisse faire lui-même? A cet ami, je conseille de m'écrire s'il arrive qu'il se heurte à une difficulté non prévue par lui — et peut-être par moi. Alors, de nouveau nous penserons, nous chercherons ensemble et nous trouverons. Et surtout il n'hésitera

pas, suivant mon conseil, à m'avertir au cas d'une crise qui menacerait de détruire l'édifice que nous avons construit ensemble. Je connais à fond cette maladie intellectuelle et morale, et généralement j'en sais trouver le remède. Ces deux cas exceptés, le silence et l'abstention s'imposent maintenant à celui qui fut l'initiateur. Allez ! et puissiez-vous, de progrès en progrès, pousser plus loin que lui-même sur la voie qu'il vous a ouverte !

Les personnes à qui j'ai pu persuader que l'exercice de la mémoire verbale est nécessaire pour le développement de la mémoire pratique, trouveront peut-être avec plaisir ici une liste de morceaux à apprendre, sans plus parler de ceux dont j'ai fait mention en différents endroits de ma Méthode. Je les classe autant que possible par ordre de difficulté, bien entendu au point de vue de *ma* mémoire. Commençons par la poésie :

L'Amour mouillé, conte en vers de La Fontaine. Il est vraiment étonnant qu'avec sa musique discrète et son rythme à tout moment brisé pour l'enjambement, cette petite pièce

soit si aisée à apprendre. La raison de cette facilité réside, je pense, dans l'enchaînement très étroit des idées. Comme contraste, prenez ensuite le

Premier sourire de printemps, de Théophile Gautier. Peu d'enchaînement, et même peu d'idées, mais de la musique. Si vous êtes un auditif, vous vous ferez un jeu de ce morceau ; sinon il y a beaucoup à parier que longtemps vous intervertirez les strophes.

Voulez-vous une fanfare de trompettes aussi éclatantes que seront celles du Jugement dernier ? écoutez :

Le Cid, de Barbey d'Aurevilly. Aussi bien les visuels pourront-ils également s'en donner à œil que veux-tu parmi les ors, les rubis, les flamboiements de toute sorte.

Après ce tintamarre, une pièce toute fine et gracieuse de Louis Bouilhet, fournira le repos désirable

Le Tung-Wang-Fung, Que le titre chinois ne vous effraie pas ; il n'est là, assez rébarbatif, que pour faire ressortir la légèreté exquise du poème, mais tenez-vous en garde contre le vers délicieux :

Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit,

car il pourrait vous jouer de mauvais tours.

Je donnerai satisfaction aux esprits philosophiques en leur conseillant quelques sonnets de Sully-Prudhomme : *La blanche vérité dort au fond d'un grand puits* et *Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs* ;

De Hérédia : *Michel-Ange* et *le Lit*.

Aux âmes mélancoliques et tendres, j'indiquerai la pièce trop peu connue du comte de Pimodan :

L'Oraison funèbre d'un scarabée :

Par un de ces soirs froids d'octobre où rien ne [bouge...

Aux délicats, amateurs de simplicité raffinée, un joli *Noël* de Jean Aicard :

La chanson du chevrier.

Pour vous exercer aux énumérations, prenez les

Rêves ambitieux, de Joséphin Soulary :

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine...

Ainsi qu'une chanson, très lestement tournée de Désaugiers :

L'atelier du peintre.

Comme morceaux classiques, je me contenterai de signaler : Le récit de la bataille, du *Cid*, une tirade du *Fâcheux*, le plan de conquête de *Mithridate*, et deux ou trois fables, par exemple : *Les Animaux malades de la peste*, *les deux Pigeons*, *le Paysan du Danube*.

Au sortir du grave classique, si vous voulez vous récréer un moment, jouez du Mallarmé, apprenez l'énigmatique sonnet :

> A la nue accablante, tu
> Basse de basalte et de laves.

mais ne vous attardez pas trop à ces arpèges compliqués : il s'agit de divertir la mémoire, non de la désespérer.

Ainsi que je l'ai indiqué dans ma Méthode, vous alternerez la poésie et la prose. Ne croyez pas que celle-ci offrira beaucoup plus de difficulté que celle-là. Le rythme particulier à chaque écrivain compensera bien vite l'absence des rimes.

Je conseille de commencer par la prose moderne, qui est légère, composée de phrases courtes, aisée à saisir et à retenir ; puis de parcourir successivement les deux siècles clas-

siques, le XVIIIe, qui est bien le père du nôtre, et le XVIIe, qui est plutôt le fils de l'antiquité, du latin surtout, et qui s'inspire de la longue période cicéronienne. Enfin n'oubliez pas de faire quelques excursions dans notre opulent XVIe siècle.

Ainsi prenez d'abord une belle page de Mérimée dans *Colomba* ou *Mateo Falcone*.

Le début du roman de Claude Tillier : *Mon oncle Benjamin*, dont on vient de faire une édition populaire, et ses *Adieux* à sa mère et à la vie, autrement émus et sincères que les déclamations de Gilbert. Je communiquerai volontiers ce petit chef-d'œuvre qui, je crois, ne se trouve pas en librairie.

Comme contraste, un passage de Salambô : *La Mort des Mercenaires* et un *Tête-à-tête*, de Taine; une page de Chateaubriand et une de Mme de Staël.

Dans le XVIIIe siècle, vous prendrez Voltaire et Rousseau, mais n'oubliez pas Diderot; dans ce même siècle, et non dans le précédent, vous placerez La Bruyère et la marquise de Sévigné.

Le XVIIe siècle sera représenté par Pascal et Bossuet. Cela suffira pour apprendre à la

mémoire l'exercice avec chargement de gros bagages.

N'hésitez pas à vous attaquer à Rabelais et prenez, entre autres passages « de haute graisse » — et si faciles à retenir ! — la *Défense de l'abbaye de Seuillé*, par frère Jean des Entomeures. Aux habiles et aux courageux je recommanderai le tableau de *la Tempête*, selon Panurge et frère Jean.

Si l'on m'en croit, on suivra le même ordre pour les scènes à jouer que pour les pièces à dire. Nous incarnons facilement les personnages d'une comédie moderne ; mais il faut de l'expérience et de l'acquis pour galvaniser le théâtre classique.

L'art dramatique contemporain est d'une richesse presque effrayante ; pour lui faire des emprunts on n'aura que l'embarras du choix. Signalons seulement, au hasard du souvenir :

Dans le théâtre en vers : le *Flibustier*, de Richepin, notamment la très belle scène du vieux Legoez, glorifiant la mer, et de Pierre vantant la terre recéleuse de trésors.

Comme pièce en prose, le *Duel*, de Lavedan, les explications entre les deux frères ou dans

les *Vainqueurs*, de Fabre, la scène si amusante, si vraie, si forte où Redan, le financier véreux, fait tomber dans ses filets Me Daygrand, l'homme intègre, l'habile avocat.

Dans le théâtre romantique, *Ruy-Blas*, la proposition de don Salluste à don César.

Une petite pièce, supérieurement écrite et toute pétillante d'esprit, de Legendre : *Pylade*, servira de transition entre le théâtre moderne et le théâtre classique. Pour ce dernier, connu de tous, je crois pouvoir me dispenser de donner des indications.

Sur demande de mes lecteurs je fournirai tous les renseignements nécessaires au sujet des scènes et des morceaux cités, et d'autres encore, soit pour le travail isolé, soit pour une tâche à entreprendre en commun[1]. Le travail que je conseille sera fait non au point de vue littéraire mais spécialement pour la mémoire, bien que les deux études aient trop de rapports et des attaches trop étroites pour pouvoir être jamais nettement séparées.

1. Pour plus amples renseignements, s'adresser à l'auteur.

DEUXIÈME PARTIE

LA MÉMOIRE PRATIQUE

CHAPITRE Ier

NOMS PROPRES
DATES
ET NOMBRES QUELCONQUES
LANGUES VIVANTES.

Unité de la Mémoire. — Appellations diverses. — Acquisitions définitives. — Traits d'union. — Difficulté de reconstitution des noms propres. — Moyens de former les chaînons mnémoniques. — Unions logiques, « bizarres » par exception. — L'instantané. — Le système de Leibnitz pour fixer les dates. — Intérêt qui s'attache à la mémoire des nombres et musique particulière. — Le calcul mental. — L'harmonie étrangère. — Comparaison et contraste. — Accent tonique. — Exposé d'un enseignement basé sur le phonétisme. — Mise en pratique. — Règle de conduite. — Épreuves d'endurance. — Une seule vraie épreuve fluidique. — Réponses à diverses questions intéressantes.

Nous sommes arrivés sains et saufs à notre première étape. Soufflez un moment si vous

êtes hors d'haleine, mais j'espère que vous et moi, nous nous sentons plus gaillards qu'au début de nos études, parce que nous avons acquis, avec la souplesse de la mémoire visuelle, auditive, active, observatrice et logique, une pleine confiance en notre faculté de Vouloir. Donc, en marche vers le but de nos travaux : la possession de la Mémoire pratique.

Dès l'abord, sur la route que nous allons suivre, un mot va vous ouvrir des perspectives enchanteresses à l'horizon mnémonique.

Il n'y a qu'*une* mémoire, *une seule*.

Mais alors toutes celles que vous venez de nommer, qui toutes, il est vrai, rentrent dans la grande catégorie de Mémoire verbale ? Celle-ci serait-elle la même au fond que la Mémoire pratique? Vous l'avez dit. Notre faculté de souvenir est unique mais on peut, pour la clarté de l'exposé lui donner différents noms, d'après la matière sur laquelle elle s'exerce : ici les mots, là les actes de la vie journalière; ou d'après les organes et les facultés qui lui fournissent des éléments d'activité avec les moyens de vivifier ces éléments, de les classer, de les fixer.

Puisqu'il n'existe au fond qu'une mémoire,

la conséquence s'impose : *tout ce que nous avons acquis jusqu'à ce jour dans le domaine verbal va nous servir dans le domaine pratique* et l'adaptation du verbe au fait sera d'autant plus rapide et aisée que nous n'avons jamais séparé le mot de l'idée, de l'expression, de l'action et du jugement.

Telle est la récompense que je tenais en réserve pour vous.

Mais pourquoi avons-nous commencé par les mots, plutôt que par les faits et les actes ?

Parce que, je l'ai dit, le domaine verbal est un champ d'action très vaste et d'un accès très commode. Toute méthode basée sur la nature et la raison va du facile au difficile, c'est-à-dire, ne nous y trompons point, *du compliqué au simple*. N'est-ce pas ainsi que procède la nôtre? le facile et compliqué, c'est le verbal ; le difficile et simple, c'est le pratique.

Entre les deux, les noms propres, les nombres et les langues vivantes nous serviront de traits d'union ; la matière appartient encore au verbal, mais les nombreuses applications qu'elle trouve dans les occupations journalières entrent déjà profondément dans le domaine pratique.

Les noms propres ! Voilà pour bien des gens la bouteille à l'encre, une encre bourbeuse dont ils ne peuvent plus faire aucun usage. On entend dire chaque jour: « Moi, je suis brouillé avec les noms propres ». Cela ne se voit que trop ; mais répondez en toute sincérité ? Qui fut la cause de cette brouille ? Serait-ce par hasard la Mémoire ? Je me doute que c'est vous plutôt à vous entendre recourir cent fois le jour aux « machin... chose... vous savez... Ah ! ma foi tant pis, ça me reviendra tout à l'heure ». Et puis vous n'y songez plus, et vous avez obéi une fois de plus à la loi du moindre effort. Croyez-moi, faites la paix le plus tôt possible avec la mémoire des noms propres ; si vos atermoiements continuels l'affaiblissent, ils sapent aussi votre volonté. Vous finiriez par être incapables, en certaines occasions, de désigner les objets les plus ordinaires que par les odieux chose et machin *.

La reconstitution des noms propres est difficile, qui ne l'a éprouvé ? Difficile surtout quand elle doit être instantanée, cas le plus fréquent : dans un cours, une conférence, une plaidoirie si l'on s'est laissé aller à l'improvisa-

tion; dans une transaction commerciale lorsqu'on n'a pas d'écrits sous les yeux. Nous n'avons pas à chercher bien loin la cause de cette difficulté. La mémoire est un enchaînement, et le nom propre ne se lie à rien, prétend-on. Il serait plus exact de dire que les chaînons sont ici moins nombreux et moins solides; ajoutons que le nom commun, d'un usage beaucoup plus fréquent que le nom propre, pénètre plus profondément que lui dans l'inconscient. Le nom propre ne désigne-t-il pas une personne, un pays, un monument, etc. Donc l'enchaînement existe, mais il nous inspire peu de confiance, car à considérer ainsi le rapport, il n'y a ici qu'un seul chaînon. S'il vient à se briser, nous le forgerons à nouveau ou le resouderons.

Le nom d'une personne m'échappe tout à coup, quand j'en ai un besoin urgent ? je n'attends pas qu'ils me revienne lorsque je n'en aurai plus que faire. Il me le faut à présent ! J'évoque la personne avec tous les détails qui peuvent lui donner vie et la rendre intéressante pour moi, les circonstances dans lesquelles je l'ai connue, me demandant si elle m'est sym-

pathique ou antipathique (vision et sentiment), pourquoi ? m'a-t-elle fait du bien ou du mal (logique). J'entends aussi le son de sa voix, son accent particulier (audition), son allure (action) et très souvent un détail bizarre noté au vol par une des formes de la mémoire fait surgir le nom rebelle dans mon souvenir amusé.

Mais il s'agit souvent d'un homme que je ne connais pas et que je dois renoncer à connaître personnellement, puisqu'il est séparé de moi par le temps : le nom d'un personnage historique. Comment le fixer ? comment le ramener s'il s'est échappé? La première fois que je le rencontre, l'écrirai-je un certain nombre de fois en grands caractères ? Le procédé est bien artificiel; il me déplaît aussi parce qu'il est trop exclusivement visuel; il faudra en tout cas le *clamer* avant de le *figurer*. Toutefois c'est à l'observation que j'aurai recours de préférence pour constituer des chaînons. Si c'est par exemple le nom d'un général que je veux m'assimiler, j'unirai son nom à celui d'une de ses victoires ou de ses défaites.

Metellus-Scipion : Thapsus — Kellermann : Valmy.

Je cite à dessein des noms de second plan, car pour ceux de personnages de tout premier ordre, la précaution serait superflue : la fréquence de leur emploi les a fait passer au tréfond de l'inconscient et il serait assez puéril de relier César et Pharsale, Napoléon et Austerlitz. Sauf le cas d'amnésie accidentelle, ces noms-là ne peuvent plus me fuir. Le nom d'un homme d'État sera uni à celui d'une de ses réformes politiques, le nom d'un inventeur à celui d'une de ses découvertes. Je cherchais tout récemment le nom d'un acteur célèbre du XVIIIe siècle; il résistait, le traître ! Je n'aurais eu qu'à le cueillir dans l'ouvrage de M. Jusserand : « Shakespeare en France », mais je m'en gardai bien, c'eût été donner une béquille à ma mémoire et jamais je n'y consens. J'allai le chercher dans la compagnie de Ducis, de Voltaire, de Letourneur, dans la mêlée shakespearienne de l'époque et le voici : Garrick ! Il ne m'échappera plus.

Un degré de plus dans la difficulté : d'autres hommes sont nos contemporains, mais l'espace les sépare de nous; peut-être ne les connaîtrons-nous jamais ni de vue, ni d'audition ; les

renseignements que nous avons sur leurs « circonstances ambiantes » se réduisent à peu de chose. Un commerçant exportateur ne connaît la plupart de ses clients que de nom, mais ce nom, il a intérêt à pouvoir se le rappeler instantanément : il portera toujours sa tête avec lui, tandis que ses livres peuvent être volés ou détruits, ne pas se trouver à portée de la main. Eh bien, pour les retrouver au besoin il faudra dès l'abord les avoir liés d'une façon quelconque à un objet concret ou à une idée. Je peux me comparer en ce point à l'exportateur car je ne connais pas, en chair et en os, mes correspondants et il m'est avantageux de reconstituer à volonté leur nom et leur adresse. Chaque fois donc qu'un nouvel aspirant mnémoniste se présente, je m'efforce de grouper autour de lui les remarques les plus sensées qu'il m'est possible de trouver : *Lafont* s'unira sans trop grimacer à *La Fontaine* et rue de l'*Arbre-Sec* à la fable : *le Chêne et le Roseau*. Mais à défaut de logique, je suis contraint de recourir à la bizarrerie, comme dans le cas des énumérations, vous vous en souvenez ? Tâchons, dans cette passe désespérée,

que la bizarrerie ait le masque comique et que Désiré Vincent à Cahors devienne (J'ai) désiré, vingt cent (fois) (être) hors (de ce) cas... (extraordinaire) ! Nous savons que cela ne tire pas à conséquence et que l'inconscient déblaiera toutes ces scories. D'ailleurs je me garderais bien ici de rien suggérer : l'infraction à la loi raison et nature ne sera tolérable et ne perdra quelque chose de son caractère artificiel que si le délinquant est inventeur; et encore ne devra-t-il pas abuser de la licence. Mais j'avouerai que la cocasserie a eu parfois autant de part que l'inconscient à l'évocation du nom d'un correspondant avec qui je n'étais plus en rapport depuis des années.

Ce sont là des reconstitutions faites à tête reposée et, objectez-vous, en fait de réminiscences de noms propres, il nous faut, en général, des instantanés; c'est à leur défaut que nous employons les machins choses; rien ne nous les donnera. Vraiment ! et l'exercice, et l'habitude de la discipline mnémonique, vous n'y songez plus? En physiologie on est allé jusqu'à soutenir que le besoin crée l'organe; je crois l'affirmation aventurée, car où il n'y a rien la

nécessité même perd ses droits; mais à coup sûr le besoin est dans l'évolution un agent puissant. Mettez donc votre mémoire dans la nécessité de retrouver les noms propres perdus par sa faute, harcelez-la jusqu'à ce qu'elle vous ait obéi, et peu à peu elle arrivera à la rapidité, un jour elle fournira des instantanés. Sachant que le maître ne la laisse point en repos avant qu'elle ait obéi, elle préférera obéir tout de suite.

Autrefois, dans tous les examens d'histoire on demandait des dates et des dates encore; véritable poire d'angoisse qu'on a reléguée aujourd'hui au musée des antiques tortures. Aujourd'hui on irait plutôt à l'excès contraire : plus rien ! J'imagine que mon neveu bachelier ignore la date de la guerre de Crimée autant que celle de la guerre de Cent ans. La fixation dans le temps des événements historiques notables a pourtant son importance; sans elle les événements eux-mêmes ne se dessinent plus nettement devant l'esprit. Mais comment se les assimiler et les reconstituer ? Cette question a toujours préoccupé les mnémonistes. Leibnitz avait imaginé la combinaison suivante :

Représentez chaque chiffre de 1 à 9 et le 0 par une lettre ou groupe de lettres au moyen desquelles vous formerez de petites phrases se rapportant de loin ou de près au fait historique. Cela peut être de quelque utilité*. Mais, Seigneur ! épargnez-nous des potions amères dans le genre de celles que voulait nous faire avaler un mnémoniste de ma connaissance : pour se rappeler la bataille de Lens, par exemple, il fallait se dire : « Je *lance* du pain à la girafe du Jardin des Plantes ». Ah ! non ! non ! nous aimons parfois les bouffonneries, mais à condition qu'elles soient courtes, et s'il nous fallait apprendre ainsi l'histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la « Séparation »... nous préférerions tout de suite le cabanon.

Aussi bien la mémoire des dates n'est qu'une petite sous-variété de la grande mémoire des nombres en général, qui présente infiniment plus d'intérêt pratique. Commerçant éloigné en ce moment du siège de mes affaires, je veux me rappeler, sans consulter mes livres, combien je dois à un fournisseur, combien un client me doit ; industriel, entrepreneur de travaux, à combien s'élève dans la première quinzaine

la paie de mes ouvriers ; banquier, agent de change, la cote de telle valeur qui m'intéresse particulièrement ; policier, le numéro d'un titre au porteur qui a été volé ; professeur enfin combien de leçons orales j'ai données à un élève, combien de lettres j'ai échangées avec un correspondant. Irais-je alors comme pour la bataille de Lens, jeter du pain..., etc. ; ma foi autant vaudrait jeter le manche après la cognée.

Par bonheur, deux auxiliaires bien plus efficaces se présentent à nous : *l'intérêt* et la *musique des nombres.*

Pour l'histoire, l'intérêt sera celui qui nous a servi d'aiguillon dans l'acquisition de la connaissance et si le fait de la découverte de l'Amérique m'intéresse il s'unira intimement dans mon esprit à la date 1492 que je fais sonner très haut après avoir clamé l'événement. Mais dans les affaires l'intérêt signifie *l'intérêt pécuniaire*, et fiez-vous à celui-là pour emporter le morceau ! préoccupation bien légitime quand elle ne tourne pas à l'âpreté du gain, car enfin l'argent nous permet de vivre et il faut vivre avant de philosopher. Et la musique des nom-

bres? Elle existe, et encore un coup, quand elle s'unit à l'intérêt deuxième du nom, cette musique a des propriétés singulièrement fixatives et reconstitutives. Demandez-moi pourquoi, quand je vivrais cent ans je ne pourrais oublier le numéro 75. 83. 90. 50 qui bourdonne à mes oreilles sur ma moindre injonction!

Mais quelles gammes exercerons-nous pour acquérir cette musique « numérale »? Le *calcul mental*. Rien de comparable à lui pour assouplir les plus dures circonvolutions du cerveau. Vous ne vous doutiez pas que la mémoire jouât un tel rôle dans ce calcul; vous vous contentiez de dire : je n'ai pas la bosse! Défaite trop commode. Il n'y a bosse qui tienne; chacun de nous peut développer sa faculté mnémonique sous toutes ses formes. Or, les cas anormaux de Mondeux et d'Inaudi ont fourni l'occasion de s'assurer que le visuel et l'auditif jouaient un rôle prépondérant dans le calcul de tête. Je ne vous demande pas de rivaliser avec ces prodiges, pas même avec certains caissiers des grands magasins qui tous pourtant n'ont pas, je pense, le calcul inné, mais qui font du calcul mental une spécialité. Il n'en

reste pas moins que cet exercice, à petite dose, est excellent et que le maniement des nombres sans écriture, a sa grande utilité dans les affaires et dans toute activité pratique.

En premier lieu, poussez l'étude de la table de multiplication jusqu'à 20 au moins, de façon que vous puissiez dire avec autant de facilité et sans plus de conscience apparente 3 fois 17, 51, que 3 fois 7, 21. Abordez ensuite la table d'addition, et un jour, qui n'est pas éloigné, vous ne direz plus 17 et 45... 7 et 5, 12, 4 et 1, 5 ; 5 et 1, 6-62; cela c'est de la vision ; ni 45 et 10, 55; 55 et 7, 62; cela c'est de l'analyse et les deux procédés pèchent par la lenteur, mais 45 et 17, 62; c'est de l'auditif rapide, d'abord conscient, en attendant l'inconscient instantané. Pour l'étude pratique de cette table j'écris (il le faut bien ici) les nombres de 11 à 99 sur de petits carrés de papier, je les tire deux par deux, j'énonce les parties et je force la proclamation de la somme à suivre d'assez près, de très près, de tout près, enfin instantanément. Ne vous figurez pas que ce soit là un des douze travaux d'Hercule. Mais c'est un exercice un peu plus simple, par consé-

quent plus difficile que l'évocation d'un nom propre.

Sentez-vous la nécessité de parler, de lire, d'écrire une ou plusieurs langues étrangères? Nous sommes maintenant préparés à en attaquer l'étude et dans ce domaine éminemment pratique, la mémoire verbale développée patiemment d'après notre méthode nous sera d'un merveilleux secours. Si j'ai pu vous donner un auditif délicat, subtil, amateur de bonne musique, l'occasion ne vous manquera pas ici de me vouer quelque reconnaissance. Et comment le faire ? en redoublant d'ardeur, de ténacité, de patience surtout et en devenant des polyglottes de première force pour avoir pratiqué mes exercices de linguistique musicale avant de lire, avant d'écrire.

Car c'est pour nous le dogme intangible : un langage est avant tout une musique, et bien longtemps après qu'elle a volé sur les lèvres des hommes, elle est un jour représentée par des signes conventionnels. La musique fait à ce point partie intégrante de notre moi que des patois, qui ne sont plus parlés, demeurent

encore à l'état d'accent dans la langue qui s'est substituée à eux. Par contre, saisissez mal au début des études l'accent d'une langue étrangère, soit par suite d'une méthode irrationnelle ou d'un enseignement vicieux, soit faute d'un auditif assez sensible, il vous sera très difficile plus tard de vous corriger : l'instinct, l'imitation musicale, l'emportera à tout moment sur les meilleures intentions de réforme. Un de mes amis a épousé une Anglaise; chaque année, durant la « season » il habite Londres; il possède sa grammaire comme peu d'Anglo-Saxons eux-mêmes peuvent s'en vanter; par malheur, il ne parle pas l'anglais. Quelle plaisanterie ! Non, il parle le français en employant des mots anglais. La lettre est gravée dans son visuel, la musique fait défaut à son auditif et à son expression *.

La linguistique possède deux excellents instruments d'observation que nous allons employer : la *comparaison* et le *contraste*. Je signalerai tout à l'heure un plaisir particulier qui découlera de l'observation : le plaisir de la surprise.

Après ce que je viens de dire on ne doute

plus qu'il faille d'abord entendre le mot étranger; j'ajouterai qu'il faut l'*entendre avant d'en connaître la signification*, pour que le son accapare l'attention tout entière. La curiosité est aussitôt éveillée. Que viens-je d'entendre ! Cela est-il comparable à quelque chose dans ma langue maternelle? — Où cela est-il complètement différent?

Je suis d'abord frappé par un son très gourmand qui semble vouloir manger les autres. J'ai découvert l'accent tonique.

Je m'aperçois bientôt que certains sons, principaux ou secondaires, ont une musique vraiment étrangère, que pour les émettre, celui qui me parle doit imprimer à ses mâchoires, à sa langue, à ses lèvres des mouvements que le français n'emploie pas, que parfois il mâche ses mots, parfois ouvre la bouche dans toute son ampleur et brusquement la referme comme s'il voulait mordre et parfois, enfin, se râcle le gosier d'une façon inquiétante. Soudain voici un mot que je connais. Serait-ce un Français émigré à l'étranger; est-ce par hasard que l'étranger ressemble à un Français ?

Maintenant, j'ai hâte de savoir ce que veulent dire tous ces mots !

Je refuse de vous satisfaire encore. L'instinct n'a pas accompli toute sa tâche; après la curiosité qui a nourri l'auditif, je veux que l'imitation s'efforce de reconstituer. Répétez tous les mots que je viens d'employer. — Je ne me souviens pas d'un seul ! — En êtes-vous sûr? Allons, le maximum d'effort ! — Attendez ! celui-ci... et encore cet autre... (ressemblants ou contrastants, peu importe; en général les contrastants se présenteront les premiers, leur musique différente nous aura plus vivement frappé). A présent, amenons les retardataires, répétez-les plusieurs fois de suite après moi.

Même exercice à notre prochaine réunion. — Cette fois, rien n'est resté ! — Vous vous l'imaginez, mais remarquez comme après une simple répétition du maître, votre reconstitution s'opère plus aisément. Il était donc resté quelque chose, une trace au moins, dont un second, un troisième exercice feront un sillon que vous ne pourriez plus détruire quand vous le voudriez. Dans ce sillon creusé par l'instinct

auditif, il est temps de semer le bon grain de l'intelligence.

Je vous donne la signification des mots prononcés jusqu'ici et dans nos leçons suivantes je les assemblerai en de petites phrases où s'intercaleront des mots inconnus, levain de curiosité nouvelle.

Et quand vous serez comme chez vous dans votre minuscule domaine phonétique, alors, seulement alors, je vous ouvrirai le domaine visuel : j'écrirai les mots, les phrases au tableau.

Surprise, coup de théâtre annoncé : Comment ! c'est ainsi que cela s'écrit ? Oui, toute orthographe est imparfaite et, de plus, la langue écrite évolue moins rapidement que la langue parlée. Vous voyez le mot figuré par des lettres, reconstituez les sons d'après l'auditif précédent ; que la lettre ne soit pour vous qu'un aide-mémoire et n'ait aucune influence sur l'énonciation. Ne vous avisez pas de prononcer des lettres qui n'existaient pas pour vous quand rien ne pouvait encore vous faire soupçonner leur présence ; je me fâcherais tout rouge. Sachez qu'ici plus que jamais l'auditif doit commander en maître.

Avez-vous réussi à conserver la prononciation correcte *en dépit de l'orthographe?* J'efface ce qui se trouve au tableau et je vous demande de reconstituer d'abord en silence, puis en prononçant les mots à mesure que vous les écrivez. Si ces exercices sont alternés et gradués comme il convient, quelle gymnastique ne feront-ils pas exécuter à la mémoire auditive et à la visuelle, donc à *la Mémoire*, faculté unique mais multiforme.

Il nous reste à *découvrir la grammaire*, rien que cela. Observation, à la rescousse! remarquez curieusement, examinez à la loupe de votre attention, analysez, synthétisez et concluez. Bien entendu, je vous aiderai, je donnerai quelquefois au travail le coup de main du contremaître mais n'attendez pas que je vous serve la besogne toute faite. Quand nous aurons trouvé une solution quelconque, quand nous aurons bien ou mal taillé notre règle, nous la soumettrons au contrôle d'un traité de grammaire et, le cas échéant, à constater le défaut nous saisirons ce qui a causé l'erreur. Quelquefois c'est la grammaire qui a tort et notre logique n'encourt aucun blâme, mais on

ne peut que s'incliner devant l'usage, même absurde. En tout cas, le plaisir de la découverte aura fixé le point qui aurait glissé et se serait perdu si nous l'avions aussitôt élucidé au moyen d'une formule toute faite, et sans nous donner la moindre peine.

Précisons les détails après avoir donné le plan général de nos travaux.

Quels seront les premiers mots que j'énoncerai? Autrefois je nommais les objets qui m'entouraient mais encore une fois le visuel risque de faire du tort à l'auditif. Toutefois le procédé n'est pas mauvais pour les enfants car enfin le visuel est ici une vision d'objets, non de mots, en outre on peut de la sorte recourir tout de suite à des mouvements qui empêchent l'attention de s'endormir. Mais l'adulte a la volonté d'apprendre et son activité intellectuelle développée demande à s'exercer sur des idées plutôt que sur des choses. Cet enseignement par l'attouchement de crayons, porte-plume, morceaux de craie, chaises ou lampes est pour lui vraiment trop rudimentaire et devient bien vite fastidieux; même s'il se complète d'images noires ou bariolées. Aussi je préfère

commencer par lui donner le temps présent des verbes être et avoir, le principe de l'existence : je suis ; puis, le pivot de l'intérêt que nous-mêmes et nos semblables prenons à l'existence : j'ai, tu as, il a, etc. Cela compris et appris, je dis une très courte histoire. Je fais exploser la syllabe tonique de chaque mot ; ne craignez pas l'exagération : elle ne s'atténuera que trop dans la suite des exercices. J'invite mon auditeur à devenir mon collaborateur et à répéter après moi ; il s'en tirera clopin-clopant mais j'exige du moins que l'accent et la prononciation soient irréprochables ; nous répéterons autant de fois qu'il le faudra. Je brouillerai tous les mots, je prendrai chacun d'eux au hasard, je le prononcerai et le ferai prononcer, je recomposerai les phrases et l'histoire même ; bref, nous nous livrerons à tous les exercices imaginables d'assimilation et de reconstitution. Aidés de nos éléments bruts dont nous avons saisi la forme et la signification, nous partons à la découverte du mécanisme qui façonne ces éléments, nous constituons un embryon de la grammaire.

Passons à l'étude d'un deuxième morceau ;

j'engage la responsabilité de l'élève. Prenez-y garde : si vous déclarez inconnu un mot que nous avons entendu et vu dans le premier morceau, je saurai que l'inconscient n'a pas accompli son œuvre et je réclamerai la reprise de l'exercice du conscient, j'insisterai sur la nécessité d'un redoublement d'attention à l'avenir. D'un deuxième morceau à un nombre indéfini de morceaux nous élargirons sans cesse le champ de notre connaissance. Souvent je donnerai à l'étudiant un rôle actif : d'élève il deviendra maître; c'est lui qui me fera la leçon, sur la matière précédemment employée. Nous essaierons aussi de converser en employant les éléments dont nous avons la pleine disposition, et point d'autres.

Notre règle invariable de conduite sera :

Ne jamais nous avancer sur un terrain nouveau sans nous assurer que celui que nous quittons est solide sous nos pas jusqu'au tréfond, et nous assurer de temps en temps que les terrains parcourus précédemment sont restés fermes, eux aussi.

Ne laissons pas d'ennemis en arrière, pas d'hésitation, pas de demi-connaissance, pas

d'à-peu près. Car c'est ici qu'un inconscient profond, inébranlable en toutes circonstances sera nécessaire. Vous vous croyez sûr de posséder un mot, une locution, parce que dans notre salle de leçons, vous les trouvez quand vous voulez et les reconnaissez quand ils passent. Mais s'ils sont amoindris par une énonciation très rapide ou transformés par une prononciation populaire, pourrez-vous encore les saisir au vol? Et sous l'empire de la nervosité, en présence d'étrangers, quand le temps presse, au guichet d'une gare, dans une réunion où il s'agit de faire prévaloir votre avis, serez-vous toujours capable de reconstituer instantanément? On ne possédera jamais trop, afin de posséder assez en un besoin urgent.

Donc dans l'étude des langues vivantes plus encore que dans celle des morceaux de vers ou de prose, multiplions les *épreuves*, épreuves d'endurance et épreuves fluidiques.

Aussi bien les épreuves d'endurance s'imposeront-elles à chaque instant. Je l'ai dit déjà : l'étude d'un nouveau morceau passera tout de suite la connaissance à un crible très serré et

fera voir si elle est parfaite, insuffisante, défectueuse ou nulle. Pas de subterfuge, pas d'évasion possibles, pas de petite habileté qui vaille. Si vous hésitez, si vous savez mal vous ne savez pas du tout.

Par contre, les épreuves fluidiques sont rares et ingrates. J'ai, à diverses reprises, essayé d'organiser un « cercle de conversation », jamais je n'ai réussi et partout j'ai vu l'organisation de cercles et sociétés polyglottes aboutir en fin de compte à un insuccès pareil au mien. Les étrangers qu'on attire, s'ennuient et désertent bientôt, les élèves ou adhérents sont de force différente et se gênent mutuellement ; ce sont toujours les mêmes qui parlent, les habiles ou les hardis ; les autres se taisent, se découragent abandonnent la partie. La grande épreuve fluidique, la dernière mise au point indispensable reste donc le *séjour à l'étranger*.

Est-ce à dire qu'il faille partir sans préparation aucune, ignorant tout de la langue qu'on veut acquérir ? Nullement. Vous voulez courir avant de marcher, vous tomberez ; vous prétendez tout apprendre d'un coup, vous saurez mal.

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui assure ce grand démolisseur de Voltaire qui, çà et là a édifié quelques solides vérités. Celle-ci est inébranlable et inéluctable ; elle apparaît ainsi dans toutes les sphères de l'activité humaine. La nature agit lentement, l'homme ne saurait mieux faire que de l'imiter en cela. Si vous nous avez suivi pas à pas avec courage, avec opiniâtreté, si vous avez subi patiemment toutes les épreuves d'endurance, la grande épreuve fluidique finale ne sera plus qu'un jeu, l'affaire d'un mois au plus en pays étranger. Au bout de ce temps vous serez là-bas chez vous, comme vous étiez ici même et votre séjour ultérieur n'aura plus pour vous qu'agrément et profit.

Des correspondants m'ont posé certaines questions auxquelles je répondrai ici parce qu'elles intéressent tous mes lecteurs qui étudient les langues vivantes.

Faut-il, dès le début des leçons, employer exclusivement la langue étrangère?

Je n'y vois pas grand avantage pour la mémoire et j'y trouve un grand inconvénient pour la logique. Nécessité est mère d'invention, dit-on. C'est vrai ; mais qui empêchera

d'imposer de temps à autre cette nécessité à l'élève ? A quel moment ? Quand il aura à sa disposition les éléments nécessaires pour la matière traitée. L'astreindre en tout temps à cette même obligation serait l'exposer à des erreurs et lui faire perdre son temps. Une heure de travail intelligent, lumineux, vaut mieux que des semaines d'agitation dans les ténèbres.

Faut-il s'efforcer de penser en langue étrangère ?

Jamais je n'ai compris cette expression « penser en une langue ». Le langage est un instrument de la pensée, il n'est pas *la* pensée et si je parlais toutes les langues du monde, j'aurais à ma disposition une infinité d'instruments, je n'aurais jamais qu'une nature et une pensée. Eh quoi ! vous voudriez que ce pianiste à qui il plaît d'apprendre le violon, sente désormais en violon ? Il n'a jamais eu et n'aura jamais qu'un sentiment, celui que la Nature lui a donné ! Non, décidément, je ne comprends pas.*

Le seul exercice doit-il être la conversation ?

Non certes ! Je suis, vous le savez du reste, un chaud partisan de l'auditif, mais je ne lui

permets pas d'empiéter sur le rôle de la vision, moins encore sur celui de l'intelligence. La conversation, réduite à ses seules ressources, tourne perpétuellement dans le même petit cercle. Pour soutenir l'intérêt de ma mémoire il faut continuellement de nouveaux mots évocateurs d'idées nouvelles. Songez que le plus riche causeur n'a guère que douze cents mots à sa disposition et que l'écrivain le plus pauvre en emploie de deux à trois mille*. Brisons donc le petit cercle par la lecture à haute voix. Ma mémoire exercée aspire au maximum d'effort, et de plus je veux qu'elle s'emploie au service de ma langue maternelle autant qu'à celui de la langue étrangère. Brisons encore le cercle par la *traduction*. Horreur! en revenir au système vieux jeu du thème et de la version? Vieux jeu, soit! mais jeu excellent quand il est bien compris. Je ne prétends pas reprendre la traduction mot à mot du temps jadis pas plus que le thème à coups de grammaire et de vocabulaire avec des gentillesses comme : « Le soulier de l'ami de mon père est-il grand et étroit? Non, mais celui de la fille de notre voisin est petit et large ». Entre ces exercices ineptes et

le thème intelligible, et intelligemment combiné pour faire travailler l'intelligence et le jugement, entre le pénible interlinéaire et la traduction à vue, quelle distance n'y a-t-il point! Nous tenons peut-être ici la tâche mnémonique supérieure, si elle est exécutée sous l'inspiration d'un goût impeccable; et la recherche de la perfection dans le fond et la forme, dans la pensée et dans son expression, ne peut trouver meilleure occasion de déployer ses talents. L'excellent traducteur à vue est presque aussi rare que l'excellent lecteur et si celui-ci est presque un improvisateur, l'autre est un linguiste de premier ordre, soyez-en certain; il parle, il écrit la langue étrangère à la perfection car il en a pénétré le génie.

On me demande enfin ce que je pense du *dictionnaire*; si je conseille ou réprouve son emploi?

Vous savez ce que le bonhomme Ésope disait de la langue : c'est la meilleure et la pire des choses. Le dictionnaire est l'outil le plus dangereux qu'on puisse mettre entre les mains d'un débutant : je défends absolument à celui-ci de s'en servir. Le dictionnaire est un mer-

veilleux instrument de travail pour l'élève qui, déjà avancé dans l'étude de l'idiome étranger cherche à bien fixer ses idées, à augmenter ses ressources verbales, à introduire dans leur emploi, avec l'enchaînement serré, le raffinement auquel aspire un jour, de toute nécessité, un esprit cultivé. Rien ne remplace le dictionnaire pour jeter la clarté sur les notions abstraites, mais le concret doit être acquis pour la plus grande part sans son aide. Il est le destructeur de la Mémoire et de la Méthode ou l'un de leurs plus sûrs auxiliaires. J'ai pitié de l'écolier qui « potasse » ses versions et ses thèmes à l'aide du dictionnaire, qui se détruit les yeux, ruine sa faculté d'observation, anémie son attention et fausse son entendement. Mais que dire de ceux qui le laissent faire ou le contraignent à une besogne non seulement inutile, mais funeste? Par contre, celui qui aura appris à lire d'abord dans le livre de la Nature et de la Vie, trouvera ensuite dans le dictionnaire le reflet de l'une et de l'autre, fixé par le labeur patient des générations qui l'ont précédé.

Nous amener à Savoir, complètement, intimement, je dirais volontiers *amoureusement*,

voilà ce qu'ambitionne une *Méthode*, ou bien elle n'est que vanité et duperie. Tous les moyens devront être employés pour atteindre ce but; tous, dis-je, à l'exception des moyens purement mécaniques et partant, absurdes, doivent se prêter un mutuel concours. Mais il faut que chacun arrive à son heure, lentement, sans esprit de supercherie ni désir effréné de brûler les étapes au prix de n'importe quel sacrifice, fût-ce celui du sens commun.

CHAPITRE II

LOCALITÉS — HARMONIES

Images et voix intérieures. — Excursion au pays des souvenirs. — Un mystérieux accompagnateur du travail. — Phase passive; l'instinct domine. — Distinction essentielle. — Complexité de la nature. — Action restreinte de la localité dans la mémoire verbale. — La chanson de Jenny l'ouvrière. — Un choral féminin. — La mémoire féminine. — Vivacité dans la mémoire verbale, sûreté dans la mémoire pratique. — L'image et l'intérêt. — Phase active où règne la volonté. — Jongleries inutiles. — Le procédé déraisonnable. — Localités inconséquentes mais non absurdes. — L'évolution de la vie et de la localité.

Il existe un procédé mnémonique, connu de toute antiquité, procédé dont le principe est excellent si les applications qu'on en fait ne sont pas à l'abri de tout reproche; c'est la *méthode des localités*. Voici en quoi elle consiste; vous voulez fixer une notion; en même

temps que vous l'énoncez, unissez-la à un tableau, à une vision intérieure que vous créerez de toutes pièces par le moyen de l'imagination, ou en faisant appel au souvenir. La mémoire, toujours en quête d'enchaînement, liera étroitement les deux éléments qui lui sont fournis, et s'aidera du concret pour retenir l'abstrait, du pittoresque pour conserver le nombre, le fait, le personnage, l'idée.

Il paraît que ce procédé fut inventé, ou appliqué d'abord avec succès par Simonide, poète grec, et recueilli par Cicéron, qui l'a exposé en détail dans plusieurs de ses ouvrages. Si quelqu'un de mes lecteurs était assez obligeant pour m'apprendre où l'on peut trouver ces explications dans l'œuvre considérable de l'orateur romain, il aurait droit à tous mes remerciements. Je ne connais le moyen mnémonique que par l'usage assez restreint qu'en ont fait les modernes et tout me porte à croire que Cicéron en avait tiré un autre parti, bien plus large, pour les besoins de sa profession et peut-être de son esthétique et de sa philosophie.

Quoi qu'il en soit, le procédé m'a servi et

me sert encore dans mes travaux les plus divers, et cette longue pratique me conduit aujourd'hui à prendre les « localités » visuelles et auditives, pour base de la mémoire pratique appelée à diriger notre activité de chaque jour, ainsi que je l'indiquerai dans le chapitre qui suivra celui-ci.

Ce fut la localité auditive qui s'imposa chez moi la première, et ici encore se signalèrent mes prédilections instinctives, bien que je ne conteste point l'efficacité de l'image intérieure. J'étais correcteur dans une imprimerie et dans mes moments de loisir j'apprenais l'anglais en déchiffrant tant mal que bien un roman de Dickens, *Barnaby Rudge*. Le choc des pédales, le balancement des minerves et le ronflement des grandes machines scandaient et berçaient mes laborieuses recherches; et voici que, je ne sais pourquoi, tous les bruits se fondent dans la Marche turque d'*Obéron*, d'abord lointaine, peu à peu se rapprochant, devenant assourdissante, diminuant d'intensité jusqu'à n'être plus qu'un murmure, pour accourir de nouveau vers moi en un *crescendo* fantastique. Cet air devient une obsession au chapitre de

incendie de Londres, quand la populace en élire marche à l'assaut de la prison. Le chapitre dans ses moindres détails et presque avec tous ses mots m'est resté vivant dans la mémoire.

On peut à la rigueur trouver un rapport entre les deux marches, celle du roman, celle de l'opéra, sans parler des machines toujours en marche aussi; mais quelle liaison établir entre tel passage du *Dynamiter* de Stevenson et la chanson dont l'audition première se perd à l'horizon de mon enfance, particulièrement la fin d'un couplet :

Nous avons eu d'grands avantages;
La mitraill' m'a brisé les os;
Nous avons pris arm's et bagages;
Pour ma part j'ai deux ball's dans l'dos !

Je nouai pourtant tout naturellement ces deux matières disparates, ou plutôt le nœud se forma à mon insu, quand, ayant passé de la correction à la traduction, je m'appliquais à rendre cette page émouvante et comique à la fois où l'anarchiste malgré lui, parcourt les rues, sa bombe à la main. alors que, devant ses yeux troublés, les plus hautes maisons ne

paraissent plus que des jouets. Comme localité image j'aurais dû avoir en ce moment un tableau du royaume de Lilliput ? Il n'en fut rien. Dans un grand jardin, près d'un bassin bordé de lierre et de pervenche, je vis un gamin fluet de cinq ans occupé à pêcher, au moyen d'un protège-viande en toile métallique fixé au bout d'un long bâton, des insectes aquatiques qu'à cette époque de son existence, il appelait des « cafards »...

Lorsque, montant un degré de plus, je me transformai en auteur et racontai mes propres impressions et souvenirs dans les *Émotions d'un Gratte-Papier*, au moment où j'arrivai à la « cage de verre », j'aperçus le bureau de rédaction d'une revue. La fumée bleue des cigares estompe la forme des personnages et des objets ; le petit directeur est assis sur le coin d'une table et se taille les ongles avec un canif de nacre ; le rédacteur politique est affalé dans un fauteuil à dossier bas ; le rédacteur théâtral se promène, gesticulant, de la bibliothèque, couvrant la muraille du fond, au bureau près de la porte, où le secrétaire lit un manuscrit. On discute ardemment, on se dispute parfois,

car les circonstances sont graves, mais tandis que j'écris, ma voix intérieure murmure une *Polonaise* de Chopin qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire.

D'après ces exemples, et d'après ce que chacun aura certainement éprouvé en nombre d'occasions, aussi longtemps que la localisation et l'harmonisation sont encore dans la phase passive, elles ont tous les caractères de l'instinct; nous ne les formons pas, mais elles nous fournissent leurs suggestions; ni Simonide, ni personne avant lui ne les a inventées, toujours elles se sont imposées à l'esprit; elles ne s'enchaînent pas nécessairement au sujet de la tâche que nous accomplissons : au contraire, la liaison est ici l'exception. On pourrait les comparer aux images, aux musiques, aux idées incohérentes qui, la nuit, passent dans nos rêves, avec cette différence que les localisations nocturnes disparaissent au réveil quelque effort que nous fassions pour les fixer, et que les diurnes persistent en dépit de ce que nous tentons quelquefois pour les chasser.

Que l'on m'entende bien : je distingue absolument l'*audition* et la *vision*, dont il a été

question dans la première partie, des *images* et des *voix intérieures* que nous considérons en cet instant. Les premières sont volontaires et procèdent des sens et de l'intelligence, aidés de l'éducation et de la réflexion ; les dernières sont fatales (je veux dire forcées) pour leur plus grande part. Prenons seulement l'exemple de la cage de verre : l'image, bureau de rédaction, la musique, Polonaise, ne m'ont pas empêché de revoir mes compagnons de volière au moment où je les ressuscitais en idée ; de les entendre quand je les faisais parler ; ceci c'était la mission de la création intellectuelle ; mais du même coup, je localisais, et voilà le rôle de l'activité mnémonique en son état encore passif. Cette double action montre bien la complexité de notre nature où l'instinct ne perd jamais complètement ses droits.

On me demandera sans doute pourquoi je n'ai pas traité cette question si importante des localités et des harmonies avant d'abandonner la mémoire verbale. J'avais à cela une bonne raison ; c'est que les suggestions de cette image et de cette harmonie interviennent à un degré beaucoup moindre dans l'assimilation et sur-

tout dans la reconstitution des morceaux que l'on apprend par cœur. Le travail est alors plus spécialement auditif et visuel; nous disons à haute voix, et l'accent, le ton, l'expression ne laissent guère de fonction à une harmonie en quelque mesure étrangère au sujet; de même l'observation et le geste réduisent à peu de chose l'influence de la localité.

Quand vous apprenez l'*Idole* :

O Corse à cheveux plats que ta France était belle
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or...

La personnification de la France présentée par le poète est si forte, que l'image accapare toute notre attention; vous avez devant les yeux un cheval gigantesque, et rien d'autre n'existe pour vous. Plus loin :

Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hom-
[mes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.

Que voyez-vous, sinon des scènes de tumulte, des tableaux d'horrible carnage ?

La musique des vers aussi, et elle seul règne avec tyrannie sur notre audition :

Sur ses jarrets d'acier elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement

. . . . . .

Alors comme elle aimait les rumeurs de la guer
La poudre, les tambours battants...

Une certaine localité, une certaine harm nie indépendantes interviennent parfois, tin dement, quand la poésie a un caractère calm intime ou philosophique. *Ville de France*, ı vient aussitôt à l'esprit comme type d'un m ceau de ce genre. Voici la vision :

Elle est là, étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses de [pon
Les arbres de son mail sont vieux comme les pier
De son clocher qui pointe au-dessus des maiso

Ce n'est pas un tableau d'un coloris viol comme celui de l'*Idole*; aussi n'exclut-il] nécessairement la localité, la vision intérieu et celle qui m'accompagna pendant l'étude ce morceau fut la toile d'un des petits maît flamands, Pieter de Hoogh, représentant n un paysage, mais une cour baignée d'une

mière atténuée où conduit un couloir complètement sombre. Nulle voix intérieure ne s'éleva en moi, peut-être parce que la musique même du morceau, quoique très discrète, ayant suffisamment frappé mon oreille, aucune harmonie additionnelle ne fut appelée comme auxiliaire :

Le trottoir de la rue est sonore à mon pas

. . . . . .

Un écho que l'on suit vous précède en marchant.

Surtout la strophe :

Dans l'air limpide, gai, transparent et sans brume,
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous;
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume,
Et l'on entend des cris d'enfant, aigres et doux.

Et jusqu'à la musique un peu déconcertante, parce qu'elle fut longtemps inusitée dans le vers français :

Et que sonne la route, dure au pas égal.

Après ce retour en arrière dans le domaine verbal, je reviens vite aux travaux pratiques, et la comparaison me fait constater, avec plus de netteté encore qu'auparavant, la puissance de la localité musicale ou imagée sur l'activité

générale et mnémonique. Je remarque aussi que plus l'être humain est près de la nature, plus la localité agit en lui, la musique de préférence à l'image. L'ouvrier subit, moins que le travailleur intellectuel, l'influence de l'éducation, aussi travaille-t-il en chantant. La femme obéit plus que l'homme aux instincts et aux impulsions primitives, elle est sentiment plutôt que pensée ; connaissez-vous beaucoup de couturières qui ne fredonnent pas une romance tendre en poussant l'aiguille ? Secrétaire de rédaction d'une Revue, j'avais mon bureau à proximité de l'imprimerie où l'on employait des femmes comme typographes. De cet atelier montait un tel ramage que nous en étions assourdis et parfois, sur l'ordre du directeur, le prote imposait silence à ces dames. La trêve n'était jamais de longue durée : une voix claire s'élevait soudain ; la voix grave du contremaître l'étouffait sous un : chut ! énergique, mais bientôt deux soprani, dix, vingt dominaient à leur tour la basse masculine et le chœur reprenait avec plus d'entrain que jamais. Je n'affirmerai pas qu'un atelier de typographes hommes ressemble à un couvent de Trappistes,

mais du moins n'est-il pas non plus un vivant phonographe. Les typographes sont peut-être les ouvriers les plus intellectuels et tout me porte à croire que chez eux la localité-image acquiert en vigueur tout ce que perd la localité-harmonie.

Ces observations, direz-vous, concernent l'activité dans ses manifestations les plus étendues. Assurément; mais ne savons-nous pas que l'activité générale est indissolublement liée à l'activité mnémonique ? ce qui s'applique à l'une peut s'appliquer à l'autre, n'en doutons point. Et puisque nous parlions à l'instant de la véritable passion de la femme pour la musique, profitons de l'occasion pour présenter quelques remarques sur la mémoire féminine, mais sans plus les restreindre à l'ouvrière seulement.

Chappuzeau, historiographe du théâtre au XVIIe siècle, affirmait que les femmes ont la mémoire plus sûre que les hommes. M. Karl Mantzius, acteur et directeur de théâtre, rapporte cette opinion dans son ouvrage sur Molière, les théâtres, le public et les comédiens de son époque et il ajoute : « Aujourd'hui, il en

est de même ordinairement ». Je ne suis pas tout à fait de son avis; ou plutôt je crois qu'il importe, ici encore de distinguer entre la mémoire verbale et la mémoire pratique.

J'ai donné des leçons à un nombre sensiblement égal de jeunes filles et de jeunes gens et l'expérience me permet de conclure que, dans le domaine verbal, ce n'est pas tant la *sûreté* qui distingue la mémoire féminine, que la *vivacité*. Dans l'hypothèse d'un travail égal des deux parts, la femme apprend plus rapidement que l'homme, et avec plus de facilité, un morceau, une scène; mais souvent il arrive qu'elle les retient moins longtemps. Toute proportion gardée, n'est-ce pas la différence que nous observons entre l'activité mnémonique de l'enfant et celle de l'adulte! Ceci soit dit sans déprécier aucunement le travail féminin, dont j'estime hautement les qualités. La femme est plus vivement affectée que l'homme par la musique; même sans exercices préparatoires la mémoire auditive est chez elle très développée. Or, la caractéristique de cette mémoire est précisément la vivacité. Mais, comme l'enfant, qui apprend sans se donner beaucoup de peine,

la jeune fille se fie volontiers à sa facilité. Le jeune homme, forcé de « piocher » davantage, creuse plus profondément (quand il veut bien piocher et creuser, ce qui n'est point, par malheur, la règle; il s'en faut !) et le plus grand effort assure la plus grande durée. C'est la loi que personne ne peut enfreindre ni éluder qu'à ses risques et dommages.

Mais, dans le domaine pratique, la femme règne sans conteste. Et ici j'admets pleinement l'opinion de M. Mantzius : la mémoire féminine est infiniment plus sûre que la nôtre. Je parle surtout en ce moment de la femme qui a dépassé la trentième année. Généralement alors, épouse et mère, elle est essentiellement conservatrice; la nature lui donne pour mission d'être la gardienne du foyer, de ses biens, de ses affections, de ses traditions, et la nature lui accorde en même temps une mémoire pratique supérieure, dont l'exercice incessant en des matières chaque jour d'un plus haut intérêt pour elle, fortifiera encore la merveilleuse endurance. L'exactitude mnémonique chez elle ne va pas sans une certaine cruauté, inspirée du reste par les meilleures intentions. N'espé-

rez pas qu'une sœur, une mère, oublie jamais telle sottise que vous aurez commise à n'importe quelle époque de votre vie; n'espérez pas surtout, maris, que votre femme ensevelisse dans l'oubli vos erreurs, vos plus innocentes « gaffes ». Tout cela vous sera servi fréquemment; eussiez-vous l'âge des patriarches vous serez toujours à leurs yeux un jouvenceau qu'il s'agit de mettre en garde contre ses écarts de conduite et de langage. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, car toute enquête est ici délicate et difficile, la femme adulte acquiert cette rigueur mnémonique instinctivement par le moyen de la localité-image, vivifiée par l'intérêt, plus particulièrement l'intérêt familial.

Nous avons largement fait la part de l'instinct; il le fallait puisque pour lui la nature ainsi la taille dans notre activité. Ces suggestions et ces impulsions ont bien plutôt le caractère d'une nécessité que d'un procédé ou d'une méthode. Mais de bonne heure on eut l'idée de canaliser ce débordement d'impressions au profit de la mémoire, et Simonide, dans l'antiquité, y aurait réussi le premier. Sans attendre

l'image, qui peut ne pas venir, surtout chez l'homme d'âge mûr, surtout chez l'intellectuel dont les études sont très absorbantes, on la forme artificiellement, de propos délibéré.

C'est fort bien, mais pourquoi tous les mnémonistes n'ont-ils en vue que la mémoire des nombres? Il semble que pour eux cette mémoire doive primer toute autre; bien plus, quand ils parlent des nombres, ils entendent presque toujours les dates historiques. N'avons-nous donc rien de mieux à faire dans la vie que de savoir en quelle année furent livrées les batailles ou conclus les traités?

L'amour des chiffres les pousse à se livrer à des jongleries évidemment très curieuses, mais au moins inutiles si elles ne sont dangereuses. L'un de leurs « tours » favoris est celui des Calendriers; ils donnent instantanément le jour de n'importe quel mois, de n'importe quelle année, en partant du commencement du calendrier grégorien. Et puis? quand je veux assister à une expérience de ce genre, je vais au music-hall, où presque toujours se trouve quelque calculateur prodige ou simulateur de mémoire. Mais je ne me sens

nulle envie de l'imiter. Si j'ai affaire à une organisation extraordinaire, comme celle d'Inaudi, l'émulation serait vaine; s'il s'agit d'un truc, je sens que j'aurais peu à gagner en l'acquérant, mais que je risquerais d'y perdre, avec un temps précieux, une certaine dose de jugement sain, de bon goût et de bon sens, toutes choses que l'on ne possède jamais à l'excès.

Mon aversion pour la localité artificielle augmente encore quand on m'apprend qu'en cette matière le « procédé déraisonnable » est le plus sûr, parce que « rien ne s'accroche plus opiniâtrément à la mémoire qu'une absurdité ». Nous le savons tous par expérience, mais c'est une expérience douloureuse; je prétends que dans ces conditions l'acrobatie devient périlleuse, et je ne m'étonne plus du discrédit où est tombée la Culture de la Mémoire, et la Mémoire elle-même auprès de beaucoup de bons esprits. La pauvre Mémoire n'en peut mais; les mnémonistes seuls sont coupables.

L'un d'eux nous dit : « Votre premier devoir est d'apprendre par cœur et de savoir imper-

turbablement l'échelle mnémonique formée par Leibnitz ».

J'admets ce point; l'échelle n'est pas longue et je ne conteste pas d'une façon absolue son utilité, bien que, comme je l'ai dit, pour retenir les quelques dates et nombres dont j'ai besoin, je préfère recourir à l'union de la date et de l'événement, et me fier, d'autre part, à la musique spéciale des nombres; mais les étudiants préparant un examen, les professeurs d'histoire et toutes les personnes forcées de se mettre un très grand nombre de chiffres dans la tête feront peut-être, à l'aide de la fameuse échelle, des exercices profitables, sinon agréables. Poursuivons :

« Pour que ce pivot de tout notre travail subséquent soit solide, appuyez-le sur la phrase proposée par Aimé Paris :

« Sot, tu nous mens, rends les chants que fit Pan ».

Elle est absurde, donc elle se retiendra avec la plus grande facilité. »

Je commence à ne plus goûter les conseils de notre auteur et l'on connaît la raison de ma répugnance à accoupler des mots au hasard,

Toutefois, si c'est là tout ce qu'on exige de ma complaisance, comme j'ai moi-même, à certain endroit, commis un petit péché en procédant *ab absurdo*, je ne dois pas me montrer ici trop rigoureux. Mais non, ce n'est pas tout :

« Si, chose assez peu probable, vous aviez quelque peine à retenir la phrase, localisez-la de la façon suivante : Vous imaginerez qu'un jour de carnaval vous voyez dans la rue un individu costumé en dieu Pan. Il joue de la flûte, et en joue abominablement faux. Vous le saisissez par le bras et vous lui criez avec colère : Sot, tu nous mens, rends les chants que fit Pan. Ainsi vous vous romprez à un exercice que nous emploierons sans cesse dans la suite. »

Décidément, je me révolte et je déclare ne pas vouloir ni du dieu Pan, ni du masque, ni de toute la suite qui nous est promise.

Raisonnons, s'il vous plaît, il en est encore temps : Lorsque nos localités imagées et musicales étaient instinctives, elles étaient aussi parfois inconséquentes, c'est-à-dire qu'elles n'avaient pas une liaison étroite avec le sujet de notre travail; mais s'ensuit-il qu'elles

étaient idiotes? Point du tout! la plupart me charmaient au contraire par leur grâce ou leur vivacité. Je suis resté des heures en contemplation devant le tableautin de Pieter, et c'est pour me récompenser sans doute qu'il s'est imposé à moi avec tant de force quand je travaillais la *Petite Ville*. Et la scène du bureau de rédaction, et la Mare aux cafards, et la chanson du petit pioupiou qui meurt de ses trois balles dans le dos en songeant que les armes françaises se sont couvertes de gloire... J'ai vécu de heures délicieuses sous l'aiguillon de ces souvenirs, bien que ce fussent parfois des heures de fièvre intense.

Et maintenant que nous prétendons choisir nos images, les diriger à notre guise, en faire les auxiliaires de notre mémoire, ce seront des calembredaines, des inventions d'insensés ou d'ivrognes; elles grimaceront et joueront faux! Jamais je ne me résoudrai à commettre une pareille infamie et que Cicéron ne s'avise pas de me la conseiller, car je le déposséderais du titre de grand homme, de grand avocat même, pour lui octroyer celui de grand farceur.

Il y a autre chose à faire : quittons les nombres ; et il y a mieux à faire : laissons résolument de côté les absurdités. Songeons que nous avons des occupations sérieuses qui réclament toute notre attention, notre persévérance, notre énergie et que la mémoire préside à cette activité dans le domaine pratique. Demandons-nous si la localisation qui nous a été d'un si puissant recours lorsque notre imagination avait encore le feu de la jeunesse, ne pourra pas continuer à nous être utile, maintenant que nous voilà entrés dans la période où dominent le jugement clairvoyant et la froide raison. A mesure que nous avançons dans la vie nous sentons davantage que la localité instinctive ne suffit plus ; d'ailleurs elle nous fait souvent défaut ; l'esprit n'est plus à tout moment rempli d'images qui passent et repassent comme dans un kaléidoscope ; les refrains n'y bourdonnent plus ainsi que des abeilles toujours prêtes à essaimer. Nous n'avons point honte de notre activité d'autrefois, si peu consciente d'elle-même et si proche de la primitive nature, mais nous ne la regrettons pas non plus. L'homme vit de son passé presque autant

que de son présent, comme le monde fait profit de ses traditions pour composer son œuvre nouvelle, mais ni l'homme ni le monde ne doivent résister à l'évolution qui les entraîne.

Le moyen mnémonique existe toujours ; il ne nous échappe pas, mais peu à peu il se transforme; d'involontaire qu'il était, forcé et dans une large mesure arbitraire, il va devenir calculé, mesuré, nettement défini. Nous ne lui serons plus soumis; non! si nous savons habilement nous y prendre, il nous obéira. Le nom assurément importe peu, mais pour la clarté des explications j'abandonnerai dorénavant les appellations de localités et d'harmonies pour adopter celle d'*Évocations*.

CHAPITRE III

LA MÉMOIRE DANS LES OCCUPATIONS DE CHAQUE JOUR

L'initiative invitée à agir sans tutelle. — L'Action mnémonique. — Évocations auditives et visuelles. — Ayons toujours présente la question de l'équilibre. — Exercez à tout prix l'auditif, sans négliger le visuel. — Dans le royaume des sourds. — L'action de l'odorat, du goût. — Dans le royaume des aveugles et des distraits. — Un petit jeu innocent. — L'exactitude impérieusement exigée. — Un artiste pratique. — Évocations idéelles. — L'évocation et l'improvisation. — L'apprentissage. — Une anecdote. — Les trois âges et leurs attributs. — Conseils aux évocateurs trop loquaces.

J'ai commencé par guider mon lecteur, tout en l'invitant dès le début à l'initiative personnelle; du jour où ce lecteur est devenu mon collaborateur, j'ai marché du même pas que

lui; à partir du point où nous sommes arrivés, je voudrais que mon associé me devançât, dirigeant sans mon aide ses recherches et ses expériences, ou du moins que son initiative prît, dans les travaux qui nous restent à exécuter, une part prépondérante. Il me rendrait un immense service en me communiquant le résultat de ses découvertes; je vais lui dire comment j'ai procédé dans mon nouveau champ d'investigations, le travail journalier, quand je me décidai à y employer l'instrument-mémoire.

Ce n'est pas sans raison que je sollicite l'aide de mes correspondants, car ce fut l'un d'eux qui fixa mes idées alors que j'hésitais encore sur la voie à suivre. Il m'écrivait :

« J'ai l'oubli facile pour ce que je désire effectuer, mais depuis quelque temps j'emploie une méthode imaginée par moi et qui me réussit : Je crée mentalement la scène animée de ce que j'ai décidé de faire, je vois dans l'image animée les personnes qui interviendront dans la réalité; en un mot je synthétise en une scène mentale les personnes, les choses, les actions et les mouvements. »

Le plaisir d'avoir provoqué une initiative remplaça, peut-être avec avantage, cette fois, l'intérêt de la découverte préconisé par Bacon. Il avait raison, mon correspondant, on ne pouvait mieux dire, et je tins à lui exprimer ma satisfaction : je cherchai sa lettre pour la consulter encore et discuter dans ma réponse un point de détail; ma recherche dura une heure... ne semble-t-il pas à certains moments que les objets jouent à cache-cache avec notre impatience? Ne serait-ce pas plutôt que mon impatience s'agite au milieu du désordre? Si je demandais à ma mémoire de rétablir l'ordre dans ma vie, dans mes occupations et jusque dans mes papiers, serait-elle capable, sous l'impulsion de la volonté, d'organiser méthodiquement le pratique comme elle a fait le verbal?

Donc, je vois deux grandes expériences à tenter ici : l'*Action mnémonique* et l'*Ordre mnémonique*.

Mais d'abord revenons un instant sur le point de détail auquel je faisais allusion. Je désirais objecter à mon correspondant : souvenons-nous toujours que l'auditif est au fond de

notre nature instinctive; gardons-nous de la négliger dans l'action pratique alors que nous avons reconnu son importance dans l'action verbale. Craignons, ici comme là-bas, d'accorder au visuel une activité exclusive de celle de l'audition et qui ne tendrait à rien moins qu'à détruire de nouveau l'équilibre que nous avions rétabli laborieusement en nous au moyen des exercices verbaux. Vous agissez par évocations, c'est fort bien, mais encore une fois deux sortes d'évocations se présenteront à nous : les *auditives* et les *visuelles*, les premières dépendant surtout de l'instinct sensuel, les secondes suscitées aussi par un sens mais guidées par l'observation, le jugement, la raison. Si vous m'en croyez, suivons, comme nous l'avons toujours fait, les indications de la nature : ayons recours d'abord à des évocations musicales.

Je n'ignore pas que la tâche est malaisée et ce qui me le prouve c'est qu'en cette matière *auditive*, je trouve, pour la première fois, beaucoup de mes correspondants *sourds* à mes conseils; bien plus, certains paraissent ne pas me comprendre. En général nous ne sommes

pas musiciens de nature; trop souvent, même quand nous jouons d'un instrument, nous lisons des notes, nous savons les frapper ou les décrocher, mais elles ne vivent pas en nous. Quand comprendra-t-on qu'il faut apprendre à l'enfant à parler d'abord, à chanter d'abord, longtemps avant de lire, d'écrire, de solfier, avant de manier un instrument, que celui-ci soit livre, plume, piano, violon, peu importe! L'instrument naturel en premier lieu : la voix, l'esprit, l'âme. On est habitué maintenant aux hardiesses que je sers toutes crues, vérités ou paradoxes; je puis donc risquer encore celle-ci : je voudrais que l'enfant n'apprît pas à lire et à écrire, qu'il ne connût ni ses lettres, ni ses notes figurées *avant l'âge de dix ans*, ce qui ne va pas à prétendre qu'on ne doive rien lui apprendre jusqu'à cet âge, au contraire! Mais en développant ses organes et ses membres, avant de le coller sur un banc, les yeux rivés sur un grimoire, on ferait de lui, au lieu d'un petit perroquet, un être agissant et pensant, dont les sens et le cerveau seraient aptes à recevoir toutes les suggestions de la nature et de la raison.

Voilà que je me laisse emporter loin de nos évocations auditives. Il va sans dire qu'à des gens naturellement musiciens, dont l'oreille est juste et exercée, je recommanderai l'évocation des airs qu'ils ont entendus. Vous remarquerez que ceci répond à la reconstitution dans le domaine verbal, mais les éléments sont à présent fournis par d'autres que par nous-mêmes comme dans la localité auditive. Ils n'en auront pas moins d'intérêt pour un tempérament le moins du monde « sensible ». Après l'audition d'une symphonie, d'un drame lyrique, d'un opéra, d'une chanson, efforcez-vous d'en évoquer une partie, quand ce ne serait qu'un passage, une phrase, un refrain. Chantez, fredonnez, sifflez, ou confiez l'évocation à la voix intérieure, à défaut d'autre; puis si vous êtes instrumentiste, vous jouerez la partie évoquée du morceau. C'est autant de pris sur l'ogre visuel, toujours disposé à tout dévorer.

Si vous n'êtes pas musicien, ni par nature ni par artifice, si la musique n'est pour vous qu'un bruit désagréable, ne sacrifiez pas pour cela complètement l'audition à la vision. Pre-

nons un exercice très simple : vous apercevez dans la rue une personne dont la physionomie vous est bien connue (la mémoire visuelle a travaillé avec succès) mais quoique vous la connaissiez aussi de nom, longtemps ce nom vous échappe. Si vous la rencontrez plus tard dans le monde, tâchez que le renforcement du lien mnémonique (se rappeler ce que nous avons dit de la mémoire des noms propres) soit fourni par l'audition, c'est-à-dire par le timbre de voix de cette personne.

Et maintenant, mon correspondant, vous comprenez que dans la « création mentale de la scène animée » nous n'oublierons pas de faire parler nos personnages. Mais ce n'est pas suffisant : nous n'oublierons pas qu'aux environs du lieu de la scène un forgeron travaille : nous entendrons ses coups de marteau répétés ; dans la cour de la maison chante un pauvre diable ; d'une fenêtre tombe un sou qui retentit sur le pavé ; le vent pleure dans la cheminée ; nul bruit, assourdissant ou léger, ne nous échappera et cette musique des choses donnera à la scène un complément de vie dont nous chercherions en vain l'équivalent

dans la vision la plus énergiquement évocatrice, qui certes peut beaucoup, mais qui ne peut pas tout.

Nos autres sens n'auraient-ils rien à donner à la mémoire? Ce serait bien improbable; leur rôle est ici fort modeste, mais ce rôle, ils le remplissent à notre complète satisfaction. Quand j'ai affaire à un imprimeur, je lui demande de me fournir une feuille fraîchement sortie de la presse, et son odeur spéciale dont rien ne peut donner une idée à qui ne l'a pas flairée en homme du métier, me remet en mémoire la petite officine ou je fis, à vingt-sept ans, mon apprentissage de « typo » et la grande imprimerie où j'usai mes yeux en qualité de correcteur, et soudain je suis de nouveau au courant des prix, du poids des papiers, de « l'œil » des caractères et du « foulage de la tierce ». Une pointe d'ail dans un gigot, ou dans une salade, évoque la tactique électorale du commerçant gascon, aspirant juge consulaire, dont je fus pendant trois mois le secrétaire accablé de besogne, et si je me trouve en rapports avec un des compatriotes de mon ancien patron, son verbiage et ses belles promesses ne me

rouleront pas avant que j'aie pu me mettre sur mes gardes. Au nom de ma mémoire pratique je propose donc une motion de remerciements à mon odorat et à mon goût, charmés ou rebutés, mais en tout cas vivement frappés, et évocateurs puissants.

J'ouvre maintenant la barrière à mes évocations visuelles assagies par les revendications des autres sens. Mais quelle est ma stupéfaction à constater que mon observation non avertie n'accourt point au secours de ma mémoire! Je regarde, mais je ne *vois* pas, c'est-à-dire que je remarque peu de chose, et moins encore dans la bourgeoise pratique que dans le verbal éthéré.

J'ai assisté à un bal; au retour on me demande : quelle robe portait mademoiselle Une telle, avec qui vous avez dansé? Une robe bleue. — Vous en êtes sûr? — Absolument. — Eh bien, mon pauvre ami, ce bleu était du plus beau rose! C'est elle-même qui me l'a dit.

De plus en plus fort : je vois monsieur Un tel à peu près tous les jours; nous nous parlons; nous sommes presque amis. Tout à coup je m'interroge : A-t-il toute la barbe? Non! Si

fait! Franchement, je n'en sais rien; mais il porte des lunettes? à moins que ce ne soit un binocle...

Et devant l'incertitude qui règne dans nos réminiscences pratiques nous sentons le poil de notre chair se hérisser en songeant que nous pouvons être condamnés à mort sur la déposition d'un témoin qui jure sur son honneur nous avoir vu un soir déterminé, à six heures cinq minutes, sortant de la maison..., rue..., numéro..., sur laquelle plane le mystère.

Un professeur de faculté d'une université suisse, dit un jour aux étudiants de son cours : « Messieurs, vous n'êtes pas des imbéciles, vous n'êtes pas non plus des ignares, vous n'êtes pas aveugles et ne vivez pas dans la lune; eh bien, je parie qu'aucun d'entre vous ne décrira avec une exactitude même approximative la façade de notre Université et sa Salle des Pas-perdus. A l'œuvre, messieurs! » Le résultat, le devinez-vous?

Il fut celui que donne le petit jeu de société bien connu : Une personne écrit une simple, oh ! très simple histoire qu'elle raconte ensuite,

en *a parte*, à une autre personne ; cette deuxième la raconte à une troisième et ainsi de suite. La dixième personne écrit à son tour ce qu'elle vient d'entendre, et l'on compare la version primitive à la dernière. Sauf exceptions, bien rares, les deux histoires n'ont plus que des rapports fort vagues, parfois elles n'en ont plus du tout.

Faiblesse de mémoire, observation presque nulle, inexactitude flagrante, impuissance d'évocation ou de reconstitution, tel est le bilan de ce pauvre esprit humain. Je parle, il est vrai, de l'esprit non astreint à une discipline, ni fortifié, ni assoupli par un entraînement gradué.

Le nôtre ne se trouve plus dans ces conditions déplorables, n'est-pas?

Mais sur la voie du progrès il s'agit d'avancer toujours, sous peine de reculer; piétiner sur place est impossible. Introduisez dans vos reconstitutions visuelles l'exactitude la plus scrupuleuse qui tiendra ses renseignements de l'observation la plus pénétrante. Ne vous fiez jamais à la fantaisie; hommes pratiques de toute catégorie, c'est ici que la supériorité

de votre coup d'œil sur celui de ces écervelés d'artistes et travailleurs intellectuels vivant d'abstractions va paraître au grand jour ? Je n'en suis pas convaincu. Dans votre bureau, comme dans le cabinet de l'écrivain et dans l'atelier du peintre, la Folle du logis vient souvent faire des visites inopportunes. Vérifiez ses allégations, l'imagination se donne pour tâche d'enjôler la mémoire et de la tromper; vérifiez sans cesse l'exactitude de vos reconstitutions en comparant leurs résultats, que je vous engage à ne pas écrire, avec la réalité qui, elle, ne se paie pas d'illusions. Le temps viendra où vous ne confondrez plus la vraie image mnémonique et son mirage.

Mais ne perdons pas notre temps en de vaines querelles. Travaillons ensemble; les observations de l'homme d'affaires seront profitables à l'intellectuel puisqu'ils ont, sinon exactement les mêmes aptitudes acquises, du moins les mêmes facultés naturelles, et que vous tous et moi employons à présent la même méthode. Écoutez ce que m'apprend un marchand de papiers en gros :

« Je ne suis pas atteint de daltonisme; je

distingue fort bien les couleurs et même les nuances les plus délicates, mais j'éprouve une peine infinie à les « évoquer » comme vous dites, ce qui, dans le genre d'affaires que je traite, complique singulièrement mon travail. »

Ce commerçant appartient à la classe, peu nombreuse, de gens chez qui l'auditif est plus puissant que le visuel, je suis certain qu'il est musicien de nature.

« Suivant vos conseils, je me suis appliqué à rétablir l'équilibre mnémonique et j'ai pratiqué surtout les reconstitutions visuelles, après de fréquentes visions. Pour cela, moi qui ne suis pas artiste peintre pour un sou, je vous assure, j'ai pris bravement un album, des pinceaux, une boîte de tubes pour l'aquarelle et je me suis campé devant un objet, une chaise, s'il faut préciser, et j'en ai reproduit le plus exactement possible la forme et la couleur. En fait de forme, ce fut informe; et comme couleur, un vrai barbouillage. Je ne me décourageai pas, je recommençai dix fois et quand j'eus obtenu une exactitude relative, je passai à une « pochade » de nature morte, enfin j'attaquai un paysage. Toutefois ce n'était

point là encore la partie ardue de l'exercice que je m'étais proposé. Il s'agissait maintenant de reproduire de mémoire ma chaise, ma nature morte, mon paysage... Quelles peines cela me coûta, vous l'imaginez peut-être, mais ce que vous croirez plus difficilement c'est que je suis arrivé à un petit résultat artistique dont je suis fier — oui, monsieur! mes amis disent sans hésiter en voyant mes études : ça c'est un broc, et ça un chaudron! Quant au résultat pratique, le seul qui importe ici, il est excellent et j'évoque en un clin d'œil, sans l'aide de mon carnet d'échantillons tous les tons de papier que j'ai en magasin. »

Je crois d'autant plus volontiers mon correspondant, que je suis moi-même partisan d'une union entre l'activité pratique et le délassement artistique, celui-ci pouvant aider celle-là plus qu'on ne le supposerait avant d'avoir tenté l'épreuve. Je m'efforce d'amener à une collaboration féconde la plume, le crayon et le pinceau.

Je regrette de ne pouvoir faire entrer dans l'association le piano, le violoncelle ou même une modeste mandoline. Mon éducation pure-

ment visuelle et livresque m'a empêché d'exercer mon oreille et mes doigts. Du moins j'ai l'oreille juste et un peu de voix; dans la mesure de mes faibles moyens je supplée au défaut d'instrument par le chant. Comme exercice pratique, j'essaie à tout moment de reconstituer des airs que je n'ai plus entendu depuis de longues années; si un air flotte tout à coup dans ma mémoire, je le précise; puis il faut que je puisse le localiser, nommer l'œuvre où il se trouve, puis voir l'artiste qui le chantait ou le jouait et, s'il est possible, dire le nom du chanteur ou du virtuose.

Un mot encore à mon correspondant à propos de sa façon de procéder pour obtenir des évocations visuelles exactes et rapides. Je l'étonnerai sans doute en lui apprenant que beaucoup de peintres n'agissent pas d'autre façon, et notamment les impressionnistes, afin de rendre des effets fugitifs. Ils observent, ils contemplent et ils évoquent. Ainsi Turner, pour le fameux « Train qui passe » (Rain, Steam and Speed) de la National Gallery à Londres.

Maintenant de l'évocation auditive et vi-

suelle, nous passerons sans peine à *l'évocation des idées*. A vrai dire cette dernière est déjà en germe dans les deux autres. Vous avez lu un livre; vous, homme d'affaires, commerçant, industriel, un ouvrage d'économie politique, de finances, etc.; vous, peintre, graveur, une biographie d'artiste; vous, savant, un traité ou une monographie; vous, littérateur, femme du monde, amateur de lecture en général, un poème, un roman? Retracez-vous les grandes lignes de l'œuvre, puis les détails saillants, enfin les menues particularités; après quoi vous apprécierez la façon de traiter le sujet et vous exposerez les raisons de votre appréciation sur le fond et sur la forme. Alors vous relirez l'ouvrage, rectifiant au besoin votre évocation et comblant ses lacunes. Nulle nécessité d'écrire, à moins que la profession ne vous y contraigne, par exemple si vous êtes critique littéraire, et même dans ce cas, je demande que l'opération mentale précède l'autre et que vous écriviez pour ainsi dire sous la dictée de l'évocation. Je n'oserais conseiller la reconstitution orale, comme pour nos morceaux de poésie et de prose; cet exer-

cice prendrait trop de temps, et pour tout le monde aujourd'hui, le temps, c'est de l'argent. Rien qu'une reconstitution ou évocation idéelle orale, qui est extrêmement rapide, une simple expérience vous en convaincra; et la pratique en fera un exercice agréable qui vous empêchera de vous absorber entièrement dans le train-train prosaïque des occupations de tous les jours.

Ce que nous venons de dire pour un livre on pourrait le répéter pour la comédie qu'on vient de voir représenter, le tableau d'un musée ou d'une exposition, un paysage que l'on a admiré au cours d'un voyage, un superbe enfer industriel qu'on a visité. A l'unique point de vue pratique déjà vous apprécierez bientôt quelle souplesse cet exercice d'évocations instantanées donnera à votre esprit. Si vous êtes appelé à produire, à composer, quels avantages plus précieux encore vous fournira la mémoire idéelle! Mais quoi, dans un tel travail de création la mémoire n'a rien à voir! Elle a tout à voir au contraire. Rien ne se tire de rien, et ce que nous appelons créer, c'est faire un tout nouveau d'éléments épars autour de nous,

modifiés par notre tempérament, mûris par notre jugement et notre goût, échauffés à la flamme de notre âme, *mais rassemblés d'abord par notre mémoire*, modeste et fidèle Caleb dont nous sommes toujours disposés à méconnaître les services.

Et quel est le travailleur dont l'activité ne soit pas, à un certain degré, créatrice? L'ouvrier, l'artisan, l'agriculteur, l'entrepreneur de travaux, ne créent-ils pas sans trêve, autant que l'écrivain, l'artiste, l'homme politique, peut-être davantage, et tous n'auront-ils pas intérêt à vivifier et à ennoblir leur tâche journalière au moyen d'évocations auditives, visuelles et idéelles? L'orateur qui veut disposer de toutes ses ressources ne saurait, sans dommage sérieux, se passer de continuelles reconstitutions et évocations. Elles sont à la fois les rudiments de l'apprentissage et la condition essentielle de la pleine maturité du talent. Or, par orateur, j'entends tout homme appelé à prendre la parole en public; non seulement l'avocat à la barre, mais l'ouvrier à une séance du syndicat, le négociant à la Chambre de commerce, le médecin dans une confé-

rence ou un congrès, le financier dans une réunion du Conseil d'administration, autant dire enfin chacun de nous. Il faudrait que, tous, nous fussions capables de parler en public, sans être forcés de lire; les notes devraient être réduites à un strict minimum, et la mémoire vivante devrait remplacer la morte paperasserie. Je ne veux pas que le discours soit appris par cœur, procédé dangereux et qui ne donne pas le change, à l'auditoire mais qu'il soit improvisé, c'est-à-dire soigneusement élaboré par l'évocation idéelle.

J'ai parlé d'apprentissage, voici en quoi il consiste : quand vous aurez entendu un discours politique, une conférence, vous le reconstituerez mentalement d'abord, puis de vive voix — ici la reconstitution orale est indispensable — et si vous voulez, par écrit; le tout très brièvement si le temps vous est mesuré. Vous comparerez votre discours condensé avec l'original, qu'un journal reproduit *in extenso* et vous vous assurerez que du moins aucune idée importante ne vous a échappé. Quand vous aurez répété fréquemment cet exercice, vous serez capable d'appliquer la même mé-

thode de travail à vos propres discours, mais par l'évocation préalable d'abord de votre discours tout entier, *fond* et *forme*; quand l'expérience sera acquise vous pourrez vous contenter d'une évocation idéelle; *la forme, vous l'abandonnerez avec avantage à l'inspiration instantanée.* Si vous êtes bien pénétré de votre sujet, les mots se présenteront en abondance et dans le nombre votre mémoire verbale exercée choisira promptement et sûrement.

On raconte qu'un jour Pitt, le célèbre homme d'État anglais, plaça sur une table son fils qui venait d'entendre le sermon dominical : répète quelque chose de ce que le pasteur a dit, ordonna-t-il. Pour toute réponse, le futur grand adversaire de Napoléon, qui était alors haut comme une botte, se mit à pleurer. — Tu n'es qu'un âne! s'écria le père. Le dimanche suivant, même mise en demeure, et l'enfant, après quelque hésitation, se tira assez habilement d'affaire en quelques mots; il eut en récompense une friandise; mais huit jours après il sauta de lui-même sur son piédestal et débita un petit sermon fort bien tourné. Cette fois l'unique friandise que le bambin voulut accep-

ter fut la prédiction paternelle : c'est toi qui plus tard sera *le célèbre* Pitt ! Cette anecdote m'a été contée par mon oncle, il y a au moins trente ans ; je n'y avais guère prêté attention alors, et voici que, tandis que je l'évoque volontairement, j'entends et je vois le narrateur comme s'il était devant moi et me parlait.

Dans l'enfance et la jeunesse le phénomène d'assimilation se produit instinctivement et celui de localisation s'impose, parce que la mémoire est toute fraîche et que la primitive nature régit l'activité ; mais à ce moment l'aptitude à l'évocation active est encore très faible. Elle se développera avec l'âge si vous lui donnez une matière abondante d'exercice et si vous vous efforcez de remplacer l'instinct défaillant par l'observation, le jugement, la mémoire unis dans un même dessein et éclairés par la Raison. Dorénavant, sans peine aucune et même avec plaisir, l'évocation volontaire deviendra l'accompagnateur de tous vos travaux et son auxiliaire efficace.

Grâce à notre activité nous conserverons longtemps, je l'espère, cette pleine puissance d'évocation présente qui contraindra la mé-

oire dejà surchargée à recevoir les notions ›uvelles. Mais il faut bien se résigner à vieil- ·; * nécessité inéluctable qui dicte aussi le ›voir de céder la place aux jeunes; et d'ail- ırs, nul ne peut l'ignorer :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

›nsolons-nous : la vieillesse acceptée sans ıagrin offre certaines compensations très ›préciables, entres autres la vivacité des sou- ›nirs d'enfance. Poursuivant la courbe d'exis- nce qui l'incline vers ses jeunes années, le eillard, avec un fluide vital et une réceptivité némonique qui vont en diminuant, reconsti- .era instinctivement les impressions d'une ›oque où l'instinct exerçait son activité ·esque à l'exclusion de toute autre. Il doit ›utefois se tenir en garde, et contre l'inexac- tude des réminiscenses, et contre leur lassante ›pétition. Il lui arrivera de raconter vingt ›is aux mêmes personnes la même histoire ui tient de la légende plus que de la réalité, à ıoins que, écoutant notre conseil, il ne se ›porte fréquemment à l'aspect des choses et

ne relie ses évocations par des chaînons solides à la voix de ses auditeurs, à leur physionomie, à leur allure et à leurs gestes.

CHAPITRE IV

L'ORDRE MNÉMONIQUE
ORDRE SUPRÊME

Résumé en un éclair. — Ne point négliger les exercices verbaux! — Rubinstein, grand virtuose, grand travailleur. — Non la paix, mais la guerre. — Paperasserie et griffonnage. —Liberté, Responsabilité, Dignité. — La voie progressive vers l'idéal. — L'ami et l'ennemi; deux sortes de livres. — Bureaucrate et Mêle-Tout, même aventure arrive à tous deux. — L'ordre dans le domaine matériel, dans l'intellectuel. — La lettre. — Le mot. — Le plan. — Le monsieur « débordé ». — Travail, talent et chance. — Moralité et bonheur de la vie.

Pierre à pierre — recherches, expériences, réflexions — nous avons construit notre Méthode. L'instinct en est la base, la raison va nous en fournir le couronnement. Mais avant d'achever notre œuvre, si nous examinions une dernière fois ses diverses parties pour nous assurer qu'elles sont solides et bien proportionnées? ensuite, d'un coup d'œil, nous pourrions apprécier l'ensemble.

Nous avons pris la résolution de bâtir. Après que la *volonté* eût choisi le terrain mnémonique, toutes les ressources de l'*initiative personnelle* ayant été requises, la nature se mit en devoir de fournir les matériaux par le canal des sens : l'*ouïe* d'abord, le plus instinctif de tous; puis la vue qui déjà fait appel au jugement. Les membres ont demandé à collaborer avec les organes, en fortifiant par l'action, par *le geste*, les notions sensuelles. Nous avons tour à tour assimilé et reconstitué la matière verbale si riche, d'un maniement assez commode, et qui se trouve à la portée de toutes les activités, même les moins développées. Cela fait, comme nous ne sommes pas seulement corps, mais esprit et âme, nous avons pensé qu'un appel devait être adressé sans retard à l'*intelligence*, au *jugement*, au *sentiment*, qui nous ont donné l'*expression*, la *logique*, l'*émotion*. Redescendant alors vers nos fondations, pour les mieux asseoir nous les avons définitivement posées sur le roc de l'*inconscient*. Nous avons pu enfin étendre nos constructions en choisissant désormais une *matière pratique* : noms propres, nombres, occupations les plus diverses.

La Mémoire est-elle satisfaite de l'édifice que nous avons élevé pour elle au prix du *maximum d'effort?* Temple, palais, maison ou chaumière, la demeure lui semble-t-elle habitable?

Si elle nous accorde son approbation, nous lui demanderons en récompense qu'elle veuille bien s'imposer le devoir de visiter fréquemment, sinon chaque jour, son nouveau domaine. Nous admettrons volontiers qu'à présent l'activité pratique réclame surtout ses soins et son attention; mais qu'elle se garde de négliger jamais l'exercice verbal qui l'a vivifiée, assouplie, lui a révélé sa puissance, et du métier l'a conduite à l'habileté, peut-être au talent. Demandez aux plus brillants virtuoses, aux plus éclatants chanteurs s'ils ne font pas tous les matins encore, humblement, pieusement, leurs gammes et leurs vocalises!

Une dame disait à Rubinstein :

— Maître, pourquoi travailler chaque jour comme un esclave? Pour un artiste tel que vous, c'est là une peine bien inutile!

— Madame, répondit le roi du clavier, si je cessais un seul jour de travailler, « je » m'en apercevrais; si je cessais pendant une semaine,

« vous » vous en apercevriez; si je cessais pendant un mois, « le public même » s'en apercevrait.

Je crois tout commentaire inutile. Dans notre modeste sphère d'activité, imitons le grand Rubinstein, en ce point, du moins : travaillons! Mais sachez aussi qu'il n'est si grand artiste ou savant qui ne doive revoir sans relâche les premiers principes, bases de la création ou de la connaissance; donc ne négligeons point le verbal, travaillons toujours avec entrain nos gammes mnémoniques : morceaux de poésie et de prose.

Maintenant ouvrons la porte à la Raison annoncée, impatiemment attendue. Que dit-elle? Ai-je bien compris?

Guerre sans merci à l'Ordre...

Elle, que nous chargions du couronnement de notre œuvre, s'apprête à tout démolir! Est-ce une criminelle ou une insensée?

Laissez-moi donc achever, homme de peu de foi et de beaucoup de nervosité :

Guerre à l'Ordre obtenu au moyen de la paperasserie et du griffonnage. Et je n'en démordrai point.

Commencez par jeter au panier cet éphéméride qui s'étale sur le mur de votre bureau, ce calendrier qui trône insolemment au milieu de votre table de travail. Je suis de l'avis de Moïse, homme de Dieu, et je veux « apprendre à tellement compter mes jours que j'en devienne sage », mais n'est-il pas honteux que, pour atteindre ce résultat, nous devions implorer le secours de ces morceaux de papier? Au panier, vous dis-je, ou du moins au fond de vos tiroirs, d'où ils ne se seront tirés qu'au cas d'extrême nécessité, et comme simple contrôle d'une réminiscence vacillante. En la privant de l'aide constante et préventive de ce faux ami, j'oblige votre mémoire pratique à gagner activement sa date quotidienne, mais mieux que cela, je lui fais faire l'apprentissage de l'ordre mnémonique, le seul véritable, l'ordre suprême.

Nous consentons au sacrifice; aussi bien nos calendriers les plus ingénieux, avec chiffres et noms apparaissant à de petites lucarnes et mis en mouvement par des faveurs bleues ou roses, ne nous empêchaient pas d'écrire septembre pour octobre et 18 cent pour 19 cent et des.... Mais nous ne comprenons pas bien ce que

l'Ordre mnémonique aura à voir dans cette affaire.

Voici : le quantième que vous avez trouvé vous-même dès le matin, qui est dès lors votre serviteur fidèle, se chargeravolontiers, si vous le voulez, de la police de votre journée entière; il suffira pour cela de lui communiquer un plan d'action que vous aurez élaboré mentalement. Il évoquera dans votre mémoire, au fur et à mesure des besoins, les rendez-vous qu'on vous a donnés ou que vous avez fixés, les affaires que vous devez traiter, le travail que vous vous proposez d'exécuter. Il ira jusqu'à vous tracer les grandes lignes de ce que vous aurez à faire demain, abandonnant les détails au quantième qui suivra et assumera la même charge de vigilance et d'exactitude. Relié par la mémoire pratique aux jours qui l'ont précédé, il reconstituera votre activité passée dans ses rapports avec la présente. Le soir venu, vous examinerez si l'ordre n'a point été altéré, et quand, par une circonstance fortuite, il l'a été, vous vous demanderez si votre volonté n'a pas eu quelque action dans le changement; vous apprécierez la force de l'événement ou le

motif qu'allègue la volonté. Ainsi à la volonté libre vous donnerez pour frein la *responsabilité*. Ne voyez-vous pas quel temps précieux cet ordre, prompt à établir et aisé à maintenir, vous fera gagner?

Je vois surtout les innombrables erreurs auxquelles il m'exposera. Depuis l'enfance, vous le savez, on m'a mis en garde contre l'oublieux moi-même, et bien que ma mémoire soit fortifiée, ma méfiance envers elle subsiste encore. Comme autrefois il me fallait des sommaires, des récapitulations, des emplois du temps, des aide-mémoire de toute sorte, il me faut aujourd'hui des agendas, des bloc-notes, des calendriers soigneusement annotés. Un tiens écrit vaut mieux que deux tu te souviendras!

Et moi, subversive Raison je vous réponds :

Votre écrivaillerie et votre paperasserie sont la consomption lente, mais assurée, de votre mémoire pratique et pour elle vous n'aurez rien fait encore aussi longtemps que vous ne la nourrirez pas du pain des forts et de la moëlle des lions. Je m'adresse aux « personnes d'affaires » des deux sexes et de tout

âge, aux multiples degrés de l'échelle sociale, et j'ai le front de leur dire : n'inscrivez plus ! Je vise directement *l'activité personnelle* de l'écolier, de l'étudiant, du patron, de l'employé, de l'ouvrier, de l'homme de peine (car il n'est personne aujourd'hui qui n'use et n'abuse de l'écriture), non moins que celle du savant, du professeur, de l'écrivain, de l'artiste, de l'homme et de la femme du monde (les relations mondaines sont aussi des affaires, parfois très compliquées), de la ménagère enfin (quelle affaire plus difficile que la direction d'un ménage) et à tous j'envoie la bonne nouvelle : adoptez mon mot d'ordre, rappelez-vous ! si vous voulez introduire dans votre vie mnémonique, avec la responsabilité, une *dignité* inconnue jusqu'ici.

Ah ! c'en est trop, et nous allons nous fâcher tout de bon. Comment, je brûlerais mes livres et mes mémorandums? Vous voulez donc ma ruine ? J'ai une infinité de visites à rendre, et j'irai m'égarer à plaisir dans un dédale de jours de réception? Vous avez juré de me brouiller avec mes meilleures amies? Moi, je risquerais d'être « recalé » aux examens ; et

moi d'être « collé » tous les jeudis et dimanches? Merci! Mon patron me charge de commissions aux quatre coins de la ville, et je ne mettrai pas sur un carnet le nom et l'adresse des clients? Me procurerez-vous un autre emploi quand un oubli m'aura fait mettre à la porte?

Mon Dieu, je ne veux pas la mort du pécheur, pas même son salut immédiat, mais seulement sa conversion graduelle. Encore une fois, je ne vise ici que l'activité personnelle, intime de chacun d'entre nous : notable commerçant, je ne vous dis pas de détruire vos livres : le comptable est là pour les tenir selon le vœu de la loi et le vôtre; et vous, potache, je ne vous pousse pas à la rébellion contre le règlement du lycée et les ordres de vos professeurs; mais lorsque vous travaillerez seul, pour vous, pour votre mémoire pratique, vous substituerez notre nouvel ordre ingambe, fringant, vif comme la poudre, à l'ordre routinier, cul-de-jatte ou béquillard.

D'ailleurs vous savez bien que si mes idées sentent parfois un peu le paradoxe, je ne pousse jamais leurs conséquences jusqu'à

l'absurde et quand je dis : n'inscrivez plus ! je montre un idéal très lointain, mais dont nous pouvons sans cesse nous rapprocher. Ne brûlez pas aujourd'hui ce que vous adoriez hier encore ; ne massacrez pas tout d'un coup, en masse, vos carnets, vos mémorandums, vos agendas. Au début inscrivez, paperassez comme par le passé ; mais appliquez-vous à restreindre chaque jour davantage l'emploi des papiers et des hiéroglyphes. *Que l'organisation de nos travaux soit confiée à l'esprit et que la lettre ne soit pour nous qu'un moyen de vérification en cas de doute, un soutien en cas de défaillance seulement.*

Mais pourquoi cette turlutaine? car enfin quel autre nom donner à la prétention de faire de la mémoire la régulatrice, l'ordonnatrice et presque la dispensatrice de nos actions?

Parce que j'aspire à la vie supérieure, intégrale. Je veux vivre d'une vie physique énergique et je ne permettrai pas à mes sens et à mes membres de perdre leur souplesse et leur vigueur dans l'inaction ; j'entends jouir d'une vie intellectuelle intense et je défends mes facultés contre la tyrannie écrasante du livre.

La Bruyère le reconnaissait déjà, et Gœthe après lui : le livre, ce trésor, car je ne lui conteste pas ce nom, l'encyclopédie séculaire, magnifique et formidable, que chaque génération lègue après l'avoir augmentée à celle qui entre dans la vie et dans la science, est une lourde charge pour l'homme moderne en même temps qu'un dissolvant d'activité. Inventer, découvrir? Tout n'a-t-il pas été trouvé et exprimé depuis des milliers d'années qu'on pense et qu'on écrit, et quoi que je fasse, je n'aurai jamais autant de mémoire que ce Larousse qui occupe deux rayons de ma bibliothèque!

Réagissons, à tout prix, contre cette torpeur maligne. L'arbre refusera-t il cette année de porter des feuilles, des fleurs et des fruits sous prétexte qu'il en a porté au cours d'innombrables saisons précédentes? Pour remplir utilement et noblement notre mission d'homme, pour nous sentir vivre, pour être heureux dans la conscience de notre valeur personnelle, sachons inventer toujours de nouveau notre connaissance, donner une originalité nouvelle à la création artistique, au fond

éternellement la même. Les *Caractères* de La Bruyère sont-ils les Caractères de Théophraste? Oui, et pourtant, non ! Et le soleil de la gloire luit pour tous deux.

Vous voyez que je ne suis nullement un vandale qui voudrait qu'on démolît les bibliothèques et qu'on mît au pilon les écritures. Le livre, document, sera toujours pour nous un allié indispensable ; le livre, œuvre d'art, nous offrira toujours la joie pure et élevée qu'on trouve dans la contemplation du vrai et du beau; et puisque je mets ici du noir sur du blanc, je serais mal venu de déprécier l'écriture, qui me permet de communiquer ma pensée à un public incomparablement plus nombreux que ma parole ne le pourrait faire. L'inertie, le moindre effort, la paresse, la lassitude, le désir de moins vivre, voilà les entraves dont il s'agit de nous débarrasser. Je combats le livre-machine qu'on voudrait substituer à l'action et à l'idée, et l'écriture-grimoire, l'ennemi de l'ordre intellectuel.

J'aperçois un bureaucrate dans un sanctuaire du travail où tout est réglé comme du papier de musique : ici des cartons étiquetés, numé-

rotés, remplis de dossiers dont chaque article a aussi son étiquette et son numéro répondant aux folios d'un répertoire; là, une bibliothèque dont chaque rayon est réservé à une certaine catégorie d'ouvrages; sur la table, des feuilles volantes que des presse-papiers empêchent de voler. C'est admirable! Mais que notre homme se trompe; tout arrive! — qu'il mette par exemple, dans le carton V, 5ª un acte qui devait se trouver dans le 1 Bᶜ, le voilà contraint de fouiller dans toutes ses archives pour retrouver le réfractaire. Il a agi par mégarde, soit; mais il vous avouera lui-même, s'il est de bonne foi, que cela lui arrive souvent. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en s'attachant exclusivement à l'ordre matériel, celui du carton, du dossier, des lettres et chiffres d'appel et du répertoire, il a laissé à l'abandon l'ordre intellectuel, celui qui réside dans l'esprit sous l'égide de la mémoire pratique?

Je considère maintenant dans un autre bureau un autre homme de plume qui s'agite au milieu d'un déluge de papiers et de livres encombrant la table, les chaises, la tablette de cheminée, et jusqu'au plancher. C'est moi, je

le reconnais sans vanité aucune, mais moi au temps jadis... je ne fixerai pas autrement l'époque. Les exclamations qui m'échappent, vous les connaissez; nous les traduirons en langage mesuré :

— C'est inouï! c'est prodigieux! c'est révoltant! Impossible de mettre la main sur rien; on dirait que les objets se liguent pour se dérober à mes recherches...

Par un excès contraire à celui du bureaucrate, en donnant libre cours à mon désordre éparpillé, j'ai, comme notre ami, causé un dommage sérieux à ma mémoire pratique. A présent, j'ai décidé qu'à l'avenir celle-ci présidera à tous mes faits et gestes; quand je mettrai librement tel objet à telle place, elle en sera avertie la première, mais à charge pour elle de me désigner cet endroit, bien en vue ou caché, dès que je le lui ordonnerai. A moi la liberté, à elle la responsabilité, cela est-il juste? Oui, car elle, c'est moi-même, et si je veux posséder la liberté, je dois me montrer digne de la responsabilité.

Cependant je vous avouerai, entre nous, qu'un certain désordre matériel ne me déplaît

pas; à la parfaite symétrie, je préfère un peu de fouillis. Les goûts sont si bizarres et celui-ci n'étant pas très orthodoxe, je me garderai bien de vous induire en tentation de m'imiter. Mais à l'ordre intellectuel, je ne passe rien; ses moindres fautes me trouvent inexorable, car je sais que chez lui il n'est point de degré du fouillis fantaisiste au pire gâchis.

Si j'ai introduit l'ordre mnémonique rationnel dans mes affaires matérielles, il serait plaisant que je ne le fisse pas régner sur mon travail intellectuel. Et d'abord je redescendrai sans honte jusqu'à la cuisine du métier. Parfois — disons plutôt souvent — l'orthographe d'un mot me rend perplexe : *trappe* prend deux p, oui; mais chausse-trappe? Je n'écris pas le mot de deux façons; ce serait courir le risque de fixer la forme incorrecte (ici logiquement incorrecte); je *dis* le mot, puis je l'*écris* et souvent le contraste qui m'a frappé autrefois entre le verbal et le figuratif, me suggère la forme usitée. *Chausse-trape*. Alors je consulte le dictionnaire. Tout est dans l'ordre. Bien!

Mais je serre l'ordre de plus près encore. Je

ne veux pas que pendant le travail de ma pensée, la main fasse l'école buissonnière et se dérobe à l'empire de mon inconscient. Donc, pas de fautes d'inattention dont j'aurais honte aux yeux de mon correcteur, pas de participes qui ruent dans le brancard. Pas de brouillon, appel à l'ordre paperassier. Le mot, la phrase du premier jet d'idée. Peu de ratures, appel à l'habitude du griffonnage. L'écrivain qui rature à force ne sait pas clairement ce qu'il veut exprimer, ou il n'a pas encore réussi à mettre de l'ordre dans ses évocations verbales et idéelles.

Chose grave! tout à coup un terme me manque, ou celui qui me vient est notoirement insuffisant. Je n'ai pas recours à ce poison qui s'appelle le dictionnaire analogique. Je fais comme Flaubert : je me claironne une fois, dix fois s'il le faut ma phrase incomplète ou boiteuse (Flaubert employait un mot plus énergique que claironner) et le défaillant finit par répondre à l'appel. Peut-être sera-t-il moins exact que celui qu'aurait fourni le savant lexique, mais je l'ai trouvé, il m'appartient. Je n'ai pas à me reprocher de trahison envers mon ordre intellectuel.

Montons encore et arrivons au plan. *Un plan pour chaque chose et chaque chose à son plan*, messieurs, nous répétait notre professeur de rhétorique, et je le remercie tous les jours de m'avoir chevillé dans la tête ce sage précepte. Pourtant s'il était aujourd'hui mon collaborateur nous ne nous entendrions pas : lui voulait un plan laborieusement rédigé pour l'ensemble et pour les détails, un plan à tiroirs dont l'ordonnance était immuable. Moi j'en veux un mental, que je pourrai façonner à nouveau en cours d'exécution, une terre à modeler que je pétrirai à ma guise. Si je l'écrivais je n'en pourrais plus rien faire ; c'est lui, qui par son poids mort, ferait de moi un esclave traînant son boulet. Fatalement je le briserais, il me faudrait encore l'écrire et, en fin de compte, je n'aboutirais qu'au désordre réel sous les apparences de l'ordre écrivassier ; il me serait impossible de mettre chaque chose à son plan parce que seules la lumière du travail et le feu de l'inspiration peuvent susciter chaque évocation au moment opportun. N'épargnez pas votre peine dans l'élaboration du projet, dans l'acquisition des matériaux, puis laissez

tout bouillonner dans la pensée ardente et fiez-vous à votre mémoire pratique inconsciente pour tout calmer, tout régler, tout ordonner.

Vous craignez qu'au contraire tout ne déborde ? C'est bien le mot : même en renfermant mes occupations entre les digues des papiers et des écritures, je suis « débordé » ! Ne me dites pas cela, ou je saurais à quoi m'en tenir sur votre compte. Vous avez tant de choses à faire que vous ne savez où donner de la tête ? Laissez donc : c'est précisément parce que vous paperassez et bavardez, mots synonymes, au fond, car paperasser, s'encombrer de notes, n'est-ce pas encore bavarder, par écrit ? L'homme ménager de sa parole et de son encre; l'homme qui sait associer la mémoire pratique à la direction et à l'ordonnance suprême de sa vie, jamais cet homme-là ne sera débordé, toujours il restera calme sans se laisser gagner par l'universelle trépidation. Fût-il président du Conseil des ministres — et Dieu sait que ce n'est point là aujourd'hui une sinécure, il réussira à garder intact, au milieu du courant tumultueux des affaires, un petit îlot de loisir, retraite enchantée où règnera

l'aimable causerie — sans oublier, s'il m'en croit, l'exercice réconfortant de la mémoire verbale.

Ce serait mon dernier mot si, au bout de la route parcourue et près du but enfin atteint je n'apercevais une pierre sur laquelle beaucoup trébuchent, cause de découragement pour les uns et, pour d'autres, sujet de scandale et de révolte.

Le succès, dit Voltaire, est fait de trois éléments : le *travail*, le *talent* et *la chance*.

Sur la chance nous ne pouvons rien ou nous pouvons très peu de chose, elle nous est fournie par la destinée ; le talent échappe encore pour une grande part à notre action, il est naturel en nous, bien que le talent n'arrive à la supériorité qu'avec l'aide du travail ; mais du moins ce dernier élément nous appartient bien, tout entier ; c'est par lui que nous pouvons transformer en maîtrise le talent, qui se trouve à un degré quelconque chez chacun de nous, et corriger dans une certaine mesure la fortune contraire. Je suis tout à la fois fataliste et « libertiste » ; fataliste en ce sens que je crois à l'action décisive d'une destinée favorable ou

adverse; libertiste parce que je crois que cette destinée est faite des possibilités que l'homme libre présente à la chance, quelque chose comme les atomes crochus de Descartes qui peuvent s'accrocher ou ne pas s'accrocher.

Sommes-nous responsables de notre succès ou de notre insuccès? Non.

Sommes-nous responsables de notre minimum d'effort? Oui.

Telle est, à mon sens la moralité de la vie. En particulier pour ce qui concerne la mémoire, dirai-je : je me suis donné une peine infinie pour développer cette faculté, et tout à coup je m'aperçois que j'arrive à des résultats moindres que mon voisin, qui est doué, et ne s'est donné aucun mal? Qu'est-ce que cela prouve? que la nature a été prodigue pour lui de l'élément chance atavique. Je fais des exercices d'haltères tous les matins, je n'ai pas la prétention d'égaler en vigueur le briseur de chaînes du cirque, qui naquit colosse et colosse est resté. Mais ce qu'est, ce que fait, ce que peut le voisin ne me regarde pas ; tant mieux pour lui s'il possède des dons tellement extraordinaires qu'il puisse se passer de travail;

moi, à qui ces dons font défaut, je travaillerai. Je ne m'arrêterai même pas à songer qu'une mémoire brillante non exercée s'éteint souvent aussi promptement qu'elle s'est allumée — combien en ai-je vu d'exemples dans mes cours ! — et que rarement les colosses font de vieux os. Non, mon champ mnémonique a besoin de culture, et je cours le cultiver. Le travail ne me donnera peut-être pas l'étonnante facilité, mais j'y gagnerai une endurance certaine avec quelque maîtrise, je n'en doute point.

Si malgré l'ordre supérieur introduit dans ma vie je ne deviens pas riche, célèbre, chanceux, je jouirai du moins, grâce à lui, d'une santé morale inaltérable.

Celui qui fait ce qu'il *peut*, en développant toutes les qualités, toutes les forces physiques et intellectuelles qui se trouvent en son être, celui-là fait ce qu'il *doit*. Il est bien superflu d'aller chercher plus loin le bonheur ; si vous ne le trouvez point ici il n'existe nulle part pour vous.

Enfin votre comparaison avec autrui, si vous la faites, doit être un moyen de noble ému-

lation, un aiguillon au désir d'aller plus loin, plus haut ; il faudrait inexorablement la supprimer au cas où elle deviendrait une cause d envie stérile et déprimante.

Rappelons-nous... nous pouvons confier ceci maintenant à notre mémoire dévouée... rappelons-nous que c'est la mission, élevée entre toutes, de la philosophie pratique, de faire planer la Moralité sereine, sœur de l'Ordre intellectuel, au-dessus de la *Nature*, par essence *amorale*, et du *Monde*, délibérément *immoral*.

CHAPITRE V

LA MÉMOIRE ENFANTINE AUX GRANDS, POUR LES PETITS

—o—

Notre guide et conseiller. — Démolition et reconstruction de la Méthode. — La Mémoire pratique d'abord. — Les Fables. — Proscription de la lecture et du grimoire. — Le jeu. — Développement du sens auditif. — Un plan d'études « naturelles ». — L'éducation en liberté. — Jugement, volonté, mémoire, en attendant la raison. — Les expériences sur le vif. — Et les langues vivantes ? — Résumé : simplicité, difficulté. — Impossibilité présente. — Un coup d'œil dans l'avenir.

Au moment de finir ce volume, de lui dire adieu et de lui souhaiter bon voyage par le monde, un scrupule me vient : Ai-je étudié tout ce qui était digne d'examen ? Pour ce qui intéresse les adultes, oui, sans doute ; s'il se trouve, par-ci par-là, quelque omission, quelque erreur, presque inévitables en un ouvrage de ce genre, les lecteurs voudront bien me les

signaler — c'est une prière que je leur adresse en toute sincérité — et je m'efforcerai de combler la lacune, de corriger le point défectueux. Mais j'ai à peine fait quelques allusions à la mémoire au premier âge, et pourtant cette matière a une importance capitale puisque l'on dit avec raison que l'enfant est le père de l'homme, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue physique. Ce que l'éducateur sème dans l'âme enfantine, l'homme fait a quelque chance de le récolter, pourvu que le terrain soit fertile et que la semence soit saine et plantée profondément.

J'ai lu Rousseau; il a été mon conseiller et mon guide, et il n'est point d'éducateur et de professeur qui ne doive à tout moment aller consulter ce grand semeur d'idées — géniales et folles, pêle-mêle — s'il veut conserver un ardent désir de se communiquer, de se donner tout entier, s'il entend ne s'enliser jamais dans la routine.

Mais je ne me suis pas contenté de lire et de relire *l'Émile*; rien ne vaut l'observation personnelle et les expériences sans cesse répétées. Oui, j'ai observé l'enfant, patiemment, et (ceci

est très important), sans qu'il s'en doutât; j'ai partagé ses jeux, je l'ai questionné, plus souvent je me suis laissé questionner par lui, et mon enquête enfin m'a conduit à cette conclusion que nous comprenons encore bien peu et bien mal la nature, les besoins, les facultés du petit être, malgré toute la sollicitude que nous lui avons vouée, sollicitude sinon toujours aveugle, du moins trop souvent maladroite. Rousseau a vu juste, mais il a crié trop haut, frappé trop fort, bondi trop loin d'un élan, débité avec trop d'abondance et d'emphase les naïvetés et les sophismes. En voulant tout prouver, il n'a réussi qu'à faire croire à beaucoup de gens qu'il était un déclamateur, un fou et un dangereux brouillon.

Que de choses j'aurais à dire sur cette question de l'éducation, qu'on n'eût jamais dû séparer de celle de l'instruction : les deux ne font qu'une, au fond; comment ne le comprend-on pas! Mais la mémoire seule doit me préoccuper ici.

Vous vous imaginez que, selon la méthode exposée précédemment, je vais m'efforcer de développer la mémoire verbale de l'enfant en

lui donnant à apprendre par cœur un grand nombre de morceaux? Vous vous trompez. L'enfant possède la mémoire verbale à un degré merveilleux : la nature la lui octroie pour qu'il apprenne à parler, c'est-à-dire pour ce qui l'intéresse immédiatement en entrant dans la vie. Pourquoi donc supposez-vous que je vais me substituer à la nature? elle sait beaucoup mieux que moi ce qui convient à l'être qu'elle a créé. Tout au plus m'efforcerai-je de l'aider en tâchant de multiplier pour le jeune esprit les éléments d'intérêt; et d'entretenir chez lui cette mémoire verbale dont nous aurons à faire un si grand usage dans l'adolescence et dans l'âge mûr.

Écoutez Rousseau : « Émile n'apprendra rien par cœur, pas même des fables ».

Et pourquoi cela, exagérateur passionné? parce que les animaux ne parlent pas et qu'ainsi la fable n'est que mensonge? Mais tout parle pour l'enfant, les êtres et les objets, et comment s'étonnerait-il d'entendre parler un corbeau et un renard, lui qui prête un langage à sa poupée, qu'il sait n'être qu'un morceau de bois? La fable l'amuse, parce qu'elle contient

en germe le drame de la vie, elle élargit un peu son cercle d'idées et de sentiments, elle lui apprend à s'exprimer avec facilité. Mais où vous avez pleinement raison, ô éducateur avisé, c'est *quand vous proscrivez les fables de La Fontaine des études enfantines.* La Fontaine n'aime pas les enfants, il l'affirme sans ambages ; il n'a pas écrit pour *les* enfants, mais pour *un* enfant exceptionnel « illustre rejeton d'un prince aimé des cieux », et d'ailleurs dans le plaisir de sa création d'artiste il a bientôt oublié le but qu'il s'était proposé d'abord. Le prétendu bonhomme devrait être appelé plutôt « le malicieux épicurien » ; il exprime des idées subtiles, parfois légèrement perverses, dans un langage raffiné ; il n'a aucune morale, et ses *moralités,* contradictoires entre elles, se bornent à refléter l'opinion commune du monde. Tout cela est absolument étranger à l'ingénuité des premières années, et le sens même de beaucoup de vers du fabuliste sont pour l'enfant de vraies énigmes. Je me souviens quel oracle sibyllin fut pour moi le simple récit (rappelez-vous ce que j'ai dit de la simplicité) *l'Hirondelle et les Petits oiseaux* avec son « manant » qui « couvre

maints sillons » de « *la* chanvre ». Il y a là aussi une « main cheminant par les airs » qui m'inspirait une vague terreur. Quant à la fin... autant eût valu me parler hindoustani :

Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cas-
[sandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres
Maint oisillon se vit esclave retenu
Nous n'écoutons d'instinct que ceux qui sont les
[*nôtres*,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Je recommande surtout le vers : nous n'écoutons..., etc., et voudrais qu'on en demandât le sens à des lycéens de quatorze et quinze ans : beaucoup, croyez-en mon expérience, seraient fort embarrassés. Or, on donne couramment cette fable à apprendre dans les classes primaires. C'est un non-sens et une profanation.

Un non-sens, de donner aux petits des choses hors de leur portée ; ainsi il s'habituent à un langage vide d'idées ; une profanation, de livrer des chefs-d'œuvre à des esprits qui ne possèdent pas encore la notion du beau et du déli-

cat; de la sorte on leur gâte ces chefs-d'œuvre à tout jamais. Que goûtons-nous surtout, nous adultes, dans La Fontaine? une dizaine de pièces qu'on ne nous a pas rabâchées dans l'enfance, et pour cause! *Le mal marié, l'Homme entre les deux âges et ses deux maîtresses, le Curé et le Mort, la Veuve, etc.* Mais toutes nous procureraient de semblables plaisirs si on nous les avait réservées pour l'âge de raison et de goût.

Que ferai-je donc étudier? Les fabulistes de second ou de troisième ordre, peu importe leur talent, pourvu que leurs récits amusent et puissent être aisément compris. Florian, Lamotte, Arnault, Lachambaudie sont accessibles à de jeunes intelligences. Mais encore choisirai-je avec soin et ne serai-je pas prodigue d'exercices de mémoire verbale.

Comment ferai-je étudier? Pas dans un livre; pour l'excellente raison que mon écolier ne saura pas lire avant dix ans. Rousseau, qui pousse toujours à l'extrême, souhaitait qu'il ne sût pas son alphabet avant sa douzième ou quinzième année. Quel homme! et pourtant est-il plus profonde vérité que celle-ci;

« La plus grande, la plus importante, la plus utile règle de l'éducation, ce n'est pas de gagner du temps, *c'est d'en perdre*. Regardez tous les délais comme des avantages. C'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien aventurer. *Laissez mûrir l'enfance dans les enfants.* »

A quoi donc le bambin passera-t-il son temps à l'école ? A s'amuser, parbleu ! à jouer, à courir, à exercer ses sens, ses membres, ses organes, ses forces. Je demande en grâce aux pouvoirs publics — mon habitude n'est pas de les solliciter, ils peuvent bien m'accorder cette seule faveur — je leur demande d'empêcher des parents insensés d'abêtir et d'anémier leur triste progéniture. Quand je vois des marmots de quatre ou cinq ans déchiffrer ou tracer un grimoire, je me dis que la véritable loi de protection de l'enfance reste encore à établir. La lecture et l'écriture prohibées dans les classes maternelles ; le jeu prescrit, le jeu sous toutes ses formes, tel est mon vœu.

Et puis, entre la septième et la dixième année ? Encore beaucoup d'exercices physiques et quelques études, faites oralement ; nous par

lerons, nous chanterons et nous regarderons. Nous essayerons de nous faire quelque idée de la nature et de la vie. Je dis « nous » parce que l'enfant devra trouver en moi une sorte d'autre lui-même, avec l'expérience en plus; quelqu'un qui lui indique la voie à suivre, mais qui ne surveille pas chacune de ses actions, chacun de ses pas, sinon du coin de l'œil, pour empêcher, le cas échéant, de trop fortes méprises. Je soutiens qu'au sortir de cette période préparatoire, mon élève en saura au moins autant que la petite boîte à lettres de vos classes, mais il saura différemment, parce qu'il aura appris tout autrement. En quoi consistera la différence? Dans l'attention éveillée et dans l'intérêt présent. Notre étude a été une suite d'expériences sur des choses, sur des faits à notre portée immédiate, dans la sphère encore restreinte de notre entendement; la vôtre n'a été qu'une série de leçons sur des notions abstraites tirées de cette chose morte qu'est le livre; morte pour qui ne sait pas encore l'animer par son jugement, sa raison — et n'est-ce pas le cas de l'enfant?

En tout ceci, je suis d'accord avec Rousseau,

sauf en un point : à mon avis, il n'accorde pas assez d'importance à la formation de l'audition; il ne s'est pas rendu compte que c'est là le fond de notre nature, et qu'à ne considérer que l'instinct nous sommes auditifs avant d'être visuels.

Mon élève apprend enfin à lire et à écrire; il en a lui-même éprouvé le désir, que je me suis bien gardé de lui suggérer. Il a compris qu'il se trouvait en présence d'une *nécessité sociale* — bien entendu l'idée lui est venue, non le mot. La tâche sera maintenant beaucoup plus difficile pour moi qu'auparavant, car il faudra l'empêcher de trop lire. Mais je vais lui fournir de l'occupation, soyez tranquille.

Vous allez lui apprendre le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, les mathématiques, les sciences? Nullement; pendant deux ans je le mettrai au courant des principes de sa propre langue en attachant beaucoup plus d'importance à la diction qu'à l'orthographe; je ferai en sorte qu'il calcule avec facilité et je lui montrerai les principales applications des sciences dans la vie journalière.

Mais je n'aurai pas rempli ma mission si je

ne lui ai pas donné, quel que soit le travail qui l'occupe, *une méthode générale de travail*; s'il ne sait pas à fond le peu qu'il sait; s'il n'a pas de l'ordre dans les idées, s'il est distrait dans ses recherches, s'il commet de fréquentes erreurs. A mesure que mon élève gagnera de l'âge et de l'expérience, notre enseignement deviendra mutuel. Je veux qu'il me donne, ou croie me donner autant que je lui donne moi-même. Bien loin de m'opposer à la jeune initiative, je l'encourage de toutes les façons.

Vers quinze ou seize ans, au seuil de l'adolescence, mon écolier se transformant en étudiant, pourra entrer dans la *voie spéciale* que lui indiquent son goût et ses aptitudes. Je n'exercerai sur lui aucune contrainte ; j'attirerai seulement son attention sur sa responsabilité dans le libre choix qu'il va faire.

Il va sans dire que pendant toute cette seconde période enfantine le corps nous aura préoccupé autant que l'esprit et que nous aurons appris à notre élève à marcher, à respirer, à se batailler et à endurer.

Mais la mémoire ? Vous l'avez complètement oubliée !

Je l'ai si peu oubliée que je n'ai presque parlé que de cela, sans que vous vous en doutiez. Seulement... j'ai essayé de développer d'abord chez l'enfant la mémoire pratique dont il est peu doué, et je me suis beaucoup moins soucié de la mémoire verbale, qu'il possède en surabondance. Ce n'est pas tout : je me suis donné pour tâche — et de ceci surtout vient votre méprise — le développement de la mémoire pratique concurremment avec trois autres facultés : l'entendement, le jugement, la volonté. Rousseau a raison encore quand il nous conseille de réserver la raison comme couronnement de l'éducation et de nous bien garder de la mettre à la base. Mais s'il ne veut pas qu'on raisonne avec les enfants, il ne croit pas pour cela que le jugement leur fait défaut ; au contraire, il admet que ces êtres instinctifs jugent fort bien et de bonne heure tout ce qui appartient au domaine naturel primitif, si on attire sur lui leur attention en mettant en jeu leur propre intérêt. Et soyez certains que l'objet de ce jugement appartiendra désormais à le mémoire pratique.

L'entendement, nous en avons assez parlé

jusqu'ici, mais quel rapport établir entre la volonté enfantine, souvent si capricieuse, et la mémoire? Un rapport fort étroit, car la liberté est action, et nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, avec quelle rapidité et avec quelle force l'action fait descendre une notion, une sensation dans l'inconscient et l'y fixe. N'avons-nous pas constaté aussi que la condition essentielle d'une bonne mémoire est le libre et vigoureux exercice de la volonté? J'avise donc aux moyens de faire « vouloir » mon élève. Mais il va devenir un petit polisson, un brise-tout, un garnement impossible à diriger! Je préfère encore cela à le voir devenir une borne que rien ne peut remuer. La polissonnerie passera avec l'âge et... les mésaventures désagréables; l'inerti e, elle, sera san cesse aggravée par le gavage livresque. Celui-ci usera la mémoire en la faisant travailler à vide sans l'aliment de l'intérêt; la volonté, même employée à tort et à travers au début des expériences, sera pour notre activité mnémonique l'indispensable moteur. Aurons-nous vraiment à craindre que l'enfant abuse de la liberté que nous lui laissons?

Écoutons encore ce que dit Rousseau :

« Qu'il croie toujours être le maître, et que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne connaît rien, n'est-il pas à votre merci? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut, mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. »

En d'autres termes, plus familiers, le maître saura, s'il est habile et comprend son rôle, ménager à l'élève des surprises heureuses, ou sans aucun charme, comme conséquence directe des actions louables, sottes ou méchantes qu'il aura faites en mettant à profit sa liberté d'action. Et ces surprises, dont il rendra responsable la

force fatale des choses, il s'en souviendra, je vous en réponds, plus que d'une consigne ou d'un pensum.

En dehors de ces perceptions directes, l'enfant n'a qu'une médiocre mémoire et, contrairement à ce qu'on s'imagine, le travail est pour lui très pénible. Il lui manque les deux auxiliaires de l'adulte : l'intérêt et l'observation. Et c'est pour cette raison que je me tiens en garde ici contre la mémoire verbale. Même si les éléments d'un récit, un morceau en prose ou en vers lui sont donnés oralement, l'enfant n'a que trop de tendance à ânonner, à rabâcher sans ombre d'expression et de sentiment en se fiant uniquement, pour la reconstitution à sa trompeuse facilité. Trompeuse, dis-je, car il oublie aussi vite qu'il a appris; rien ne reste gravé sur le miroir poli de sa vision, sur la vague résonnance de son audition, aucune remarque ne vient fixer les sensations fugitives, et le travail est sans cesse à refaire. A moins que nous ne faisions appel à la Mémoire pratique, à l'éducation pratique :

« Si, au lieu de porter au loin l'esprit de

votre élève; si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siècles, aux extrémités de la terre et jusque dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même et attentif à ce qui le touche de près, alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, de raisonnement. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces... Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre élève, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps; rendez-le robuste et sain pour le rendre sage et raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur, et bientôt il le sera par la raison. »

Donc pour l'enfant, peu de mots, beaucoup de faits, d'expériences, de sensations; réservons à l'adolescent et à l'adulte la culture intensive du domaine verbal, alors que les vocables représentent bien réellement des idées avec leurs alliées, les images et les harmonies. Mais quoi de plus barbare que des mots mâchonnés, sans appel à l'intelligence, tant à la minute,

mots grecs, latins, français, peu importe, pourvu qu'il en passe beaucoup au moulin. Eh bien, cela se pratique ainsi à notre époque, sous le nom de *composition de récitation* dans les lycées et collèges d'un pays qui se dit éclairé! On voudrait tuer du même coup mémoire et intelligence qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

— Mais, du moins, vous admettrez bien qu'on apprenne dès l'enfance une langue étrangère, puisque votre méthode en fait le trait d'union entre le domaine verbal et le pratique?

— Non!

— Pourtant, c'est toujours autant de gagné.

— C'est autant de perdu, vous dis-je. Vous inspirerez à l'enfant le dégoût de la langue étrangère, longtemps avant qu'il ait pu en comprendre la nécessité ou en goûter l'attrait. Plus tard cette répulsion instinctive ne pourra plus guère être surmontée complètement.

Une dame vint un jour me demander de donner des leçons à son fils, blondinet de cinq ans, joufflu comme un chérubin et espiègle comme un démon; c'est paraît-il l'âge que l'on choisit pour mettre ces innocents à la torture.

Il a, me dit-elle, une bonne allemande, mais quand elle lui parle allemand, il lui répond : zut !

— Madame, demandai-je, votre fils doit-il, à dix ans, être interprète ou voyageur de commerce? Eh bien, si vous le permettez, je lui apprendrai plutôt à jouer au sabot ou au cerceau. L'allemand ne présente encore pour lui aucune utilité, mais il a grand besoin de se faire du biceps et du mollet.

La dame se retira fort courroucée. Vainement je l'engageai à venir me voir quand le blondinet aurait quinze ans. Je n'eus pour moi, ce jour-là, que l'approbation de ma conscience et celle de notre vieux Rousseau, à qui il faut toujours avoir recours. Que dit-il encore, cet ancêtre dont les idées seront peut-être réalisées au XXIe ou XXIIe siècle ?

« On sera surpris que je compte l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation, mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge ; et quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux langues. »

Douze ans, soit; mais quinze ans l'exagération est flagrante. Souvenez-vous que Rousseau vivait au siècle le plus superficiel, le plus artificiel, le plus léger et que pour se faire entendre il devait crier très haut et pousser les vérités jusqu'au paradoxe.

« ... Des formes diverses de langages, l'usage en donne une à l'enfant, et c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudrait qu'il sût comparer des idées; et comment les comparerait-il, quand il est à peine en état de les concevoir? »

Très juste! l'enfant ne constitue pas, ne crée pas, ne compare guère : il se trouve dans la période instinctive d'assimilation des notions naturelles.

« Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différents, mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme : *il ne peut donc apprendre à parler qu'une langue.* Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyaient parler cinq ou six langues. Je les ai entendus successivement parler allemand en termes latins, en termes français, en termes italiens; ils se ser-

vaient à la vérité de cinq ou six vocabulaires, mais ils ne parlaient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfants tant de synonymes qu'il vous plaira : vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en saurons jamais qu'une. »

Craignez-donc de compromettre l'avenir par ce jeu fastidieux de bulles de savon, vides de substance et de génie. Vous mettriez dans l'esprit de l'enfant cette seule idée, très tenace, celle-ci : que toute la science linguistique n'est que billevesées. Pourquoi tant de pères et de mères se laissent-ils séduire par ce mirage : faire du bambin un polyglotte prodige ? Qu'ils s'interrogent de bonne foi, ils trouveront eux-mêmes la réponse, que je préfère ne pas leur donner. J'aime mieux convaincre que de désobliger d'honnêtes gens.

Ai-je clairement exposé mon programme? En résumé il tient en quelques lignes :

Pas de livres jusqu'à dix ans; très peu de livres jusqu'à quinze ;

De rares exercices de mémoire verbale ; mais une tendance constante, quoique prudente, à développer la mémoire pratique.

Formation de l'auditif et du visuel, sans ou-

blier les autres sens. Pas de solfège avant l'âge de dix ans, mais de la musique vocale composée spécialement pour l'enfant, pas de refrain de café-concert ni de romance vaguement sentimentale traînant dans les rues. Dans les poésies à apprendre par cœur pas de niaiseries enfantines ; l'enfant n'a pour cela que mépris, et rien ne lui déplaît davantage que de n'être pas pris au sérieux.

A partir de dix ans, expériences fournies par la nature et la vie.

Découvertes. Pas de besogne toute mâchée.

Tâcher de faire découvrir le plus tôt possible que la répétition n'est pas le seul instrument de connaissance — et de mémoire — mais qu'il y a aussi l'observation ; plus tard nous parlerons jugement, enfin raison.

Faites en sorte que l'enfant sache user de la liberté.

C'est simple et singulièrement difficile. Je suis de votre avis, mais vous savez maintenant que nous devons chercher la difficulté et non la fuir.

C'est irréalisable en ville.

Tout le monde sait bien qu'une éducation

saine est impossible aujourd'hui pour l'enfant dans nos cités contaminées par les mille obscénités du dessin, de l'écriture, du chant, de la parole, empoisonnées par la politique.

C'est irréalisable encore dans les conditions où se trouve l'enseignement officiel, le seul qui compte actuellement.

De plus en plus nous sommes d'accord, mais notre mode d'enseignement représente-t-il pour vous l'idéal? Je pense, moi, que l'État n'existe pas, et ne peut pas exister, comme éducateur et que, malgré toute sa science « agrégée », il se montre aussi piètre professeur, qu'il est médiocre commerçant et industriel*.

Mes idées ne sont qu'utopies ?

Et pourquoi pas plutôt des pressentiments d'un avenir, fort lointain, sans doute, mais non chimérique? L'humanité, à en croire Emerson, n'en est encore qu'à l'aube douteuse et au chant du coq. Il est bien permis de prévoir le temps où l'homme se dégoûtera de vivre en tas et ira cultiver son champ, je ne dis plus seulement son jardin, paysan par la vigueur et l'endurance, citadin par le raffinement de l'esprit ; où l'homme renonçant aussi

à la manière commode de faire élever ses enfants en troupeaux, les confiera à de *petits groupes d'éducateurs* dévoués, qui conduiront leurs *petits groupes d'élèves* depuis l'éveil de l'intelligence jusqu'à l'époque où leur activité se spécialisera ; un temps enfin où l'on n'aura plus pour but de fabriquer à la grosse des mandarins, des bourgeois frileux et timorés, des chercheurs de « pistons » et des escaladeurs de « courte échelle », mais des êtres d'initiative, de volonté et de loyauté.

APPENDICE

APPENDICE

NOTES COMPLÉMENTAIRES

'umée! — Osons vouloir. — Utilité d'un associé. — La musique de la « Folle chanson ». — La puissance de l'absurde et le genre déraisonnable. — Les relais de Britannicus. — Diverses espèces de « pailles » et moyens de les réduire à merci. — Le calme et son auxiliaire : l'exercice de mémoire. — Citations imprécises. — Échelle numérique des consonnes. — Un système stupéfiant pour l'enseignement des langues vivantes — Un mot sur les langues mortes. — L'intermédiaire-traduction. — Polyglottes : hommes de métier et intellectuels. — La vieillesse active.— La mission de l'« État professeur ».

Cet ouvrage était déjà sous presse lorsqu'en ıarcourant les épreuves, diverses réflexions me ont venues que je désire communiquer à mes ɜcteurs. Je les réunis toutes ici pour ne pas ouleverser la disposition du volume et, d'au-ɜe part, pour éviter les notes en caractères ıicroscopiques, dont on néglige la lecture

parce qu'elle est fatigante et qu'elle interrompt le cours des idées principales.

P. 11.

J'ai tort, je le sens bien. Sachez qu'il n'y a qu'un moyen, un seul, de couper court à l'*abus* d'un excitant, c'est d'en cesser l'*usage*. Un professeur de lycée me disait récemment : Ma mémoire faiblit, je suis obligé d'écrire mes leçons, moi qui autrefois les improvisais. Aussi je suis décidé à renoncer au tabac. — Vous ne fumez plus? — Non. — Plus du tout... Vous m'en donnez votre parole? Mon homme hésita : Écoutez, me dit-il enfin; si je ne fumais pas après mon déjeuner, je serais malade toute la journée; j'ai donc pris un moyen terme; je fume quelques cigarettes d'eucalyptus... cela ne peut me faire aucun mal? — C'est de la fumée; un jour vous trouverez fade cette fumée-là et vous reviendrez à celle du tabac — Jamais!... Quand je le rencontrai huit jours plus tard il avait à la bouche certain petit rouleau qui fleurait bien plus le Maryland que l'eucalyptus et pour m'en offrir un semblable il tira de sa poche un paquet vert qui en disait

long sur le manque de volonté et de mémoire de mon pauvre ami! Mais est-il vrai qu'on soit malade en cessant du jour au lendemain l'usage du tabac? Non, c'est une des mille défaites dont se paie la mollesse de caractère des hommes. On manque simplement du coup de fouet habituel; on éprouve tout au plus un léger malaise; après quelques jours de forte et saine résolution il n'y paraît plus, et l'on est tout joyeux d'avoir *osé vouloir*. Je parle en connaissance de cause car je fus jadis un fumeur passionné

P. 28.

Je reconnais toutefois que l'objection de mon correspondant contient une part de vérité et sa libre initiative me ravit. Oui, soucieux de reculer sans cesse les limites de notre champ intellectuel, nous ne le labourons plus profondément. Voilà précisément pourquoi, dans la fraîcheur du matin qui peut être comparée à celle de l'aurore de la vie, bannissant les préoccupations qui m'assailliront pendant la journée, je remue mon terrain, je fouille, je creuse, et sans donner à ma mémoire les béquilles de

lectures nouvelles, je la contrains au dur travail de reconstitution qui descend jusqu'à l'instinct créateur primordial, dont l'essence est la musique. J'écoute chanter les vers à mesure que je les dis, je suis l'écho de ma lecture de la veille. Combien il serait préférable que je ne les eusses pas lus ! mieux eût valu cent fois les *entendre* tout d'abord. A ce propos je dirai une fois pour toutes que pour les exercices de mémoire le *travail mutuel* est le plus fécond de tous ; j'entends par là le concours d'une personne avec qui l'on sympathise complètement, ayant la même foi que vous dans la discipline adoptée, la même ardeur dans la mise à l'épreuve de la méthode, et qui puisse disposer des mêmes heures. Rarement de telles conditions se trouvent réunies, mais si vous rencontrez ce précieux collaborateur, qu'il vous lise le morceau à diverses reprises ; le lendemain soir vous lui rendrez le même service, et le matin chacun de vous sera chargé du travail de reconstitution, guidé alors uniquement par l'audition. Mais, je le répète, ce cas est si rare que je n'y ferai que des allusions occasionnelles et en général je ne m'occuperai que du travail

isolé, déjà assez profitable pour qu'on puisse s'en contenter.

L'écho résonne en moi avec une force double chaque fois que passent les rimes, en particulier les rimes riches : *aisés, baisers; mensonges, songes*; *chêne, chaînes*. Peu importe que je sache ou non ce que c'est que rimes riches : quand l'une d'elles tintera, mon oreille éprouvera un plaisir, et partie d'un chaînon mnémonique sera formée sinon un chaînon entier. Une chaîne continue se forme peu à peu à la sollicitation du rythme tout à la fois si net en sa cadence, et si varié par l'art du poète et par les motifs conducteurs : « *Viens* » et « *Allons-nous-en* » qui deviennent plus pressés à mesure que nous approchons de la fin du morceau. J'entends encore beaucoup de cadences et de sonorités qui allongent ou fortifient la chaîne mnémonique, et si vous êtes plus musicien que moi, vous entendrez sans doute des détails musicaux qui m'échappent. Cherchez, c'est-à-dire : écoutez!... Pour moi j'entends assurément la cadence bien marquée en strophes, ou couplets, d'égale longueur sauf celui de : l'envieux oiseau nocturne qui enjambe sur

le suivant par le moyen de la rime supplémentaire : *et diront*, et les deux couplets que réunit le : *Allons-nous-en*. C'est encore du rythme, c'est presque de la mesure à quatre temps, chaque strophe se composant de quatre vers. Je dis : presque; car, parfois deux vers entrent dans une seule mesure; parfois un vers exige à lui seul deux mesures : *viens, le soir brunit les chênes*; trois mesures : *viens, sois tendre, je suis ivre*. Mais en outre, j'entends dans ce morceau une note qui se répète plus souvent que les autres, c'est la note : *on*; je ne compte que deux strophes où elle n'intervient pas : *Viens, le soir*, et *Allons-nous-en par la terre*; encore dans cette dernière est-elle largement représentée par sa sœur jumelle la note *en*, qui, elle aussi, se présente fréquemment au cours de notre « CHANSON ». De la musique *avant toute chose!...* Ainsi débute l'Art poétique de ce poète *avant tout* instinctif, Verlaine. Il avait bien senti, entendu ce qui se trouve au fond de toute poésie et de toute mémoire.

P. 70.

On voit que je n'emploie le bizarre, le ba-

roque et, tranchons le mot, l'*absurde*, qu'avec une grande circonspection, et en l'absence de tout moyen rationnel. Ce n'est pas que j'ignore la puissance de l'absurde sur la mémoire, mais j'affirme, à l'encontre de presque tous les auteurs de systèmes mnémoniques, que cette puissance est funeste. Jamais on ne me fera croire que le cerveau puisse être farci d'absurdités sans que l'intelligence en souffre. L'auteur d'un petit traité de mnémotechnie qui m'a amusé d'abord, indigné ensuite, promet à ses adeptes de leur faire apprendre en quinze jours tout *Britannicus* au moyen de petits mots les plus cocasses qu'il se puisse trouver, réunis en rimes semblables par tirades. Il appelle cela des *relais*. Mais, monsieur le mnémoniste, je n'en veux point de vos relais et de vos rimes de mirliton. Je désirerais vivement savoir *Britannicus* par cœur, mais plutôt que de l'apprendre ainsi, je préférerais l'ignorer toujours, et votre théorie sur le *genre déraisonnable*, appliquée aux chefs-d'œuvre de la littérature doit faire bondir dans leur tombe tous les poètes mais surtout ce cher Racine, menacé ici plus qu'aucun de ses confrères du Parnasse.

On verra plus loin une application bien amusante de cette théorie aux langues vivantes. Quant au moyen « déraisonnable » de fixer les dates j'en parle dans un chapitre spécial. Sachez seulement (on ne pourrait être trop tôt édifié à ce sujet) que pour retenir la date de l'accession au trône et de la mort de Pharamond, il faudra enregistrer dans son for intérieur la gentillesse suivante :

Renonce au fard ah ! mon enfant, prends l'Arnica.

Si vous n'êtes pas abêti quand vous aurez de la sorte mis, sur le trône et poussé dans la tombe tous les souverains de France jusqu'à Napoléon III, c'est que vous avez l'intellect supérieurement trempé !

P. 101.

Je crois que ce mot fait allusion à ce défaut bien connu dans la liaison des métaux, qui produit parfois la brusque rupture du meilleur acier. Les pailles qui se glissent dans la mémoire sont souvent désespérantes par leur obstination inepte, et rien ne montre mieux le danger d'employer le « genre déraisonnable » dans la soi-disant culture de la mémoire : au-

tant vaudrait semer de la nielle avec le blé. Les pailles seront tantôt des liaisons fâcheuses, vulgairement appelées cuirs; tantôt des coupures intempestives d'une phrase ou d'un vers; tantôt même des mots absurdes qui se substituent au légitime occupant : pis que des intrus, de vrais bandits! Je me rappelle que dans le *Cid campeador* de Barbey d'Aurevilly, je dus employer toute ma stratégie pour rétablir « entendit » à la place de « aperçut » au vers.

Entendit dans le creux d'un ravin solitaire...

Que venait faire là le contre-sens : aperçut? Il était appelé prématurément par le même mot, correct cette fois, dix vers plus loin :

Cependant le héros, dans sa splendeur d'archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Ce hideux malandrin...

Eh bien donc, comme armes défensives et offensives contre ces félonnes de paille, nous aurons l'attention — et l'exercice. — Et vous constaterez avec joie que plus la mémoire s'assouplira, mieux la matière sera fondue, et moins les pailles seront fréquentes.

P. 127.

J'allais — la Mémoire pratique me pardonne! — oublier le *Calme*, qui travaille souverainement au maintien de la santé, quand nous daignons faire appel à lui. Rien de plus fréquent aujourd'hui que les maladies nerveuses, qu'on range sous le nom de névrose, la fameuse Névrose! et la neurasthénie de nos contemporains semble avoir remplacé avec avantage l'hypocondrie de nos pères Nous compliquons trop notre courte existence dans laquelle nous prétendons introduire la rapidité vertigineuse de la machine, nous assimilons mal, nous digérons plus mal encore, et préoccupés de mille détails en somme insignifiants, nous négligeons de dresser le plan général de notre vie. Un jour nous nous apercevons que nous n'avons « du temps pour rien »; notre perpétuelle agitation nous rend colériques, impressionnables à l'excès, nous aigrit contre nous-même et contre les autres, enfin nous conduit tout droit à l'impuissant scepticisme. Vais-je vous dire, ici encore : prenez mon ours! Pourquoi pas? vous savez quel animal calme, posé, est ce brave plantigrade.... Mais parlons sérieusement

Quand vous vous sentirez atteint de trépidation, tentez un petit exercice de reconstitution, dites-vous un morceau comique ou pathétique, en contraste avec les circonstances présentes; la tranquillité reviendra, vous verrez plus nettement la décision à prendre, vous agirez avec plus de sang-froid. Entre l'envie de vous mettre en colère et le déchaînement de cette colère, intercalez, je vous en supplie, dix vers ou dix lignes de prose; vous sortirez de cet exercice, rafraîchi, fortifié comme après une douche en pluie fine.

Vous sourirez d'abord, je le sais; mais qu'importe si vous réfléchissez ensuite et si vous vous décidez, ô gens nerveux de toutes catégories, à essayer ce remède si simple et, j'en parle par expérience, si efficace!

P. 152

Même en écrivant, combien de gens prennent la détestable habitude de ne rien préciser, en particulier pour ce qui concerne les citations. Le machin-chose est ici remplacé par « comme dit un poète, un philosophe », ou même par l'odieux et barbare : « comme dit l'autre »...

Cette manie est fort spirituellement tournée en ridicule dans *l'Aventurière*, d'Augier :

> Suffit. Si ma chemise
> Savait ce que je pense, a dit un général,
> Je changerais de linge.

Cet ivrogne d'Annibal ne se pique ni de littérature ni de connaissances historiques ; mais pourquoi citer un mot quand on n'a pas le courage d'en rechercher la source? c'est de la paresse; pourquoi vouloir paraître savant quand on ne sait qu'à moitié? c'est une petite déloyauté. Lorsqu'un passage nous plaît, lions le solidement au titre de l'ouvrage et au nom de l'auteur, selon notre procédé ordinaire. Nous ferons ainsi un salutaire exercice mnémonique et nous ne devrons pas nous livrer à de longues et fastidieuses recherches quand se présentera l'occasion d'évoquer.

P. 159.

Pour les lecteurs que la chose intéresserait, voici l'échelle numérique généralement adop tée par les mnémonistes :

0	correspond à	*Se*, *Ce*, *Ze*, *tion*, *sion*.
1	—	*Te*, *De*.
2	—	*Ne*, *Gne*.
3	—	*Me*.
4	—	*Re*.
5	—	*Le*, *Lle*.
6	—	*Che*, *Ge*, *Je*.
7	—	*Ke*, *Gue*, *Ch* (dur).
8	—	*Fe*, *Phe*, *Ve*.
9	—	*Be*, *Pe*.

Après les consonnes on peut mettre n'importe quelle voyelle, de sorte que les combinaisons seront nombreuses. Ainsi la « girafe » de la bataille de Lens pourrait être remplacée par « j'arrive » (j-r-v.) formant de même 648, c'est-à-dire 1648, car on néglige toujours le premier chiffre, puisqu'il ne peut y avoir de doute pour lui : vous savez parfaitement que la bataille en question n'a pas eu lieu avant l'an mil. Avec *j'arrive* nous pourrons former la phrase suivante qui a au moins l'air de signifier quelque chose, en rapport avec l'événement :

« J'arrive (1648) et je lance (Lens, nom de la bataille).... le mot d'ordre à l'armée de Condé (explication). »

C'est ingénieux, mais, à mon avis, ce n'est que cela. Mon but, on le sait de reste, n'est pas de créer une mémoire artificielle, mais de développer la mémoire naturelle par des moyens rationnels.

P. 164.

Cet exemple montre le danger qu'offrent certains systèmes purement artificiels dont les fallacieuses promesses sont si éblouissantes : à les entendre, nous apprendrons dix mille mots d'une langue morte ou vivante avec *la plus grande facilité* et dans *un laps de temps prodigieusement court*. Cette facilité et cette rapidité me sont suspectes, les deux bases de ma méthode étant la difficulté et la lenteur délibérément acceptées. Pourtant examinons ces systèmes, je le veux bien ; ils se ressemblent tous, l'étude n'en sera donc pas très longue et elle nous ménagera quelques moments divertissants.

Je prendrai pour type l'ouvrage d'un chanoine de Saint-Denis que je découvris dans l'épaisse forêt livresque de la Bibliothèque Nationale. Pourquoi ne l'ai-je point gardé avec un

soin jaloux ! Il ferait ma distraction et ma joie en ces jours de pluie, quand les pieds sont humides et l'âme morose. Ce brave chanoine, qui eût mérité d'être un bénédictin, enseignait le latin et l'allemand par le moyen qu'emploient d'autres mnémonistes pour fixer les dates et la nomenclature des souverains. Il avait composé une infinité de phrases ou plutôt de coq-à-l'âne dans lesquels étaient enchâssés le mot étranger avec son genre et sa signification en français. Ainsi *die Elster* veut dire en allemand : *la pie* ; eh bien ! nous ne pourrons plus oublier ce mot quand nous nous serons enfoncé dans la cervelle la calembredaine suivante :

Dis : elle se taire, la pie ? Jamais !

Vous voyez comme c'est commode. Ce l'est même beaucoup trop, car nous voilà encombrés pour toujours d'une absurdité doublée d'erreurs et la bavarde pie nous apprend à mal parler l'allemand et le français. En effet — sans plus m'arrêter à ce genre déraisonnable que j'exècre — j'affirme avec énergie que dis, voyelle brève, et die, voyelle longue, ne sont pas du tout la même chose, que *elle se*

taire ne ressemble à *Elster* qu'à condition de supprimer les deux e du français : ell' s'taire, diction mauvaise, prononciation vulgaire et plate. Mais encore, non; même ainsi les deux termes ne sont pas équivalents, puisque dans l'allemand l'accent tonique se trouve sur la première syllabe : *Els* et dans le français sur la deuxième : *taire*. Ceci est à coup sûr l'objection la plus grave. Nous, professeurs de langues vivantes, travaillons de toutes nos forces à convaincre l'étudiant que chaque langue a sa musique propre et que l'accent tonique est la vie du mot, et d'un trait de plume M. le chanoine de Saint-Denis détruit notre labeur! Décidément il vaut mieux que j'aie jeté ses livres au feu ou que je les aie prêtés à des amis, ce qui revient au même, à ne considérer que le résultat.

Mais quelle tristesse nous prend à constater que partout l'enseignement des langues antiques verse dans des erreurs qui ne sont guère moins bourbeuses. On les nomme langues mortes; oh oui! elles sont bien mortes, car nous les avons assassinées. Nous prononçons les mots latins à la française, en y introduisant

nos nasales françaises, notre u maigre ; nous grasseyons leurs r qui tous étaient vibrés ; enfin nous leur prêtons notre faible tonique alors que le vocable latin avait un accent aussi fort que l'espagnol ! L'étude de la langue latine, telle qu'elle se pratique aujourd'hui ne sert qu'à fausser notre auditif ; elle devrait être la clef qui ouvre les trésors modernes italiens et espagnols, mais cette clef nous avons bien soin de la casser dans la serrure. Moindre effort, *minimum d'effort*, voilà encore de vos coups !

P. 175.

Un de mes correspondants à qui j'avais fait cette réponse, m'objecta avec une franchise dont je lui sus gré : « Vous jouez sur les mots. Ce qu'on entend par penser en langue étrangère, c'est se passer de l'intermédiaire de sa langue maternelle, *c'est ne plus traduire* ». J'admets cette interprétation ; encore fallait-il s'exprimer clairement. Vous croyez donc, mon cher collaborateur, que vous vous passez réellement de la traduction quand vous parlez une langue étrangère? Moi, je suis persuadé du contraire ; vous vous imaginez le faire

désormais sans intermédiaire aucun parce que la facilité acquise par l'exercice constant a remplacé l'effort plus ou moins pénible d'autrefois. L'intermédiaire agit secrètement, mais il n'est pas moins actif pour cela. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que nous eussions complètement oublié notre langue maternelle, et quel homme a jamais pu pousser l'oubli à ce point, même après un séjour prolongé en pays étranger? Et si c'était possible, serait-ce désirable? Mais rassurons-nous, cela n'est pas possible; notre tréfond conserve toujours le langage primitivement acquis, et quand nous parlons, quand nous écrivons une langue étrangère nous ne sommes jamais que... disons des interprètes, si le mot de traducteur vous offusque.

En résumé, nous observons ici le même phénomène que dans toute espèce d'activité, de science, de réalisation artistique. L'intermédiaire conscient existe, bien que le passage de la connaissance dans l'inconscient rende l'action en quelque sorte immédiate et instantanée. Pour reprendre un de nos exemples précédemment employés, les doigts du virtuose agissent en apparence inconsciemment, mais

ils ne font qu'exécuter d'une façon instantanée les ordres envoyés par la connaissance qui traduit notre tempérament, notre sentiment, notre pensée.

P. 176.

Certaines gens admirent la facilité avec laquelle un cuisinier, un maître d'hôtel, un garçon de café, un coiffeur français, émigrés à l'étranger, apprennent la langue du pays où ils exercent leur métier ; et ces mêmes gens ne manqueront pas de railler le pauvre homme de sciences ou de lettres qui, après un an de séjour à Londres ou à Berlin avoue parler assez mal encore l'anglais ou l'allemand. Voyez, s'écrient-ils, la toute-puissance de la conversation comme moyen d'étude des langues vivantes ! Mais, bonnes gens, avez-vous songé à comparer le champ d'action de l'homme de métier et celui du travailleur intellectuel ? Le premier se meut dans un tout petit cercle d'idées qu'il ne songe même pas à élargir car il ne voit à cela aucune nécessité et n'a pas d'aspirations au delà de ses occupations journalières ; deux ou trois cents mots liés tant

bien que mal lui suffiront amplement; le second vogue au milieu d'un océan d'idées et de mots qui sollicitent sans cesse son intelligence et son audition et avec lesquelles il lui faut faire connaissance pour mener à bon port sa barque linguistique. Éloignez le cuisinier de ses fourneaux, sortez l'artiste capillaire de sa boutique; dans un nouveau cercle d'idées et d'objets il sera embarrassé pour exprimer la phrase la plus simple, comme l'ouvrière giletière serait fort empêchée de confectionner un pantalon. Il est relativement aisé d'être habile dans une spécialité très restreinte. Le domaine de l'intellectuel est autrement vaste, et il comprend l'abstrait aussi bien que le concret, ce qui complique singulièrement les difficultés. Enfin l'homme d'éducation et de goût aspire à bien parler la langue étrangère, aussi gardera-t-il longtemps sur la terre d'exil un silence prudent, tandis que l'homme du peuple se risquera tout de suite, peu lui importe que son jargon soit mi-français mi-germanique ou anglo-saxon.

Je ne nie pas l'efficacité de la conversation dans le sujet qui nous occupe, mais je m'élève

contre l'idée d'employer la seule conversation à l'exclusion de tout autre moyen d'assimilation et de reconstitution. C'est là un système à courtes vues et bien superficiel.

Mais si je refuse, et pour cause, d'admirer les talents linguistiques de l'homme de métier (et même ceux du clown de cirque) j'estime fort sa mémoire pratique. Ici certainement un simple garçon de restaurant ou un conducteur d'omnibus rendrait des points à la plupart des intellectuels. Quand j'étais citoyen du quartier latin et qu'à l'heure de midi, dans le brouhaha du restaurant, je voyais François, notre garçon, saisir au vol quinze ou vingt commandes de plats variés, les énumérer à haute voix en descendant à la cuisine, rapporter les plats étagés sur son bras et les distribuer sans presque jamais se tromper, je me disais : mon petit, essaie donc d'en faire autant ! Et pendant mes pérégrinations en omnibus, à Paris, au temps où l'on ne distribuait pas encore de billets, je ne fus témoin que d'une seule erreur et d'un seul oubli de la part d'un conducteur.

L'explication de cette mémoire si prompte et si fidèle? Certainement la spécialisation

joue ici aussi un grand rôle, mais il faut ajouter la vivacité de l'intérêt, donnant une acuité spéciale au visuel. L'œil, je le reconnais, sera en ce cas le facteur mnémonique par excellence. Mais ce qui donne de l'endurance à la mémoire, c'est la nécessité de se passer de notes, l'absence forcée de tout élément livresque et paperassier.

P. 223.

Oui, il faut vieillir; oui, il faut avoir l'esprit de son âge; oui, il faut céder la place aux jeunes. Ainsi le commande la sagesse. Mais sans vaillance la sagesse ne serait qu'une résignation sans dignité Nous voulons une vieillesse encore active bien qu'elle se soit retirée de la lutte où déploient leur force, leur adresse, leur talent, les hommes dans toute la vigueur de l'âge. Quelle sera donc cette activité particulière qui conviendra à ceux qui descendent la pente de la vie? J'en vois une qui, pour être désintéressée, n'en a par cela même que plus de noblesse. C'est le maintien des facultés, et surtout de la mémoire, dans toute leur puissance et dans leur intégrité. Et pourquoi

attirer l'attention sur la mémoire? Parce qu'elle est plus que les autres exposée à l'affaiblissement, à l'usure, à la déchéance lorsque l'être vieillit. La nature possède, au même degré ou peu s'en faut, les pouvoirs de création et de destruction; à ses attaques nous avons le droit, même le devoir de résister; j'ai montré dans quelle mesure nous en avons aussi les moyens. Toutefois il est certain que nos forces physiques déclinent à mesure que s'accumulent nos années, et bientôt la mémoire s'anémie aussi, à moins que nous ne réagissions. Il semble bien qu'au contraire l'intelligence, le jugement, la raison demeurent longtemps intacts, sauf à prendre parfois une certaine dureté. Eh bien, courons aux points les plus menacés.

Pourquoi, commerçant retiré des affaires, officier atteint par la limite d'âge, fonctionnaire retraité, professeur honoraire, artiste qui avez eu la sagesse de dire adieu au public avant qu'il ne vous tourne le dos, pourquoi bannissez-vous brusquement de votre vie toute action physique et intellectuelle? Que de choses, que d'agréables choses on peut faire, quand « on n'a

plus rien à faire » ! Croyez-moi, cultivez vos jardins; j'entends : votre jardin à fleurs, votre potager, votre verger et aussi votre jardin mnémonique. Mais, direz-vous, de ma vie je n'ai été jardinier ! Devenez-le; comme Antée vous reprendrez alors contact avec la terre et rajeunirez vos énergies vitales; comme Caton, qui apprit le grec à quatre-vingts ans, ou Gladstone qui, à peu près au même âge, étudia le basque, livrez-vous à quelque exercice où le concours de la mémoire soit requis, et vous verrez toutes vos facultés demeurer saines et énergiques. Ainsi votre volonté restera entière; il était volontaire, oh oui ! ledit Caton l'Ancien; ainsi votre goût s'affinera et évoluera avec une souplesse merveilleuse; jamais vous ne serez les *laudatores temporis acti* dont parle Horace. On est étonné de voir avec quelle jeunesse le vieux Gladstone a jugé certains livres de jeunes.

Toutefois, écoutez encore ceci : ce diable de Caton était, pour les autres autant que pour lui-même, d'une dureté qui, avec les années, devint presque de la férocité. Ne l'imitons pas; sachons cultiver dans notre jardin les divines

fleurs de tendresse et jusqu'à la pâquerette d'indulgence. Gladstone, lui, abattait des arbres en vrai boquillon écossais. Le vilain passe-temps! Combien je préfère l'octogénaire de La Fontaine qui plantait des arbres, bien loin de les détruire! C'est sous l'ombrage d'un tel ami, planté par moi, que je voudrais aller m'asseoir quand je serai bien vieux, pour apprendre — et pour me souvenir.

P. 268.

A mon avis, et pour ne rien exagérer, l'État ne devrait se réserver que l'enseignement primaire populaire et l'enseignement supérieur, celui que j'appelle « spécialisé ». Voilà sa véritable mission, qui serait encore très importante; le reste devrait être laissé à l'initiative privée.

DE LA PRÉFACE A LA CONCLUSION

Encore quelques mots, si vous le voulez bien. Au risque d'être appelé le plus bavard des cultivateurs de mémoire, je succombe à la tentation de consigner ici quelques réflexions qui me sont venues à la lecture des dernières épreuves de cet ouvrage, et que j'ai notées en cours de route, non point sur le papier — c'eût été enfreindre les préceptes de la Méthode, désormais « notre Méthode » — mais dans ma mémoire pratique et verbale, que je charge en ce moment du rôle de fidèle évocatrice.

Tout d'abord un mot de remercîment. Exprimer sa reconnaissance pour un service rendu, c'est encore de la mémoire, c'est même une mémoire très aimable, très belle, que je nommerai mémoire verbale, et que je ne manque pas d'exercer dans les trop rares occasions où il m'est donné de le faire. Je remercie donc du fond du cœur l'illustre et vénéré maître, M. Emile Faguet, qui a bien voulu présenter mon œuvre au public dans une préface qui n'est pas pure eau bénite de critique, mais qui examine, apprécie, discute avec cet esprit alerte, pénétrant, incisif parfois, quoique toujours bienveillant qui n'appartient qu'à lui. A cet hommage de gratitude j'associe avec un vif plaisir le Dr Cabanès, l'éminent psychologue qui, dans un article magistral a prêté l'appui de son autorité de savant à l'idée contenue dans mon chapitre : *la Mémoire*

par la Santé et la Santé par la Mémoire; M. Paul Ginisty, qui m'a consacré une de ses chroniques, les docteurs Ollive, de Nantes; Nicolas, du Mont-Dore; Pouzet, de Cannes; Hauben et Delattre, de Bruxelles et le professeur Kuttner, de Berlin, qui m'ont aidé de leurs conseils et ont fait à ma Méthode une propagande des plus fécondes dans le domaine étendu de leurs relations.

Beaucoup de lecteurs m'ont écrit : vous êtes trop professeur, c'est-à-dire trop verbal et pas assez pratique. En toute humilité, j'avouerai qu'ils ont raison; mais que voulez-vous? on se laisse facilement entraîner par la beauté du verbe, et les réalités de la vie s'en trouvent sacrifiées, bien que nous n'ayons jamais songé à mettre en doute leur importance primordiale. Pour faire pencher un peu la balance du côté du plateau pratique, mentionnons deux exercices qu'il sera bon de faire chaque jour :

Le plan de la journée.

Le bilan de la journée.

Il ne s'agit plus de paroles, ce sont des idées qu'il nous faut, et des idées génératrices d'actes et de faits précis. Je m'éveille; ma première préoccupation est celle-ci : de quoi se compose ma tâche, à la date de...? (vous vous rappelez que j'exige l'évocation immédiate de ce point précis) dans quel ordre vais-je ranger mes diverses occupations? Y sommes-nous? Bien! Efforçons-nous à présent d'accomplir ce que nous avons projeté et de ne pas troubler, *sans raison majeure*, l'ordre établi dans les rangs. Je souligne : raison majeure parce que je n'entends pas que, sous prétexte d'exercice du sens pratique, ni moi ni mes lecteurs devenions maniaques et tatillons. Mais je me garderai

d'obéir au simple caprice, moins encore à la paresse, car je me souviendrai que le bilan inéluctable passera toutes mes actions au crible de ses colonnes, doit et avoir. Ce bilan sera dressé chaque soir, à peine de faillite mnémonique. Donc avant de nous embarquer pour le pays des songes nous nous demanderons : Avons-nous fait tout ce que nous avions pensé faire ? Non ! (La réponse ne varie guère.) D'où provient le déficit ? Des circonstances, des autres hommes, ou de moi? Rappelons-nous tout ce qui se rattache à ces divers éléments. Apercevez-vous le vaste champ que je vous offre ici pour l'exercice des évocations pratiques ?

Vous voyez aussi que je me permets d'être d'un avis différent de celui du Maître, quand il dit dans sa préface que la mémoire pratique n'a rien à voir avec la mémoire verbale; que la première, don naturel n'est guère susceptible de développement. Moi, je crois, en conscience d'abord que la mémoire est une comme nos autres facultés; ensuite que tout en nous est don de nature, et que tout peut par nous être fortifié, amélioré par l'exercice ou détérioré par la négligence ou l'inaction. Pourquoi nous contenterions-nous de la mémoire pratique dont nous a gratifié une bonne ou mauvaise fée, alors que nous nous efforçons, notre vie durant, d'augmenter notre vigueur, d'améliorer notre santé, d'aiguiser notre jugement, d'assouplir notre intelligence et que, par un entraînement patient, régulier, méthodique et rationnel, souvent nous arrivons à nos fins?

Ce qui excusera dans une certaine mesure, je l'espère, ma partialité en fa veur des exercices de mémoire verbale, c'est que ceux-ci demandent à être indiqués en détail par un homme du métier,

tandis que la vie, l'entourage, les événements se chargent eux-mêmes de fournir à chacun de nous mille occasions d'exercer la mémoire pratique. Mon rôle donc en cette matière est bien plutôt de conseiller, d'exciter que de servir de guide et surtout de professeur. Pourtant je vais citer un exemple tout familier mais qui n'en est pas moins frappant pour cela. Avant de me rendre à mon bureau, je change de vêtement : certains objets qui me servent également ici et là-bas doivent changer de poches : ma montre, mon portemonnaie, mes clefs, mon stylographe, mon canif, quelques papiers ; certains livres, et point d'autres, doivent prendre place aujourd'hui dans ma serviette. Ma nervosité d'homme du XXe siècle prétend que ce déménagement est très compliqué. Rien n'est plus simple au contraire, répond avec flegme la mémoire pratique. Et rien en tout cas n'est plus curieux à observer que le conflit entre ces deux sœurs ennemies qui jamais, je le crains fort, ne remporteront l'une sur l'autre une victoire définitive. Il m'arrive de ne *rien* oublier et je le proclame à la gloire de mes exercices pratiques, ces occasions-là ne sont pas rares ; mais il m'arrive aussi, à ma confusion grande, de *tout* oublier, ou presque tout. Alors je me souviens (encore un exercic emnémonique, mais désagréable, cette fois) qu'au moment de prendre mes clefs, ou mon mouchoir de poche, j'ai pensé au sieur X... que je devais voir ce jour-là, et que j'ai cent fois souhaité dans la lune. Ce souhait, profondément immoral, a jeté le trouble dans mon ordre mnémonique, ordre suprême, et j'en suis puni par la déroute de ma mémoire pratique. Ne croyez pas que je plaisante : la distraction est une infirmité, et il faut tout tenter pour s'en guérir. Dans ce but

rien ne vaut la foi dans le développement de la mémoire pratique par les évocations des mille détails de l'activité quotidienne.

Pour ma part je cherche à introduire ma grande alliée jusqu'en mes exercices physiques du matin. « La première condition pour avoir bonne mémoire, c'est de se bien porter », affirme le Dr Cabanès dans l'article auquel j'ai fait allusion. Or, pour se bien porter il est de toute nécessité d'activer la circulation et la respiration par la gymnastique. Laquelle? La gymnastique de chambre est seule à la portée de tout le monde et elle a le grand avantage de ne pas exiger trop de temps, et, partant, de ne pas porter préjudice aux occupations intellectuelles, j'ai dit cela et j'ai laissé même entendre que ces exercices, répétés chaque jour, avaient pour ennemis la monotonie, l'ennui. Comment les empêcher de s'introduire dans la place en conquérants? J'ai imaginé le jet des haltères Je prends une de ces armes de combat; d'une main je la lance au-dessus de ma tête, de l'autre main je la rattrape au vol et je compte tout haut jusqu'à trois cents jets. La distraction ne peut s'introduire dans cet exercice: elle aurait pour conséquence la chute de l'haltère sur la tête, les épaules ou les pieds. Autre avantage : je fais concourir à mon travail la mémoire numérale (une des formes de la mémoire pratique), au moyen des innombrables combinaisons auxquelles se prête la façon de compter. Tel jour je procéderai par addition ou multiplication, et ce sera une manière de me remémorer ma table de multiplication jusqu'à 20 au moins ou jusqu'à 31, le mois pouvant avoir ce nombre de jours, ou ma table d'addition, en ajoutant entre elles des tranches inégales ; parfois je décompte en

prenant pour point initial un chiffre quelconque de la série ; d'autres fois je compterai en anglais, en allemand ou en espagnol. Autant que faire se pourra, chaque jour aura son calcul spécial, fixé une fois pour toutes. Me direz-vous que c'est là une folie bien compliquée? Avec l'habitude c'est très simple; et cette folie est sagesse si l'on envisage l'intention: d'une part se procurer une bonne circulation, de l'autre exiger de l'esprit une attention soutenue. A mon bureau j'ai deux petites balles de caoutchouc avec lesquelles je jongle dans mes moments de loisir. Je ne me déclare satisfait qu'après avoir attrapé les balles vingt fois de suite. Ah ça, décidément, notre professeur de mémoire tombe en enfance! Et quand cela serait? Ils n'est pas mauvais de redevenir enfant plusieurs fois par jour, mais je considère surtout qu'au moyen de mon petit jeu je me procure de la chaleur, de l'agilité, de la gaîté et de la santé. Un de mes lecteurs, le commandant Audebrand, me dit que, dans le même but, il joue au bilboquet et ne s'arrête que quand il a fait une belle série de réussites. J'approuve fort le bilboquet, mais je préfère mes petites balles, parce que, lorsqu'elles sont à terre il faut mettre en action les muscles des jambes pour courir après elles et les muscles des reins pour les ramasser.

Afin de se maintenir en forme, le bon Socrate dansait; on le voyait souvent exécuter un cavalier seul. Et ceci me rappelle que si j'ai insisté sur le rôle de la chaleur, résultat d'une vive circulation, et de l'active digestion pour le fonctionnement de la mémoire, j'ai négligé de parler du rôle important de l'intestin. La constipation — j'appelle les choses par leur nom, c'est encore le meilleur moyen d'exprimer clairement sa pensée — la constipation

est un terrible ennemi de la mémoire. Eh bien, voulez-vous n'être jamais constipé? Chaque jour courez sur place ou par toute votre chambre, votre jardin, en comptant jusqu'à cinq cents. Je ne dis pas que le résultat sera immédiat; mais il se produira ici le même phénomène que pour la circulation, pour les reconstitutions mnémoniques et pour tous les exercices auxquels on se livre avec persévérance : le temps, en collaboration avec l'Idée, avec la Volonté, accomplira des merveilles; croyez-en ma vieille expérience.

Je recommanderai aussi le contraste entre les poids lourds et les poids légers, tant dans les exercices physiques que dans les intellectuels. Procurons-nous deux paires d'haltères : une de six kilos et une de quatre, ou de quatre et de deux, suivant votre vigueur musculaire; apprenez une poésie en anglais ou en allemand, vous qui possédez ces langues; reconstituez un morceau où abondent les noms propres, ou nommez rapidement les personnes que vous avez vues à une réunion. Comme le travail des poids légers, haltères de deux kilos, poésies françaises, noms communs, vous paraîtra aisé et agréable après celui des masses pesantes! Par exception la loi du moindre effort nous sera utile, en nous prouvant que celui qui peut le plus peut le moins, et le peut dans la perfection, avec une satisfaction véritable.

Parmi les lecteurs qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, la plupart acceptent sans difficulté mes idées au sujet de l'influence de la santé sur la mémoire; mais l'influence de la mémoire sur la santé les trouve plus sceptiques. Pourtant je suis convaincu que cette réciproque est vraie. L'activité mnémonique exige, nous l'avons vu, l'ac-

tion constante de la volonté, elle exerce donc cette faculté; or, pour bien se porter, il faut vouloir être bien portant, et c'est un fait connu de tous les médecins qu'un patient doué d'une forte volonté de guérir offrira une proie moins facile aux assauts du mal ou à la mort qu'un autre qui se décourage, qui s'abandonne, qui a peur. Mais allons plus loin encore : la mémoire incessamment exercée, cette mémoire que nous nous efforçons de développer, *la mémoire intelligente et observatrice*, augmente l'intensité du courant vital, elle excite notre ardeur au travail, et par suite, elle est un merveilleux agent sanitaire. Elle combat victorieusement deux de nos plus terribles ennemis, les plus implacables : la nervosité et l'ennui. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé aux heures d'impatience, d'attente fiévreuse de retrouver le calme en me disant mentalement une poésie grave et majestueuse. *Booz endormi*, de Victor Hugo, ou le *Moïse* de Vigny! Pendant un long voyage en chemin de fer ou un concert qui m'assomme (il y en a de cette sorte, n'est-ce pas ?) le temps et moi nous nous amusons à reconstituer telle scène de comédie et ainsi nous n'agissons pas comme tant de malhonnêtes gens qui essayent toujours de se tuer mutuellement. La mémoire cause la satisfaction, à l'idée des progrès accomplis, des conquêtes assurées. Nous sentons qu'il y a là un domaine que nous possédons en propre et qui est à l'abri de toute confiscation.

J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir

dit le poète; cette fleur, c'est le souvenir; à côté d'elle s'épanouissent aussi la joie de vivre et la

santé qu'il n'est donné de cueillir qu'à nous-même.

Il me reste à indiquer un moyen de développer la Mémoire auquel je n'ai songé qu'en ces derniers temps et pourtant j'aurais dû le mettre en bonne place, puisqu'il concerne à la fois les quatre mémoires, l'auditive et la visuelle, la verbale et la pratique qui, d'ailleurs, à mon avis, n'en font qu'une au fond. J'ai exposé plus haut les motifs qui m'autorisaient à maintenir cette opinion sur laquelle est basée toute ma Méthode.

Je veux parler de la sténographie. J'avais étudié autrefois la Méthode Prévost-Delaunay qui m'intéressa singulièrement et qui me permit, quand j'étais étudiant, de prendre mes cours de droit presque *in extenso* ; puis, n'ayant plus l'occasion de la pratiquer, je l'avais perdue de vue, quand, tout dernièrement un ami m'en parla, et comme je lui disais que je l'avais bien possédée, il me pria de lui donner des leçons. Ou plutôt de l'étudier de nouveau avec vous, lui dis-je, car je suis convaincu que je l'ai complètement oubliée. Grande fut ma surprise à constater qu'un fonds solide m'était resté et que seuls de menus détails m'échappaient. Chose curieuse, j'aurais été fort en peine de donner des règles précises, de reconstituer la théorie, et pour y parvenir le prétendu maître n'eut rien de mieux à faire que de se transformer en élève assidu, mais la pratique n'était pas lettre morte, je retrouvais les signes sans trop d'effort et j'appliquais inconsciemment pour les assembler des formules dont mon esprit n'avait gardé qu'un vague et insuffisant souvenir. Je ne prétends pas que j'eusse pu être du jour au lendemain un praticien habile ; je ne l'ai jamais été, du reste ; il faut pour aspirer à la maîtrise du « professionnel » de longues années d'ap-

prentissage, un labeur acharné et, en outre, un tempérament spécial ; toutefois, au bout de quelque temps de remise en train j'étais capable d'exécuter « une petite prise » beaucoup plus rapidement qu'en écriture ordinaire.

Le résultat, tout modeste qu'il fût, me combla de joie parce que j'aperçus aussitôt le profit que je pourrais tirer pour ma méthode de cette constatation d'endurance mnémonique. Puisque, en pareille matière, la pratique m'était demeurée malgré l'éclipse de la théorie, c'est que la sténographie offre un moyen excellent de s'exercer à faire passer les notions du Conscient dans l'Inconscient, car enfin avant toute revision des règles, je faisais de la sténographie à peu près comme M. Jourdain faisait de la prose, sans m'en douter.

Suivez mon conseil, apprenez la sténographie. Grand merci, dites-vous; les pauvres sténo-dactylos sont aussi nombreux que les pavés de la rue, et à moins d'arriver à une virtuosité très rare, vous l'avouez vous-même, on ne gagne plus sa vie dans ce dur métier. Et qui vous parle de métier et de gain matériel? Il s'agit d'une étude noblement désintéressée, mais dont le profit intellectuel peut être fort appréciable.

Une objection plus sérieuse quelque temps m'inquiéta. N'allons-nous pas, en apprenant une foule de figures graphiques, développer le visuel aux dépens de l'auditif? Après plus mûr examen, je reconnus que l'audition aurait une large part dans notre travail, car toute sténographie est nécessairement basée sur la phonétique, et fait abstraction de l'orthographe. Si donc elle r vêt le mot d'une forme nouvelle, elle nous ob' . aussi à tenir compte, en première ligne du so de ce mot et

par elle nous pouvons avoir, si notre attention est attirée sur ce point comme il doit l'être, à la fois des évocations auditives et visuelles. La sténographie Prévost-Delaunay en particulier, qui supprime toute voyelle dans le corps des mots met vivement en lumière cette vérité que la consonne est la charpente du mot et qu'à la supprimer — sauf en des cas déterminés exactement par certaines règles — on risquerait de rendre le mot incompréhensible tant à la lecture qu'à l'audition. Et de cet accord avec les sains principes de phonétique mon cœur de professeur de diction se réjouit. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que *toute* sa phonétique est impeccable. Elle apprendrait, si l'on n'y prenait garde, à prononcer : *sétembre*, un *souyer*, un *ateyer*, *terrib'*, *favorab'*, *quéqu'un*, *gna* pas à dire, et autres abominations de la désolation; mais il faut beaucoup lui passer en considération du but qu'elle poursuit, à savoir la rapidité de l'écriture au moyen de toute combinaison de signes clairement lisibles. D'ailleurs ne pourrait-on pas reprocher à l'anglais de jeter la confusion dans notre orthographe et à l'espagnol d'abâtardir notre x français qui n'a déjà que trop de tendances à tomber au niveau de l's? Mais nous réussirons, je suppose, sans trop nous casser la tête à écrire *enemy* en anglais et *ennemi* en français, à prononcer *eksposicion* en deçà des Pyrénées et *esposicion* au delà. Nous ne sommes plus des enfants et nous saurons veiller sur nos acquisitions. Le procédé d'abréviation appelé « les incompatibilités » nous dit aussi, entre autres choses ingénieuses qu'en français un son nasal ne saurait être suivi immédiatement, dans le même mot par une voyelle, c'est donc que le son nasal est lui-même une voyelle. Et voilà ce que n'ont su

découvrir ni les grammairiens, ni les poètes. Encore un bon point à la sténographie. Par contre je lui décerne un mauvais point quand elle appelle diphtongue ce qui ne l'est nullement : *eu* dans veuve, *ou* dans touffe, *au* dans sauve, *ai* dans raide. Somme toute, comme nous avons un caractère accommodant, nous pourrons faire bon ménage avec la phonétique de notre sténographie. Voilà une affaire réglée.

Mais, j'y songe, ne vous méprenez pas au sens de mon expérience : si j'ai pu sans trop de peine rattraper le fil de la pratique, c'est que, comme dans tous les cas semblables qui nous ont occupé, j'avais jadis pioché profondément la théorie. Ceci vient donc encore à l'appui de notre précepte : l'Inconscient sera d'autant plus complet, aisé, coulant de source, que le Conscient aura été mieux éclairé, examiné sous toutes ses faces, édifié laborieusement.

Je trouve encore dans la sténographie un avantage que je me plais à signaler : l'obligation de travailler vite, le mieux possible dans le plus bref espace de temps, de concentrer son attention, toute son attention sur une tâche une fois entreprise, de tendre sans cesse vers le minimum d'erreur. « *Fais ce que tu fais* » est une excellente maxime, mais pour en exprimer tout le suc, soumettons-la de temps en temps à la pression de la nécessité. Mon ami et moi, nous nous faisons tour à tour des dictées assez lestement enlevées : entendons-nous mal, sommes-nous distraits, écrivons-nous illisiblement? nous ne pourrons pas nous relire; hésitons-nous dans le tracé des signes? nous sommes irrémédiablement perdus. Il faut en conséquence que le cerveau, l'oreille, la vue, la main soient toujours sur le qui-vive et mettent en œuvre leurs suprêmes

ressources d'endurance et d'ingéniosité. J'ai observé un fait bien intéressant; le jeu de mes balles de caoutchouc et ma prise sténographique m'indiquent assez exactament dès le matin, le degré de tension de mon système nerveux et l'état plus ou moins capricant de mon humeur. Ces deux baromètres, l'un physique, l'autre intellectuel, concordent parfaitement. Si mes balles font plus souvent connaissance avec le plancher qu'avec mes mains, si je ne trace que des hiéroglyphes indéchiffrables, me voilà prévenu : le baromètre indique variable, sinon tempête; j'agirai sagement en revêtant mon manteau de philosophie et ouvrant mon parapluie mnémonique. La tranquillité renaît et je brave les intempéries de l'impatience ou des soucis.

Vous ne serez nullement étonné quand je vous apprendrai que les signes *arbitraires* gisaient sous une assez épaisse couche d'oubli dans mon champ sténographique laissé trop longtemps en jachère. Qu'est-ce en effet, que ces arbitraires? Ce sont des signes, représentant généralement une expression employée avec fréquence dans le langage courant, et qu'on a grand intérêt à représenter le plus simplement possible en vue d'une grande rapidité d'écriture. Ces signes, fort ingénieux, n'ont souvent qu'une parenté assez lointaine, ou point de parenté du tout avec leurs collègues *méthodiques*. Ne voyez-vous point ici encore la confirmation de ce que nous avons avancé à propos des énumérations ? La mémoire est un enchaînement ; sitôt que les chaînons manquent ou sont relâchés, les évocations deviennent plus difficiles. Mais qu'à cela ne tienne : nous avons trouvé le moyen de forger les chaînons défaillants ou de renforcer ceux qui manquent de solidité. Nous aurons recours à la magicienne ima-

gination et au plaisir de la création propre. Je ne puis songer sans rire au « fixatif » que j'employai pour les mots : *contraire* et *nécessaire*, représentés l'un par une croix droite, l'autre par une croix renversée, qui mirent un temps mon esprit à la dernière des tortures !

Est-ce tout? Non. La sténographie développe le sang-froid, donne de l'assurance au jugement et de la vivacité au coup d'œil. Il faut savoir, à l'occasion, se décider entre l'emploi ou le non emploi du point initial, distinguer au milieu du flot de paroles, l'expression clichée, chère à tel orateur et qu'il suffira de représenter par une ligne tortueuse. Incessamment le sténographe est poursuivi par la crainte de se laisser mettre en retard et, pour faire face au danger, force lui sera de mettre en jeu son courage, sa volonté, sa mémoire et son discernement. Chacun sait que Dickens a fait dans la sténographie son apprentissage d'écrivain dont la puissance d'évocation est incomparable. Il paya sa dette de reconnaissance envers son ancien métier dans un des chapitres les plus riches en souvenirs émus de son *David Copperfield*.

En dernière analyse, nos signes cabalistiques nous seront fort utiles dans les exercices de mémoire, reconstitution de poésies ou de morceaux de prose. On se rappelle que j'autorise, que je conseille même d'écrire, de voir après avoir fréquemment dit, entendu. Donc, après avoir écrit en caractères ordinaires, écrivez en sténographie ; ce sera un moyen de plus de graver les idées et les mots dans le Conscient et de leur faciliter le voyage jusqu'au tréfond de l'Inconscient. Et quel remède encore contre l'ennui éventuel! J'ai grand plaisir à entendre une conférence intéressante, un beau

discours, fût-ce un discours politique. Mais si l'orateur ne dit rien qui vaille, à mon sens, du moins, je sténographie ses paroles à la volée, par bribes, en imagination, et le vide des heures se remplit comme par enchantement, grâce au labeur intense — mais secret et qui ne peut troubler ni scandaliser personne — de mes innombrables petites abeilles sténo-mnémoniques.

Et maintenant le mot de la fin... fin provisoire, car dans la voie de la recherche et de l'expérience nul pionnier n'a le droit de s'arrêter et de croire définitifs les résultats acquis. Le mot de la fin le voici :

Ne vous séparez jamais de ce livre.

A défaut d'autre mérite, c'est un livre de sincérité, de foi et de bonne foi. Gardez-le comme un compagnon de route, comme un guide et comme un ami. Consultez-le dans les moments d'incertitude, dans les jours noirs; il vous rendra, je l'espère, la confiance en vous-même, l'ardeur au travail, et peut-être même avec la belle gaîté, la robuste santé. Cherchez aussi, fouillez, creusez, expérimentez et faites part à l'auteur du résultat de vos observations. Unissons-nous, chers amis, par la collaboration dans le travail intellectuel. Un poète l'a dit, un sage :

Le vrai de l'amitié c'est de penser ensemble
Tout le reste est fragile, épargnons-nous l'adieu.

Cet adieu douloureux nous sera épargné si nous restons toujours en communion d'idées, de sentiments et de souvenirs.

G. A.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

Pages.

Aicard (Jean) 141
Augier (Émile). 284

B

Banville (Théodore de) 28, 43, 74
Barbey d'Aurevilly 140
Barbier (Auguste). 187
Beaumarchais 68, 89, 107
Bernhardt (Sarah) 122, 129
Boileau 75
Bossuet 76, 145
Bouilhet 140
Bourgault-Ducoudray 29
Buffon. 35

C

Caton 296
César 155
Chaix d'Est-Ange 122
Chappuzeau. 191
Chateaubriand 143
Chery (Rose) 122
Chevreul 91, 126
Chopin 185
Cicéron 181, 199
Corneille 63, 142

Pages.
Cortot 96
Courier 76
Courteline 65

D

Daudet (Alphonse) 57
Déjazet 129
Delaunay. 129
Descartes. 244
Désaugiers 141
Dickens (Charles). 182
Diderot 57, 73, 143
Ducis 155

E

Ésope 177

F

Fabre 144
Faure. 129
Flaubert 76, 143, 240

G

Garrick 155
Gautier (Théophile) 140
Gilbert. 143
Gladstone 296
Gœthe. 126, 235
Got. 129
Grimm. 29

H

Haraucourt 77

Pages.
Hérédia (José Maria de). 59, 141
Hoogh (Pieter de). 188, 199
Hugo 8, 22, 65, 76, 126, 145

I

Inaudi. 161, 196
Irving 129

J

Jusserand 155

K

Kant 128
Kellermann 154

L

La Bruyère 143, 235
Larousse 235
La Fontaine. 99, 139, 142, 156
Lavedan 144
Leconte de Lisle 101
Legendre. 45
Legouvé 47
Leibnitz 158
Letourneur 155

M

Maistre (Joseph de) 36
Mallarmé (Stéphane) 65, 142
Mantzius. 191, 193
Mérimée (Prosper) 143
Michel-Ange. 126
Moïse 229

Pages.
Molière 64, 71, 74, 99, 107, 142, 191
Mondeux 161
Montaigne 111
Musset (Alfred de) 27, 57

N

Napoléon 155, 221

P

Paris (Aimé) 197
Pascal. 143
Patti (La). 129
Paul (Saint). 57, 91
Pimodan (Comte de). 141
Pitt. 221

R

Rabelais 144
Racine 57, 63, 91, 142
Ranke 126
Richepin 144
Rostand 60, 65
Rousseau. 143
Régnier (Henri de) 188
Rubinstein 227

S

Scipion 154
Sévigné (Mme de) 143
Shakespeare 157
Simonide. 181, 185
Soulary (Joséphin) 141
Staël (Mme de) 143

Pages.
Stevenson 183
Sully-Prudhomme 61, 99, 104, 141
Swift 184

T

Taine 143
Talleyrand 72
Thibaut (Jacques). 96
Tillier (Claude). 76, 143
Tolstoï. 8
Turner. 216

V

Verlaine 278
Voltaire 126, 143, 155, 174, 221, 243

W

Weber. 182

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La Mémoire verbale.

Pages.

CHAPITRE I. — **Fluide vital. — Volonté.** — On ne possède bien que ce qu'on a trouvé soi-même (Bacon). — Appel à l'initiative et à l'observation personnelles. — Le fluide vital et son moteur, la volonté. — Éducation de la volonté. — Les excitants artificiels. — L'irrésolution. — Union étroite de la volonté et de la mémoire. — Discipline du travail. — Temps à consacrer aux exercices. — L'intérêt. — Développement harmonieux de toutes les facultés 3

CHAPITRE II. — **Audition. — Vision.** — Exercices de Mémoire verbale, préparation à ceux de Mémoire pratique. — Morceau de poésie. — Nutrition et assimilation. — Reconstitution. — Audition d'abord. — Rimes, rythmes, motifs conducteurs, assonances dominantes. — Vision, physionomie des mots, ponctuation. — Concours de l'auditif et du visuel. — Patience et longueur de temps . . 20

CHAPITRE III. — **L'Action. — Le Geste.** — Le rôle des membres, en particulier des bras. — Gestes automatiques de l'acteur, raison de ce procédé. — Les nécessités du métier. — Leçon à tirer de l'exemple du comédien. — Le geste, puissant auxiliaire de la mémoire. — « Invention » du geste. — Deux exercices successifs de reconstitution. . 37

CHAPITRE IV. — **L'Observation. — L'Expression.** — Le domaine de l'Idée. — L'observation et le Livre. — Rôle des consonnes. — Les transitions. —

Pages.

Division du morceau. — Passages et mots de valeur. — L'expression ou interprétation. — Appel au goût, au jugement, au sentiment. — Dédoublement de la personnalité. — Autres morceaux d'exercices. — Écrivains « faciles », « difficiles ». — La prose, ses particularités au point de vue mnémonique. — Analyse d'un morceau. — Les tables de rappel. — La critique et l'esthétique . 44

CHAPITRE V. — **Le Conscient et l'Inconscient.** — Une grave objection. — La liberté rendue à la mémoire. — Les deux domaines d'activité. — Complication et difficulté nécessaire du Conscient. — Simplicité de l'Inconscient. — Le Sub-conscient. — Le banal, le familier. — Ce que nous devons à l'Inconscient. — L'habitude 79

CHAPITRE VI. — **Les Crises. — Épreuves finales.** Le moindre effort. — Vers la perfection. — La loi noble. — L'inertie et ses conséquences dans l'activité physique, dans l'intellectuelle. — Profession de foi. — Exemple salutaire. — Épreuves d'endurance. — Le temps, le mouvement, les circonstances, la disposition. — L'écriture. — Épreuve fluidique. — Le croisement des fluides. — Encore l'habitude. — Intérêt inattendu. — Une objection qui conduit à un rêve 85

CHAPITRE VII. — **La Mémoire par la Santé, la Santé par la Mémoire.** — Bonnes conditions physiques indispensables. — Alimentation : régime des travailleurs intellectuels. — Un menu spartiate. — L'élimination. — Circulation rapide et respiration intégrale. — Exercices physiques et hygiène. — Un sérieux obstacle. — Les excitants naturels. — La peur et le « trac ». — Les divertissements de plein air. — Excès à éviter. — Deux paradoxes. — Les grands travailleurs. — L'auto-suggestion. — Le métier d'acteur et la longévité ; conclusion. . 114

Pages.

CHAPITRE VIII. — **Travail mutuel.** — Autrefois et aujourd'hui. — Travail écrasant mais plein d'intérêt. — Un nouveau plan. — L'association et la solitude. — Entente parfaite. — Examen des cas particuliers. — Le secret professionnel. — Bases de l'association : matière, laps de temps entre les correspondances, leur objet, leur durée. — Un souhait sincère. — Choix de morceaux à apprendre, vers, prose, scènes. — Modernes, romantiques, classiques, sans oublier le vieux français . . . 130

DEUXIÈME PARTIE

La Mémoire pratique

CHAPITRE I. — **Noms propres, dates et nombres. Langues vivantes.** — Unité de la Mémoire, appellations diverses. — Acquisitions définitives. — Trait d'union. — Difficulté de la reconstitution des noms propres. Moyen de former les chaînons mnémoniques. — Unions logiques, bizarres par exception. — L'instantané. — Le système de Leibnitz pour fixer les dates. — Intérêt qui s'attache à la mémoire des nombres, et musique particulière. — Le calcul mental. — L'harmonie étrangère. — Comparaison et contraste. — Accent tonique. — Exposé d'un enseignement basé sur le phonétisme. — Mise en pratique. — Règle de conduite. — Épreuves d'endurance. — Une seule vraie épreuve fluidique. — Réponses à diverses questions intéressantes 149

CHAPITRE II. — **Localités. — Harmonies.** — Images et voix intérieures. — Excursion au pays des souvenirs. — Un mystérieux accompagnateur du travail. — Phase passive ; l'instinct domine. — Distinction essentielle. — Complexité de la nature.

Pages.

— Action restreinte de la localité dans la mémoire verbale. — La chanson de Jenny l'ouvrière. — Un choral féminin. — La mémoire féminine. — Vivacité dans la mémoire verbale, sûreté dans la mémoire pratique. — L'image et l'intérêt. — Phase active où règne la volonté. — Jongleries inutiles. — Le procédé déraisonnable. — Localités inconséquentes mais non absurdes. — L'évolution de la vie et de la localité 180

CHAPITRE III. — **La Mémoire dans les occupations de chaque jour.** — L'initiative invitée à agir sans tutelle. — L'Action mnémonique. — Évocations auditives et visuelles. — Dans le royaume des sourds. — Exercez à tout prix l'auditif! — L'action de l'odorat, du goût. — Dans le royaume des aveugles et des distraits. — Un petit jeu innocent. — L'exactitude exigée. — Un artiste pratique. — Évocations idéelles. — L'évocation et l'improvisation. — L'apprentissage. — Une anecdote. — Les trois âges de l'homme. — Conseils aux évocateurs trop loquaces 202

CHAPITRE IV. — **L'Ordre mnémonique. — Ordre suprême.** — Résumé en un éclair. — Ne point négliger les exercices verbaux. — Rubinstein grand virtuose, grand travailleur. — Non la paix, mais la guerre. — Paperasserie et griffonnage. — Liberté. — Responsabilité. — Dignité. — La voie progressive vers l'idéal. — L'ami et l'ennemi, deux sortes de livres. — Bureaucrate et Mêle-Tout, même aventure à tous deux. — L'ordre dans le domaine matériel, dans l'intellectuel. — La lettre, le mot. — Le plan. — Le monsieur « débordé ». — Travail, Talent et Chance. — Moralité et bonheur de la vie. 225

CHAPITRE V. — **La mémoire enfantine aux grands, pour les petits.** — Notre guide et conseiller.

Collection de Charmantes Anthologies qui réunissent le plus belles pages d'un auteur ou d'un genre littérair

Chaque volume in-16, sur beau papier vergé, br. . . 3
Relié mouton souple 5

Anthologie des Poètes français du XI (1800-1866), par G. PELLISSIER. 1 volu e.

Anthologie des Poètes français contempo (1866 à nos jours), par G. WALCH. Préfa SULLY-PRUD'HOMME. 3 volumes.

Les Poètes du Terroir, par A. VAN BEVER. 4 vol

Morceaux choisis de Victor Hugo, 3 vol *Poésie*, par J. STEEG. — *Prose*, par J. STE *Théâtre* par H. PARIGOT.

Œuvres choisies de Alfred de Musset, p MORILLOT. 1 volume.

Œuvres choisies de Alfred de Vigny, par E. T 1 volume.

L'Art de dire et le théâtre, par L. BR Professeur à l'École Normale supérieu Sèvres.

1 vol. in-18, br. . . . . .